

# Esclaves blanches

## Tome 1 – Le confort dans le Sud

Texte de Victor Bruno  
Illustrations de Paul

<u>Esclaves blanches</u> .....	1
<u>Tome 1 – Le confort dans le Sud</u> .....	1
<u>Chapitre 1 – Visite à Chesterfield</u> .....	3
<u>L’honorable Mme Gordon-Bradshaw</u> .....	9
<u>Chapitre 2 – Promenade en cabriolet</u> .....	11
<u>L’honorable Mme Gordon-Bradshaw</u> .....	16
<u>Chapitre 3 – Après l’effort... la punition !</u> .....	19
<u>Hank</u> .....	23
<u>Chapitre 4 – L’invitation de Gloria Vance</u> .....	26
<u>Tess</u> .....	32
<u>Chapitre 5 - Lauderdale</u> .....	37
<u>Meg</u> .....	44
<u>Chapitre 6 – Tawse et verges</u> .....	47
<u>John</u> .....	55
<u>Chapitre 7 – Polly punie, Sue attribuée</u> .....	57
<u>Sue</u> .....	68
<u>Chapitre 8 – Sue femme de chambre</u> .....	72
<u>Edward T Monson</u> .....	79
<u>Fin</u> .....	81



## Chapitre 1 – Visite à Chesterfield

Edward T. Monson se dirige tranquillement vers une des longues fenêtres de son salon. Elle se trouve au premier étage et ouvre sur les vertes pelouses ondulées de la propriété Chesterfield. Sa propriété. Il se sent très content, très détendu. La plupart des hommes de son âge (il arrive à 43 ans) le seraient aussi s'ils étaient aussi délicieusement sucés qu'il l'est par une jolie jeune fille de dix-sept ans. Une jeune fille avec un corps et des capacités beaucoup plus mûres que son âge.

Cette fille est Tess, son esclave personnelle. Il y a deux mois que ce rôle lui a été assigné et Edward T. Monson n'est nullement fatigué d'elle.

"Peut-être que je vais la garder encore au moins quelques mois", se dit-il, "avant d'en changer pour quelque chose de différent".

Tess lui avait immédiatement tiré l'œil. Elle est grande et souple avec une peau couleur d'olive, c'est une quarteronne. C'est sans doute ce qui explique sa large bouche et ses lèvres pleines... une bouche tout simplement faite pour sucer. Même si on ne peut pas la confondre avec une Blanche, Tess est, en fait, classée comme Négrresse. Non que ça fasse beaucoup de différence. Dans la plus grande partie de l'État – et en tout cas dans le comté de Nashville –, il est parfaitement légal d'être propriétaire d'esclaves blancs ou noirs, à condition d'avoir accompli les formalités prévues. Elles sont minimales dans le cas de Négrresses. Qu'ils soient blancs ou noirs, les esclaves n'ont aucun droit et sont traités en conséquence. Ce sont de simples meubles, on les utilise pour le travail ou la distraction. Ils peuvent être punis impitoyablement selon le caprice du Maître ou de la Maîtresse. Même si un esclave meurt sous le fouet, le propriétaire n'est pas tenu pour responsable. Le fait est simplement rapporté, enregistré... puis oublié.

C'est un système tout à fait du goût d'Edward T. Monson. Ainsi que de son épouse Gertrude. Sans oublier le nombre de propriétaires terriens du comté de Nashville qui ont de grands cortèges d'esclaves. La plupart d'entre eux travaillent dur, mais un certain nombre, surtout des filles, sont affectés à des tâches ménagères. Comme Tess. Sa servitude a débuté à seize ans, comme servante de Mme Monson mais, une fois repérée par Edward, elle s'est rapidement trouvée affectée à de nouvelles tâches. Gertrude n'a pas émis d'objection. Elle a de nombreux esclaves pour toutes les occasions et elle aime rendre son mari heureux... en étant pleinement consciente de sa prédilection pour les jeunes filles nubiles.

Tess n'avait pas trop bien pris ce changement. Elle était nerveuse, ce qui se comprend. Et même effrayée, ce qui se comprend encore mieux. Et on peut parfaitement comprendre qu'elle était rebutée à l'idée de devenir le jouet d'un homme assez vieux pour être son père. Cependant, les sentiments de la jeune fille n'entrent pas en ligne de compte. Elle n'a qu'à obéir et se soumettre. Edward T. Monson a trouvé nécessaire de donner personnellement à Tess plusieurs raclées sonores... et finalement, une particulièrement sévère... avant de considérer que la jeune fille fût suffisamment malléable à ses exigences. Même alors, elle avait beaucoup à apprendre. Mais Edward est un homme patient et, bien entendu, éduquer une beauté si jeune et si mûre constitue un plaisir en soi. Le postérieur de Tess a connu de nombreuses fois le contact du cuir et du saule pendant cette période ! Et, en de multiples occasions, ce postérieur galbé a été amené à se tortiller à l'agonie lorsque le fouet s'est abattu sur lui.

Au cours du temps, de tels traitements ne se sont plus avérés nécessaires. Malgré tout, Edward T. Monson garde toujours une pantoufle à semelle de cuir à portée de main et, de temps en temps, Tess vient se placer en travers de ses genoux pour en recevoir une raclée. Simplement parce qu'il aime lui en donner.

À peine arrivé à la fenêtre, l'attention d'Edward est attirée par ce que, dans le comté, on connaît sous le nom d'"équipage". C'est quelque chose qui devient très à la mode et très pratiqué par la plupart des propriétaires terriens des alentours. Cela consiste en un cabriolet léger découvert à grandes roues mais, à la place des chevaux, entre les brancards, il y a des esclaves !

Un équipage peut-être tiré par un seul "poney" (c'est le nom donné au malheureux esclave affecté à cette forme de servitude ardue et dégradante), ou par une paire de "poneys" ou même, comme maintenant, par trois "poneys". Immédiatement, Edward suppose que cet équipage particulier appartient à une certaine Mme Emma Arbuthnot parce qu'elle a été parmi les premières à élargir la limonière de son cabriolet pour y placer trois esclaves.

« Tess, apporte-moi mes jumelles d'opéra. »

La jeune et jolie quarteronne se précipite sur un tiroir où sont rangées les jumelles. Elle est pour ainsi dire nue, elle ne porte qu'un corset de satin rouge (tout à fait habituel pour une esclave). Du corset serré partent quatre minces jarretelles rouges, celles-ci tiennent une paire de bas résille noirs qui sont glissés dans une paire de chaussures rouges à très hauts talons. Edward décide toujours de ce que Tess doit ou ne doit pas porter. Quelquefois, elle est complètement nue, d'autres fois elle est partiellement vêtue, de manière attractive, comme en ce moment. Bien sûr, il est rare que la jeune fille n'expose pas de manière incitatrice ses seins, ses fesses et sa chatte.

« Voici, Maître. »

Edward prend les jumelles sans même jeter un regard sur la jeune fille qui se tient à côté de lui, dans l'attente de l'ordre suivant. Tess a appris à obéir instantanément à tout ce qu'Edward T. Monson ordonne. Le cuir et le saule lui ont enseigné à faire ainsi. Elle ne met aucun délai dans l'exécution, quel que soit le niveau d'humiliation ou le côté déplaisant de l'ordre qu'elle reçoit. Ce peut être, par exemple : "Montre-moi ton cul, ma fille.", ou "Montre-moi ta chatte, ma fille." Tess s'exécute, de la manière la plus séduisante possible. Elle est le jouet d'Edward et elle le sait. Pour lui, c'est comme avoir une "poupée humaine" pour s'amuser avec. Pour la contempler, la caresser à volonté, la gifler, la dégrader, la baiser. Edward peut faire tout ce qu'il veut avec cette délicieuse créature femelle et il le sait. Le savoir est une source permanente de satisfaction pour lui.

Edward règle ses jumelles et les trois silhouettes entre les brancards paraissent tout à coup n'être qu'à quelques mètres. Elles sont toutes harnachées et chacune a les bras repliés en arrière, haut dans le dos, retenus par une manche de cuir unique et lacée. Les deux poneys femelles portent une coiffure à plumes, le mâle a un ruban autour du front. Le poney du milieu est un grand nègre à l'air costaud. Il est nu comme un ver et Edward remarque en passant qu'il est exceptionnellement bien monté. Non que ce genre de chose l'intéresse : il est hétérosexuel. Il note aussi que le harnachement est classique... c'est-à-dire que d'une lanière autour de la taille part une autre large lanière sur le ventre, qui se sépare en deux juste au-dessus de la racine du pénis, de telle manière que deux courroies passent en dessous, une le long de chaque aine, puis se reforment en une seule bande qui est attachée à une barre plus d'un mètre derrière. Cette barre, à son tour, est attachée au cabriolet lui-même. Le Nègre porte également une bride et un mors, les rênes qui y sont reliées et partent vers l'arrière pour finir en une boucle autour d'un rail de laiton à l'avant du cabriolet. Edward voit que cet esclave semble résigné mais maussade. Il est ce que l'on peut appeler la principale force de traction de l'équipage mais, pourtant, il y a beaucoup de travail pour les deux autres poneys. Ce sont toutes les deux des femelles... et blanches.

Toutes deux sont accoutrées de la même façon... Chacune porte un corset noir qui s'élève de sa taille pour soutenir ses seins qui, cependant, sont aux trois quarts exposés. Comme pour le mâle, une lanière pend et se divise en deux juste au-dessus du mont de Vénus pour devenir alors deux courroies qui laissent les lèvres sexuelles exposées. Comme c'est le cas pour quatre-vingt-quinze pour cent des esclaves femelles, toutes deux sont épilées. Edward approuve cela. Il préfère de loin que les esclaves femelles soient plutôt glabres dans leurs

zones sexuelles. Cela les expose de manière qu'on puisse mieux en profiter. Elles sont comme des petites filles... mais ce sont de grandes petites filles !

Le poney près du brancard de gauche est une blonde aux yeux bleus. Edward estime qu'elle a environ vingt-cinq ans. Plutôt jolie. Elle aussi a l'air résignée, mais pas maussade. Simplement sans espoir. Et on la sent absolument soumise. Edward pense qu'elle est un poney expérimenté. Il ne semble pas qu'il y ait en elle de trace de rébellion.

Le poney près du brancard de droite est d'une autre sorte. Edward réalise qu'elle est plutôt nouvelle à ce jeu. Tout d'abord, sa tête est tirée en arrière, la rêne est tendue - de telle façon que ses extrémités coupent les côtés de la bouche du poney -, puis attachée au rail de laiton. Cela paraît des plus inconfortables ! De la salive goutte des côtés de la bouche du poney... et Edward voit un regard manifestant une inimaginable horreur et le désespoir dans une paire d'yeux brillants brun foncé. Il estime que cette femme est au début ou au milieu de la trentaine. Sa silhouette est très mûre et son corset est cruellement serré, ce qui fait ressortir l'effet de sablier des seins gonflés et des hanches.

Ce nez... fort et à la pointe inclinée. Il y a là un dédain naturel. Ne le reconnaît-il pas ? Sûrement si... Sûrement ! Oui, il a plus d'une fois vu ce nez dédaigneux dans un salon de la société. Et cela confirme ce que la rumeur colporte depuis quelque temps. À savoir que Mme Emma Arbuthnot a récemment acquis une esclave plutôt exceptionnelle. Une esclave du nom d'Éléonore Gordon-Bradshaw. Bien sûr ! L'Honorable Éléonore Gordon-Bradshaw ! Parce que la dame en question est Anglaise de naissance et liée à l'aristocratie. Son mari, un aventurier des affaires, l'a emmenée en Amérique avec lui. Malheureusement, des spéculations sur les récoltes de coton à venir lui ont fait perdre beaucoup et il a été obligé de vendre tous ses biens pour survivre. Éléonore est l'un de ces biens. Elle a atteint un bon prix lors d'une vente aux enchères privée d'esclaves... en partie sur sa belle apparence mais surtout à cause de sa naissance. Beaucoup de marchands parvenus ou leurs épouses aiment l'idée d'avoir un membre de l'aristocratie anglaise comme esclave. Mme Emma Arbuthnot aime cette idée plus que la plupart. Elle a payé plus qu'elle ne l'aurait souhaité pour Éléonore et il est naturel qu'elle veuille récupérer d'elle son dû. Après une exténuante période de quatre semaines pour la briser, Nellie (ainsi a-t-elle été renommée) fut assignée aux écuries pour l'entraînement des poneys.

Dans un souffle, Edward dit :

« Eh bien, que je sois damné ! Qui l'aurait cru ! Il y a une dame qui ne peut pas très bien prendre le fait d'être entre des brancards. »

Ce qui constitue pour le moins une litote !

Abaissant les jumelles, Edward, presque sans y penser dirait-on, caresse le doux derrière de Tess. Invitante, la jeune fille écarte un peu ses longs membres. Edward ne se donne pas la peine de profiter de l'invitation. Il demande :

« À quel point aimerais-tu être un poney, Tess ? »

Il sent frémir la jeune fille. Elle répond dans un murmure :

« Je n'aimerais pas, Maître.

- Je ne peux pas dire que je t'en blâme, dit Edward en souriant. Là, jette un œil dans les jumelles. »

Tess n'en a aucune envie mais elle n'hésite pas. La vue de l'immense Nègre est effrayante... celle des femmes, pitoyable. Elle pense qu'il est ahurissant d'être attaché à côté d'une telle brute, exactement comme un animal. C'est épouvantable ! Son existence est assez pénible mais celle d'un poney doit être dix fois pire. A-t-il la permission de... Le fait-il ? L'esprit de Tess tourne autour des horribles implications que cela comporte. La voix de son Maître l'éclaire :

« À quel point aimerais-tu partager une écurie avec ce mâle, hé Tess ? Ils sont tous ensemble, étalons et pouliches. Je parie que ces deux-là prennent plein de chair noire toutes les nuits !

Il sent Tess qui frémit à nouveau et il apparaît à Edward que ce serait assez amusant de regarder Tess être baisée par une telle brute. Il mettra ça au point un jour. Edward T. Monson ordonne :

« Range les jumelles et apporte-moi un Pink'un »

Tess se précipite hors de la pièce et revient peu après avec un verre contenant un liquide rose pâle. Edward en boit une douzaine chaque jour... car elle est conçue pour fortifier sa capacité sexuelle déjà puissante. Malgré son âge, il est fréquent qu'Edward s'apaise deux ou trois fois par jour, d'une manière ou d'une autre. Son adage judicieux est qu'il est inutile d'avoir des occasions illimitées de se faire plaisir si on n'est pas en état d'en tirer parti.

Il donne à Tess une claque pas vraiment gentille sur la fesse droite et lui ordonne :

« Sors-moi ma tenue d'équitation. »

Une fois encore, Tess se précipite pour obéir.

Edward T. Monson descend le large escalier tournant qui est la pièce centrale du vaste hall d'entrée de Chesterfield. Une esclave noire, qui astique les cuivres de la rampe, s'incline avec déférence sur son passage. Edward l'ignore. Cependant, si elle avait oublié cela, Edward lui aurait envoyé un contremaître avec pour instructions de tanner d'importance ce cul noir. La discipline est très stricte dans la maisonnée de Chesterfield et la première instigatrice en est sa femme Gertrude. Edward est heureux de la soutenir de toutes les manières. Son opinion est que les esclaves tireraient profit à chaque fois qu'ils sentiraient que l'on est un peu doux avec eux. Le mauvais travail est puni... et aucune excuse n'est acceptée.

Edward passe dans le hall et se dirige vers le salon principal où il suppose que Gertrude est en train de recevoir Mme Arbuthnot. Il entre sans frapper et est intrigué plus que surpris de voir que les deux femmes ne sont pas seules. Une des servantes de sa femme, une Noire du nom de Jennie, est à genoux sur l'assise d'une chaise droite. Sa jupe est relevée et sa culotte blanche est abaissée. Plusieurs zébrures encerclent son postérieur frémissant et ses jointures sont tendues tandis qu'elle serre deux boutons de bois qui ornent le haut de la chaise. Il voit que Gertrude utilise une canne.

« Bonjour Edward... Excuse-moi un instant, mon chéri...

- Bien sûr. »

Edward s'incline vers Mme Arbuthnot et sourit. La canne claque sur l'ample postérieur de Jennie et elle crie très bruyamment, en se tortillant vigoureusement de gauche à droite mais en parvenant à rester accrochée aux deux boutons de la chaise. Gertrude administre deux coups supplémentaires à chaque fois que les mains s'éloignent de ces boutons ! Ses esclaves le savent... de sorte qu'ils ont un grand intérêt à tenir bon.

« Salope négligente ! Crie Gertrude lorsque la canne claque à nouveau. »

Edward apprécie le mouvement façon gelée de la chair noire pendant que Jennie absorbe plus de douleur. Paresseusement, il se demande ce qu'a fait la jeune fille. Ce ne doit pas être trop sérieux, sinon, elle aurait été envoyée à un contremaître pour recevoir la punition adéquate. Ces punitions sur place (que Gertrude aime démesurément) sont d'habitude pour des infractions mineures. Mme Arbuthnot clarifie la question en désignant une éclaboussure de lait qui défigure une table à thé cirée. Ah... Voilà ce que c'est. Oui, la discipline est vraiment stricte à Chesterfield.

Sssswiiisss...zzzwwwwiikkk !

Jennie en prend une autre.

« A-Aah... a-aah ! »

La tête crépue est rejetée en arrière, l'ample derrière noir se tortille à nouveau. Selon l'expérience d'Edward, ces négresses sont généralement bien plus dures au mal que les blanches mais une canne leur fait le même effet.

« Ça va, Jennie, va-t'en... Et remets ta culotte. »

Avec un sanglot sec, le jeune fille s'exécute en se tortillant d'un côté et de l'autre pendant qu'elle remonte le fin sous-vêtement ajusté. Il est si mince que les zébrures se voient au travers. Quoi qu'il en soit, Gertrude a érigé en principe le fait de "punir sur la chair nue", que ce soit un homme ou une femme, blanc ou noir.

« Maintenant va, et nettoie cette saleté avec ta langue. »

Avec obéissance, Jennie exécute cet ordre humiliant.

« Si ce genre de négligence se reproduit, je t'enverrai chercher pour une vraie raclée. Compris ma fille ?

- Oui Madame, répond Jennie en achevant son léchage. »

Âgée maintenant de vingt ans, elle est esclave depuis le début de son adolescence ; elle est habituée à ce genre de traitement et à entendre de telles menaces. Elle a aussi l'habitude d'être battue sans pitié même pour des fautes vraiment mineures. Cela l'incite à répondre avec un sage respect dans la voix.

Edward s'assoit tandis que Jennie se remet à servir le café en sortant une tasse pour lui. Il dit poliment :

« Quelle joie de vous voir, Madame Arbuthnot.

- Oh, appelez-moi Emma, s'il vous plaît... Edward, est la réponse qui jaillit spontanément. »

Mme Arbuthnot est une représentante typique de la classe des propriétaires d'esclaves. Trop habillée, en surpoids et autoritaire. Comme Gertrude, elle est au milieu de la trentaine, extrêmement riche et habituée à toujours arriver à ses fins.

Pour entretenir la conversation, Edward poursuit :

« Vous avez-là un bel attelage, Emma. »

La Noire se penche très près de lui pour lui verser du café dans sa tasse et il entend sa respiration courte. Ses gros seins débordent du chemisier blanc presque transparent qu'elle porte, avec de solides tétons proéminents. Comme toutes les esclaves, elle a la permission de porter une brassière pigeonnante à demi-bonnets renforcés, en tissu blanc. Par parenthèses, les propriétaires d'esclaves ont chacun leurs propres idées sur l'uniforme de leur domesticité. Quelques-uns insistent sur le fait qu'une simple blouse suffit, d'autres préfèrent des robes plus conventionnelles. Les esclaves de Gertrude Monson portent toutes une culotte blanche et une brassière, un fin chemisier blanc, une jupe en lin rouge qui ne descend pas jusqu'aux genoux et une petite coiffure blanche avec un ruban rouge... plus des bottines rouges qui montent aux chevilles, avec de hauts talons. C'est plutôt aguichant ! Les hommes portent une chemise blanche, un bermuda rouge, le tout très moulant. Ils sont pieds nus.

Emma Arbuthnot répond avec suffisance:

« Je suis heureuse que vous approuviez. C'est mon premier trio mais je crains que l'une d'entre eux ait encore besoin d'un bon entraînement. »

Edward se doute de qui il s'agit ! Emma continue :

« Je n'utilise un trio que sur la route. Dans ma propriété, je préfère un simple ou un double bien assorti. »

Edward hoche la tête d'un air compréhensif mais tout cela est assez nouveau pour lui. Poliment, il s'enquiert :

« Utilisez-vous des femelles en simple ? Je veux dire, sont-elles assez fortes?

- Oh oui ! Répond Emma avec emphase en esquissant un sourire. Le fouet peut être un stimulant pour les efforts supplémentaires. »

Edward opine à nouveau. Il imagine cela assez bien ! Il pense au postérieur inexpérimenté de Mme Gordon-Brashaw recevant ce genre de stimulant... Et trouve l'idée à la fois amusante et excitante. Cette affaire de poney pourrait bien valoir qu'on s'y intéresse. Il va en parler à Gertrude. Il reprend :

« Du coup, vous utilisez bien sûr des femelles en double.  
- Oui, acquiesce Emma. »

Elle arbore un vaste chapeau bleu à larges bords orné de petits fruits cirés.

« Et lorsque je le fais, j'aime que les deux poneys soient au même niveau d'entraînement. Ce n'est pas bon d'en avoir une qui se déplace en douceur et l'autre qui trébuche constamment.

- Tout à fait, répond Edward. Et... cette formation ?

- La plus grande partie de la formation initiale est faite en simple, explique Emma. Cependant, de temps en temps, une nouvelle poney est mise entre les brancards avec des poneys plus expérimentés. Parfois, ça les améliore. J'espère que ce sera le cas pour Nellie – une de celles qui sont dehors en ce moment. »

"Ainsi, se dit Edward qui s'amuse de plus en plus, c'est ce qu'est devenue l'Honorable Éléonore Gordon-Bradshaw. Nellie... Une simple fille poney. Une telle possession est à l'évidence une plaisante distraction, n'est-ce pas ?"

Il se tourne vers Gertrude et lui demande :

« As-tu jamais pensé à posséder et à former des poneys, ma chérie ? Ça semble être la chose à la mode ces temps-ci.

- Bien sûr, sourit sa femme. En fait, Emma et moi discussions de ce sujet cet après-midi. Avec ta permission, bien sûr, je propose que nous transformions les vieilles écuries en écuries à poneys dès que possible.

- Tu as carte blanche pour le faire, chérie, approuve-t-il. Il faut que nous restions dans le coup. »

Jennie est tout près et se penche à nouveau pour remplir sa tasse. Il se souvient qu'il y a longtemps, quand la jeune fille avait dix-sept ans et n'était pas si bien en chair, il l'avait envoyée chercher et l'avait baisée. Cela avait été plutôt plaisant. Emma demande :

« Ne voulez-vous pas faire un tour, Edward ? Pour un conducteur expert, ce n'est pas difficile. Les principes sont les mêmes. Contrôler mais pas sur-contrôler. Patience mais fermeté. »

Edward ressent un petit fourmillement à cette suggestion. Il murmure :

« Eh bien, c'est très aimable à vous... »

Ce serait son premier avant-goût de ce nouvel engouement. Emma Arbuthnot continue :

« Bess et Jake sont bien entraînés. Mais, comme je le disais, vous trouverez Nellie plutôt inexpérimentée. Encline à beaucoup trébucher. Soyez indulgent mais utilisez votre fouet lorsque vous sentez que c'est mérité. C'est la seule façon pour qu'elle apprenne.

- Oui, tout à fait... Approuve Edward. »

Il goûte considérablement l'idée d'utiliser un fouet sur la croupe anciennement aristocratique de l'Honorable Mme Gordon-Bradshaw ! Il faut noter qu'Edward T. Monson n'éprouve pas la moindre compassion pour cette malheureuse jeune femme infortunée qui fut naguère de sa propre classe. Une fois vendue comme esclave, elle devient du même statut que tous les autres esclaves... et est traitée et considérée en conséquence. Les propriétaires, si même il y en a, sont rarement désolés pour les esclaves. Ils les utilisent, c'est tout.

« Je vais donc faire un essai, dit Edward en se levant et en s'inclinant légèrement devant Emma.

- Amusez-vous bien, sourit le cruel visage potelé sous son chapeau couvert de fruits.

- Tu nous raconteras tout à ton retour, ajoute Gertrude.

- Certainement, répond Edward. »

Il ferme la porte derrière lui.

"Voilà qui va être amusant !", Se dit-il.

## L'honorable Mme Gordon-Bradshaw

Oh, comme c'est douloureux ! Quelle épouvantable et incessante douleur ! De l'acier coupant dans ma bouche. Un mors en acier. Comment aurais-je pu imaginer qu'un jour, je porterais un mors en acier ? Exactement comme un animal ! Oui... C'est ce qu'ils ont fait de moi. Un animal. Elle l'a fait. Elle, cette créature monstrueuse... À qui je ne peux donner le nom de femme.

Oh, quelle cruauté... Une cruauté sans fin ! Exprès, avant de quitter la cabriolet, elle a tendu la rêne et l'a attachée au rail. Pour que je souffre encore plus pendant que je suis ici, harnachée avec bride et mors.

Tout cela est folie... Pourtant, c'est la réalité.

À côté de moi, je sens la brute noire qui pue. Ma gorge se soulève rien que d'y penser. Une horreur bestiale. Pourtant, je suis de la même classe que lui. En tant qu'esclave. Nous sommes dans la même stalle. Rien que d'y penser est incroyable ! Moi, l'Honorable Éléonore Gordon-Bradshaw, je suis maintenant un être humain à l'écurie ! Je suis traitée et utilisée exactement comme un animal. Je n'ai aucun droit, aucune protection, aucune intimité. C'est complètement, totalement intolérable !

Pourtant, il faut que je supporte ça. Jour après jour.

Combien de temps vais-je survivre à cette horrible existence ?

Pourquoi est-ce que je n'en finis pas avec tout cela ?

Empalée sur une fourche ?

Pourquoi ?

D'abord parce que je suis une peureuse. Je ne veux pas mourir. Ensuite, aussi absurde que cela puisse paraître, je garde l'espoir. L'espoir de m'évader, l'espoir d'être libérée. Parce que, quels furent les derniers mots de Gérald pour moi lorsqu'on m'a entraînée loin de lui ? Je me les répète, pour soutenir mes propres forces :

« Éléonore, Éléonore... Garde confiance... Sois forte, mon amour ! Je vais regagner ma fortune... et te racheter. Aie confiance... Sois brave... Tiens bon... Oh, Éléonore... Tiens bon ! »

Donc, je tiens bon, le cœur serré par mon existence de cauchemar. Toute la journée, je suis nue et honteuse, en public. Utilisée et abusée de façons indicibles. Soumise à des tortures mentales et physiques au-delà de toute compréhension normale. Parce qu'elle le veut ainsi. Parce qu'elle est ma propriétaire légale. Parce qu'elle me tient en son pouvoir.

Parfois, je me soutiens en pensant à ce que je lui ferai un jour. Lorsque je serai libre à nouveau. La vengeance que j'exigerai n'aura pas de limite. Mon imagination s'enfièvre à cette pensée.

Oh, la douleur à mon côté... Et à mes fesses. Elle ne cesse jamais. C'est là où son fouet s'est abattu lorsque nous sommes venus ici. Oh, mon Dieu, comme ça mord ! Comme elle conduit quelqu'un au-delà de toutes ses possibilités normales ! L'envie de se rebeller contre le fouet est pour ainsi dire irrésistible. Cependant, ainsi que j'ai déjà pu m'en rendre compte à mes frais, se rebeller n'apporte que des souffrances supplémentaires. C'est tout à fait impossible de s'y habituer... mais il n'y a pas moyen d'y échapper.

Oh non ! Des pas sur les dalles. Une silhouette d'homme en tenue d'équitation s'approche. Il a le visage rouge, autoritaire. Est-ce que je connais ce visage ? Oui... Sûrement... Je l'ai vu à plus d'une soirée. La haine et la nausée se lèvent en moi. Si c'était un vrai gentilhomme, il me relâcherait sur le champ. Il rachèterait la liberté de quelqu'un qu'il a connu naguère comme égale. Ce ne serait que justice.

Pourquoi ne le fait-il pas ?

Il est passé de l'autre côté des brancards, vers l'autre malheureuse femme qui s'y trouve. Je l'entends qui fredonne doucement en l'examinant. Avec ses yeux, avec ses mains. Oh, quelle horrible indécence ! Ce ne devrait être autorisé dans aucune terre civilisée. L'esclavage, peut-être, oui... Mais pas cette sorte d'esclavage-là. Je l'entends qui dit :

« Ouvre... »

Le porc est en train d'inspecter sa bouche, comme si elle était un vrai poney ! Comment un être humain peut-il se conduire ainsi vis à vis d'un de ses semblables ? Surtout, comment un homme peut-il se conduire ainsi envers une femme ? J'entends la claque de sa main sur son flanc. Ses pieds écrasent le gravier. Il ignore la brute noire. À présent, il est juste devant moi ; avec des yeux bleu pâle en quête, qui convoitent et brillent, en jouissant de sa puissance. Je me recroqueville profondément en moi-même.

## Chapitre 2 – Promenade en cabriolet.

Edward étudie Nellie – c'est ainsi qu'il pense désormais à elle -, avec l'insolence décontractée que donne le pouvoir. Il ne fait pas de doute que cette femme est un magnifique spécimen, même si elle est légèrement plantureuse. Elle a de superbes seins qui, forcément, sont tenus hauts par son corsage ; sa taille est bien mise en valeur par le corset qu'elle porte pour l'affiner et qui exagère la magnifique courbe de ses hanches et de ses flancs. Edward tourne un peu autour. Ah oui, ces fesses extrêmement luxuriantes sont dignes du fouet !

Il se penche de plus près et examine la douzaine de marques rouges qui zèbrent la côté droit de la fesse droite puis tourne autour du côté droit. Il semble que le fouet de Mme Arbuthnot ait trois petits nœuds sur sa mèche. Il effleure ces marques et, avec un hoquet et un gémissement, Nellie essaie de s'écarter avec un mouvement saccadé des fesses. Edward claque cette chair en avertissant :

« Du calme ! »

Comme si Nellie était une de ses juments. C'est agréable

De savoir que c'est vraiment la chair de l'Honorable Mme Gordon-Bradshaw qu'il est en train de frapper. Une femme dont il a une fois baisé la main ; une femme devant laquelle il s'est incliné ; une femme à qui il a montré du respect. Ces jours-là sont terminés. Elle est maintenant une esclave. Un poney. Edward revient devant les brancards et serre le sein droit de Nellie, l'air de ne pas y penser. Il murmure pour lui-même :

« Bien faite... »

Nellie gémit et regimbe à nouveau. Oh, quelle honte et quelle détresse dans ses yeux sombres ! Edward voit qu'elle salive considérablement. Ce n'est pas vraiment une manière de dame. De fait, elle n'est plus une dame, n'est-ce pas ? Il répète :

« Du calme ! »

Puis il ajoute :

« Ou je prends la cravache. »

Nellie frissonne violemment.

"Elle sait que je peux, si je veux", pense Edward avec plaisir. "Et que ça devrait se produire avant longtemps".

Il ordonne :

« Ouvre ! »

Nelly ouvre la bouche avec réticence. Le mors cruel qui coupe les bords de sa bouche est très évident. Il y a vraiment beaucoup de salive dans l'intérieur rose.

"Belles dents solides", pense-t-il.

« Ferme, dit-il. »

La bouche se ferme. Nellie gémit à nouveau. Elle ne passe pas un très bon moment, reconnaît-il. Edward regarde vers le bas et étudie le mont de Vénus épilé avec les lèvres sexuelles roses attenantes. Il semble qu'elles soient rendues plus proéminentes par la lanière divisée en deux qui passe autour. Sans se presser, délicatement, Edward passe un doigt entre ces lèvres sexuelles... et là encore, Nellie gémit, plus fort, et se cabre plus violemment. Edward réagit :

« Holà, ho ! Tu es trop fringante, ma fille! Tu as besoin d'exercice. »

Ayant dit cela, il retourne en arrière et monte dans le petit mais confortable cabriolet. Il est bien arrondi et le cuir du siège est doux. À sa droite se trouve un tube en laiton dans lequel se trouve la chambrière. Elle a une poignée en bambou et une mèche d'une longueur d'un mètre cinquante, juste la bonne longueur pour traiter les postérieurs qui sont devant lui. Il remarque que son extrémité n'a pas trois nœuds mais trois petits grains de plomb, comme des plombs de chasse. Il approuve.



Edward a remarqué que Bess, sur la gauche est très bien formée et plus jeune de quelques années que Nellie. Environ cinq ans, estime-t-il. Il n'examine pas le Nègre monstrueux. C'est vraiment un animal, selon Edward, et pas attirant du tout. Il a déjà décidé que tous ses poneys seraient des femelles. Bien sûr, Gertrude peut avoir d'autres idées. C'est son affaire.

Tout d'abord, Edward détache les rênes de Nellie du rail de laiton devant lui. Un grand soupir de soulagement est poussé et la tête de la jeune femme bascule immédiatement vers l'avant.

« Hue ! Crie Edward en tirant rudement sur les rênes. »

Avec un grand cri, la tête de Nellie se redresse tout de suite. Edward joue avec les rênes pour bien les sentir. Pas trop molles, pas trop raides. C'est ce qu'il faut. Puis il saisit les deux autres paires de rênes et les ajuste également pour finir en les prenant toutes les trois dans la main gauche. Puis il retire le fouet de son logement. Il ne peut s'empêcher de sourire en voyant que le bruit de ce retrait est la cause que les fesses ondulantes de Nellie se contractent de peur.

"Elle est vraiment très nerveuse", se dit-il.

Ce qui est évidemment compréhensible.

À présent, comment procéder ? S'il s'agissait de ses propres juments devant lui, il aurait simplement fait un claquement de langue et secoué les rênes. Elles le comprennent. Ces poneys ne le comprennent pas. Peut-être aurait-il dû demander à Mme Arbuthnot. Edward prend une décision et ordonne :

« En avant ! Marchez... »

Immédiatement, les trois silhouettes nues qui sont devant lui se penchent en avant de telle manière que les torses forment un angle d'environ quarante-cinq degrés. Les sous-ventrières se tendent et tirent par là-même sur barre devant la cabriolet. Edward se retrouve en mouvement et est tout de suite intrigué par la manière de marcher adoptée par les poneys. Ils marchent à l'unisson et à chaque pas, la cuisse est élevée à l'horizontale. Cela a pour effet de faire rouler les postérieurs de manière plus opulente, ce qui, dans le cas des femelles, est un spectacle des plus agréables. Dès le début, Edward se met à apprécier le plaisir produit par la conduite des poneys.

Ils avancent à un rythme posé devant la maison puis, avec un mouvement des rênes, Edward guide l'attelage sur la droite, vers une piste ondulante et sablée qui conduit à un bois distant d'un bon kilomètre et demi. C'est une route où il conduit souvent ses juments.

Oscillation et rebond... Oscillation et rebond... Oh, ces admirables arrière-trains ! Négligemment, Edward se demande juste comment l'Honorable Mme Gordon-Bradshaw se sent, sachant que ses yeux sont sur son postérieur nu et oscillant. Pas trop contente, suppose-t-il. Il sourit béatement.

Edward remarque que les trois sous-ventrières restent constamment tendues. Ce doit être un prérequis, pense-t-il. Car, bien que Jake pourrait prendre le rôle principal et fixer le rythme, la pouliche de chaque côté tirerait sa part également. Si elle ne le fait pas, cela paraîtrait évident par un relâchement de la lanière. Il décide de surveiller ça. Après quelques centaines de mètres au pas, Edward ordonne :

« Plus vite ! Au trot... »

Peut-être n'est-ce pas l'ordre correct mais il donne des résultats. Après deux foulées de plus au pas, les poneys augmentent d'allure, toujours en levant haut les jambes. À présent, les arrière-trains vont plus vite d'un côté à l'autre ; à présent, la chair des douces fesses femelles brinquebale plus violemment. Edward, à dire vrai, trouve que c'est plutôt un enchantement.

Au centre, le Nègre est solide comme un roc, il fait tout ce qui est nécessaire. Bess a un magnifique mouvement... rythmé et bien contrôlé, à l'évidence expérimenté. Nellie, de l'autre côté, paraît incapable de trouver une démarche égale, elle est amenée à avoir des mouvements brusques et à manquer de coordination. Peut-être est-ce parce qu'elle n'est pas naturellement athlétique. Edward considère que c'est là quelque chose qui peut être éradiqué

avec l'entraînement. Ce sera intéressant de le découvrir. De plus, après un peu moins d'un kilomètre, on entend Nellie haleter, alors que les deux autres ne semblent pas affectés par l'augmentation du rythme.

Puis Edward remarque que la sous-ventrière de Nellie se met à perdre sa tension. Elle faiblit. Les deux autres tirent sa charge tandis qu'elle se contente de courir entre les brancards. Il serre plus fort son fouet. Puis il le lance et le fait claquer sur la fesse droite de Nellie qui s'agite par saccades, et sur son flanc droit. Edward est content de sa précision. Alors qu'un geignement aigu vient de Nellie, il appelle :

« Tire ta charge, Poney ! »

Elle trébuche à moitié puis se reprend. La sous-ventrière se tend à nouveau et Edward hoche la tête avec satisfaction. Il se souvient que, comme le disait Emma Arbuthnot, le fouet peut être un stimulant efficace pour un effort supplémentaire. Ils s'avancent ainsi, les grandes roues de la cabriolet sifflent dans le sable fin. C'est vraiment une très agréable sensation. Sans parler du délicieux spectacle...

Oscillation et rebond... Brinquebale et gigote... Oscillation et rebond... Brinquebale et gigote... C'est un mouvement sauvage et incessant de la chair. Et se dit Edward, on peut augmenter encore ce mouvement. Il ordonne :

« Plus vite ! Au galop... »

En même temps qu'il donne l'ordre, Edward envoie son fouet sur le derrière de Bess... puis sur celui de Nellie. Il ignore Jake. Aucun bruit ne provient de Bess mais son rythme augmente légèrement. Nellie, de l'autre côté, trébuche si fort qu'elle en tombe presque. Un autre coup la force à se secouer et du mieux qu'elle peut, elle s'efforce s'accorder son rythme aux deux autres.

Les cuisses pompent de haut en bas, les pieds martèlent le sable. L'inexpérience de Nellie devient plus évidente... Mais Edward lui épargne le fouet. Il estime qu'elle tombera sans doute s'il la fouette vraiment. En soufflant comme une machine à vapeur. Rien ne convient. Sans aucun doute, l'entraînement pourra résoudre cela.

Rapidement, ils s'approchent d'un fourré dense le long duquel se trouve une auge de pierre avec de l'eau potable. Sans élégance, il tire fort sur les rênes pour arrêter. Il aurait mieux traité ses juments. Nellie pousse un cri perçant. Oui, sa bouche doit être très tendre.

Edward saute à terre et, prenant la bride de Nellie, conduit le trio à l'abreuvoir. Chaque tête plonge... mais Nellie encore plus avidement que les autres. Avec gourmandise, elle lape encore et encore l'eau verte, ne prenant à l'évidence pas garde au spectacle qu'elle produit. Sa soif est primordiale.

Une fois abreuvé, Edward éloigne le trio et l'attache à un poste d'attelage. Les gros seins de Nellie se soulèvent frénétiquement. Son corps est trempé par la sueur et de l'eau de l'abreuvoir. Ses yeux brun foncé roulent comme Edward les fixe. Elle est à moitié folle furieuse de douleur et d'épuisement. Pourtant, les deux autres semblent raisonnablement fatigués. Jake est aussi renfrogné que d'habitude ; Bess a l'air résignée, ses seins ronds se lèvent et s'abaissent gentiment.

"Une jolie fille", se dit-il.

Sa main fouille dans la poche de sa veste d'équitation. Ah oui... Comme il le pensait. Il en sort un morceau de sucre... et il le place devant la bouche de Bess. Ses lèvres roses s'abaissent et le récupère dans sa main. Elle le croque. Puis vient le tour de Nellie pour un "soin". Momentanément, elle regarde la friandise avec incrédulité d'abord, puis avec colère. Elle secoue la tête, la rejette en arrière...

Claaac ! Claaac !

La paume de la main d'Edward s'abat de manière cuisante sur le tendre flanc.

« Allez poney... Prends-le... Prends-le... »

Avec un horrible et profond sanglot, l'Honorable Mme Gordon-Bradshaw parvient à prendre le morceau de sucre et à le mettre dans sa bouche. Edward sourit avec indulgence et tapote le flanc plus gentiment. Il ajoute :

« Là, là... Tu as fait de ton mieux, Poney... Mais tu peux faire encore mieux. Oh oui, je suis sûr que tu feras mieux ! »

Le derrière bondissant de Nellie reçoit environ une demi-douzaine de cuisantes chiquenaudes du fouet d'Edward pendant le trajet du retour. Même si la mèche du fouet est mince, les plombs font vraiment mal. Surtout s'ils s'abattent de manière répétée plus ou moins toujours au même endroit.

Lorsqu'ils arrivent au large perron de Chesterfield, elle bave et est en larmes, ses cuisses et ses mollets tremblent de fatigue. Plus de trois kilomètres entre les brancards, la plupart du temps à un rythme soutenu, ce n'est pas une mince affaire pour un poney débutant. Les poumons de Nellie sont comme des soufflets de forge et même Bess - Edward s'en aperçoit en descendant - a des rigoles de sueur entre les seins et sur le ventre. Il caresse son derrière chaud et doux en disant :

« Bonne fille. Je vais parler de toi favorablement à ta maîtresse. »

Bess ne paraît pas émue par cette annonce. Tout ce qu'elle veut est rentrer à l'écurie et se coucher sur la paille pour évacuer dans le sommeil la mémoire d'une autre épouvantable journée.

Edward se dirige vers Nellie, en jetant un rapide coup d'œil au passage devant Jake.

"Laquelle va se prendre cette horrible chose cette nuit ?" se demande-t-il. "Mon Dieu, quelles dimensions !"

Il se tient devant les seins de Nellie encore haletante et dit d'une voix consolante en tapotant son flanc humide :

« Pas encore l'habitude, hein ? Mais bon, pas d'inquiétude : un jour, ça viendra... »

Il continue de tapoter le derrière chaud et collant. Des hoquets sont la réaction au pincement de ses chairs là où les plombs ont le plus souvent mordu.

« Et tu vas bientôt te rafraîchir lorsqu'on t'arrosera, au retour à l'écurie. Puis ce sera l'heure de manger, avant de faire dodo. Vraiment, quel poney chanceux tu es ! »

Edward entend de forts sanglots de désespoir émaner de la bouche de l'Honorable Mme Gordon-Bradshaw tandis qu'il se dirige nonchalamment vers les escaliers menant à la maison.

Ce fut une demi-heure des plus agréables... pour lui, évidemment !

Gertrude et Emma sont toujours dans le salon lorsqu'Edward y rentre. Il remarque qu'elles sont en train de manger des gâteaux à la crème en buvant du Marsala. Inutile de se demander pourquoi elles sont si dodues, se dit-il. Non que ça le gêne. Selon un accord mutuel, Gertrude et lui n'ont plus aucune relations sexuelles... et lui, bien sûr, a la possibilité de profiter sur la propriété de toute esclave nubile ressemblant à une sylphide. Il se pose parfois des questions sur Gertrude. Est-ce qu'elle se donne parfois des satisfactions sexuelles dans son lit avec un nègre gros bien monté ? Il serait plutôt surpris qu'elle le fasse, parce que Gertrude est plutôt délicate. Il est possible qu'à présent, elle préfère la compagnie des femmes. Eh bien, si elle le fait, c'est complètement son affaire.

Emma s'enquiert :

« Alors Edward... Ça s'est bien passé ?

- Plutôt bien, je crois, répond Edward en allant se verser un très grand cognac auquel il ajoute un peu d'eau gazeuse. Je ne savais pas vraiment quels ordres donner mais ils ont répondu suffisamment bien. »

Il s'assoit.

« Je dois dire que j'imagine très bien ce passe-temps comme plutôt tranquille et détendant.  
- Oh oui, ça l'est... vraiment, rayonne Emma. »

Elle termine son verre de Marsala d'un trait et Jennie s'empresse à son côté pour le lui remplir.

« L'ensemble du concept me plaît. Je suis si contente que cela vous ait plu, Edward.

- Ce fut si gentil de votre part de me prêter votre attelage...

- Quand vous voulez... Quand vous voulez... Mais alors, cher Monsieur, vous aurez bientôt votre propre écurie, n'est-ce pas ? »

Edward jette un coup d'œil vers sa femme et hoche la tête :

« Oui. Je crois que nous allons le faire.

- Je suis pleinement d'accord, répond Gertrude.

- Cependant, poursuit Edward en sirotant son cognac, je pense que je préférerais un poney seul. Oui... Cela m'attire plus. En tout cas, je veux des poneys femelles.

- Je comprends cela, répond rapidement Emma. La grande majorité des hommes veut des pouliches entre les brancards. C'est assez sage. Nous, les femmes, aimons que ce soit de temps en temps l'homme qui conduise.

- C'est également compréhensible, sourit Edward.

- J'espère que Jake ne vous a pas contrarié...

- Non... Il ne m'a pas contrarié. Mais je ne le trouve pas agréable. Un équipage double de pouliches m'aurait parfaitement convenu.

- Eh bien, dans ce cas, je suis contente que vous ayez fait un tour, Edward. À présent, vous savez quel genre d'écurie vous voulez construire chez vous. Gertrude, évidemment, a ses propres idées.

- Bien sûr, sourit l'épouse choyée d'Edward T. Monson.

- C'est entièrement à elle de voir, dit Edward. »

Il avale le reste de son cognac.

« Je crois que je vais me reposer une heure ou deux. Le dîner est à huit heures comme d'habitude, ma chérie ?

- Oui, répond Gertrude. Nous avons des invités. Essaie de ne pas être en retard.

- J'essaierai, soupire Edward. »

Il s'incline vers Emma Arbuthnot.

« Merci encore pour le prêt de votre trio. Vous avez raison à propos de Nellie : elle semble avoir besoin d'un peu plus d'entraînement.

- Elle l'aura... N'ayez pas peur... Edward, répond Emma dont le visage suffisant affiche une satisfaction sadique. Oh oui, elle en aura... »

Edward se dirige vers la porte, Jennie lui fait une révérence respectueuse sur son passage. Il la remarque à peine... parce qu'il est en train de commencer à penser à ce que Tess va pouvoir lui faire pendant l'heure à venir. Au moment où il ferme la porte, il y a un éclair soudain, suivi d'un coup de tonnerre. Même à l'intérieur de la maison, il entend le torrent de pluie qui s'abat.

## **L'honorable Mme Gordon-Bradshaw**

Oh, quel soulagement béni apporte cette pluie ! Elle nettoie la sueur. J'ouvre la bouche et la laisse couler dedans. J'en suis gourmande... Même si les côtés de ma bouche me font mal là où le mors les martyrise si cruellement. Mais au moins, il ne m'a pas laissée avec la rêne attachée à la barre, ce qui aurait contraint ma tête en arrière. Comme elle l'avait fait. Je n'aurais jamais cru trouver un jour l'eau claire si douce. C'est mieux ainsi. Mieux que l'humiliation de boire à l'abreuvoir. Ça fait tellement se sentir comme un animal. Mais on a tellement besoin d'eau qu'on commence par l'ignorer. Ce n'est que lorsqu'on a satisfait sa

soif et qu'on est là, debout, la tête pendante, le visage qui coule, haletante... et qu'on sait qu'on vous regarde avec un mépris amusé. C'est alors que l'on ressent la profonde brûlure de l'humiliation.

Pourtant... N'est-ce pas ainsi en permanence ? Si... Bien sûr que ça l'est. C'est juste que la brûlure est plus profonde à ces moments-là. Comme cet après-midi. Oui... C'est même pire (oh, combien c'est pire !) lorsqu'on est dirigé par un homme. On sait qu'il regarde nos postérieurs nus avec un regard lubrique... la chair qui roule et se balance de manière incontrôlable. C'est ce que l'on aime voir. Et l'on n'a aucun moyen de vérifier ces mouvements. Ça l'excite et le pousse à fouetter. De telle façon que le train arrière tressaille, se tortille et tremblote. C'est ce qu'il aime voir le plus.

Oh, comme s'est incroyablement horrible !

Pas seulement l'affreuse humiliation, mais aussi le terrible effort qu'il faut produire, et la souffrance répétée. Mon Dieu, comme ces plombs piquent ! C'est suffisant pour faire perdre la raison et pourtant, on la garde, d'une manière ou d'une autre. En ce moment, ma fesse et mon côté droits me lancent durement. Et il va encore falloir faire le trajet du retour. Cinq longs kilomètres et je suis déjà épuisée. Et qu'est-ce qui m'attend, une fois là-bas ? La paille piquante de l'écurie, l'auge et l'abreuvoir, les attentions indécentes du chef palefrenier... et pendant la nuit... Oh, Dieu, la nuit... peut-être que la monstrueuse brute à côté de moi sera dans ma stalle. Pour me couvrir. Oui... C'est le terme qu'ils emploient. Ils l'utilisent aussi pour les juments lorsqu'on les emmène à l'étalon. Je deviens alors vraiment un animal. Dans l'obscurité, luttant de toute mes pitoyables forces (mais si facilement maîtrisée), c'est la plus bestiale forme de viol.

La pluie ne cesse pas. Elle a perdu son agrément. Je commence à trembler. Combien de temps va-t-elle durer ? Ça peut être des heures. Cela ne préoccupe personne : on peut nous laisser là toute la nuit, si besoin est...

Soudain, un bruit de pas. Mes nerfs lâchent, mais il y a de nombreux pas. Puis ils sont dans le cabriolet. Je réalise qu'il s'agit d'esclaves. Ils lui installent une capote et un coupe-vent. Ils vont ensuite sécher le siège et y mettre de nouvelles couvertures. Il ne faut pas qu'elle soit même humide. Nous, nus et tremblants, pouvons être à moitié noyés.

À présent, j'ai froid et je tremble en permanence. Mes dents claquent. Depuis combien de temps sommes-nous là ? Peut-être moins d'une heure, mais cela paraît une éternité. La pluie abonde, la lumière diminue. Est-ce que nous repartirons de nuit ? Il sera difficile de voir la route. Je peux trébucher et tomber. Que puis-je y faire ? Mais si ça se produit, je sais que je sentirai la cravache au retour. Le chef palefrenier recevra pour consigne de me corriger pour mon "manque d'attention". Oh, quelle souffrance cause cette cravache ! Il faut que je l'évite par tous les moyens. Mais comment... Comment ?

La pluie fait tant de bruit que je ne l'entends pas revenir... Mais j'ai peur lorsque je la sens qui prend les rênes. Ainsi que je le dois (à moins que je ne souhaite souffrir encore plus), je rassemble mes forces et ma volonté.

« Au revoir, Gertrude, merci pour ce bon après-midi ! Lance-t-elle gaiement. »

Je la hais... Oohh. Je la hais !

Le mors tire sur ma bouche. J'entends le grincement de la poignée du fouet que l'on retire de son tube. J'ai la chair de poule. Je ne tremble pas seulement de froid mais aussi de peur.

« Maintenant, les poneys, dit-elle de sa voix dominatrice, vous avez eu un long temps de repos, donc on va avoir un bon rythme au retour, pour arriver avant la nuit. Un bon rythme de fessée, hein ? »

Le fouet frappe à peine ma fesse droite, les plombs mordent cruellement mon côté. Je hurle sans complexe. Elle ajoute :

« Spécialement pour toi, Nellie. »

Nous partons. Haut les cuisses... Hop... Hop... À chaque pas, il faut les lever. Hop... hop... hop... C'est la brute noire qui imprime le rythme et, ainsi qu'il en a reçu l'ordre, il en adopte

un rapide. Mais il faut le suivre. Toujours sentir la tension de la sous-ventrière pour que l'on puisse savoir que l'on tire sa part. Si elle se détend pour une quelconque raison, elle utilise son fouet. Elle l'utilise jusqu'à ce que vous fassiez l'effort supplémentaire requis. Si l'on pouvait bouger les bras, ça aiderait le mouvement vers l'avant. Mais ils sont bien haut dans le dos, repliés et attachés dans leur manche de cuir.

On est dans le parc et je suis déjà essoufflée. Pourtant, nous avons parcouru à peine un kilomètre. Encore quatre de plus. Je n'y arriverai jamais ! Pourtant, je le dois ! Il le faut ! Je pense à la cravache... et je pousse sur mes membres chancelants. Je la hais avec une force incroyable. Elle est assise là, au chaud, confortablement installée, et elle nous contrôle. Elle nous conduit avec le plus grand des plaisirs. Oh, comme je la hais !

Avec un claquement, le fouet frappe ma fesse une fois encore. Les plombs mordent. Mon hurlement se perd dans le vent et la pluie. Une voix signale sur un ton d'avertissement :

« Garde le rythme, Nellie. »

Je cherche désespérément à obéir.

Hop... hop... hop... avec les cuisses. Encore, encore et encore... avec les muscles brûlants. Comment puis-je continuer ? Je suis épuisée. Avons-nous seulement fait la moitié du chemin ?

Une fois encore, le fouet claque et mord. Quelle agonie ! Je hurle et me tortille, et je trébuche. Je tombe presque... La voix que je déteste le plus au monde grince :

« Je ne t'avertirai pas une fois de plus, Nellie. »

En sanglotant, essoufflée, je me bats dans la pluie qui tombe... La pluie qui lave mes larmes. C'est à moins d'un kilomètre de l'écurie que je finis par tomber. Je suis traînée par terre, je me fais des bleus et des écorchures, avant qu'elle n'arrête les deux autres. Je l'entends beugler :

« Espèce de stupide créature ! On y était presque ! »

Je suis couchée là, épuisée, Presque au-delà de tout soin. Ses bottes crissent autour et je réalise qu'on me retire d'entre les brancards. Momentanément, le soulagement m'envahit. Elle doit se rendre compte que je suis achevée. Physiquement exténuée. On me hisse. Je titube.

« Attends un peu qu'on soit rentré ! »

Mon sang se fige.

Puis je sens qu'on attache ma rêne à l'arrière du cabriolet. C'est de cette façon que je vais être ramenée à l'écurie.

Je vais devoir courir vite.

Et je n'ose pas trébucher à nouveau.

Mais au moins, je n'aurai plus à tirer.

Ni à sentir son fouet.

## Chapitre 3 – Après l’effort... la punition !

Le cabriolet d’Emma Arbuthnot slalome entre les flaques d’eau dans la cour des écuries. La douleur est toujours très présente... mais cela ne concerne pas la maîtresse des Hauts Pins. Elle est douillettement installée dans son cabriolet couvert. Un des employés de l’écurie accourt à sa rencontre. Elle lui demande sèchement :

« Apportez-moi un parapluie.  
- Oui Madame... »

L’employé se dépêche. Emma s’assoit confortablement, elle apprécie ce moment. Elle a passé un après-midi agréable et a pris du bon temps. Pourtant, son trio a passé, lui, un moment particulièrement désagréable. Ils ont froid, ils sont trempés et très fatigués. L’un d’entre eux, en effet, est dans un état de semi-épuisement et s’accroche à l’arrière du cabriolet pour rester debout.

Mais bon, c’est ainsi que va le monde. Il est divisé entre quelques maîtres et beaucoup d’esclaves. Les premiers vivent dans les plaisirs luxueux, les autres sont dans une épouvantable misère.

Emma voit le chef palefrenier, un Mexicain de trente-cinq ans, qui s’approche avec un grand parapluie coloré.

« Bonsoir Madame. J’espère que votre trajet s’est bien passé. »

Il ouvre la porte du cabriolet. Emma rétorque brutalement :

« Vous n’avez certainement pas regardé entre les brancards. Nellie n’y est pas. Elle est à la remorque derrière. Cette stupide créature est tombée et le cabriolet lui est presque passé dessus.

- Mon Dieu, Madame, je suis vraiment désolé...

- Ça va, Pedro... Ce n’est pas vraiment de votre faute. Néanmoins, je veux qu’elle soit durement entraînée chaque jour. Il faut qu’elle fasse des progrès.

- Certainement, Madame. »

La maîtresse des Hauts Pins descend avec précaution, sous le parapluie, en évitant les flaques. Elle prend le parapluie et s’éloigne en ordonnant :

« Faites-lui tâter de la cravache avant de l’attacher pour la nuit. »

Elle voulait initialement le faire elle-même mais elle se sent un peu lasse. La chaleur de son salon et le confort d’une bouteille de Bourbon l’attendent.

« Très bien, Madame.

- Faites-la lui bien sentir !

- Oui Madame... »

La maîtresse des Hauts Pins disparaît dans le crépuscule et le chef palefrenier hèle deux employés pour venir s’occuper de Jake et de Bess. Vu le temps, ils n’auront pas besoin de douche aujourd’hui. Juste d’être étrillés et nourris. Il va s’occuper personnellement de Nellie. Comme il le fait depuis son arrivée aux écuries. Il trouve que cette espèce de poney – mature et racée – est la plus gratifiante. Ils ne sont peut-être pas les plus athlétiques ni les plus faciles, comme le sont les plus jeunes qu’on lui confie, mais il prend un très grand plaisir à les briser et à les éduquer. Nellie est bien sûr encore très "verte". Il va falloir lui consacrer beaucoup de travail mais Pedro n’a guère de doutes sur le fait qu’elle finira par devenir un poney plutôt solide et bien dressé. Un poney à qui il manquera peut-être quelque chose en termes de vitesse et de grâce mais qui sera au point pour un certain nombre d’emplois. Cela

étant, il faudra voir à l'usage. Un entraînement rude et constant affinera Nellie, ce qui lui permettra d'être plus rapide. Et de pouvoir adopter un rythme plus soutenu. C'est un projet intéressant. Pedro s'approche de l'arrière du cabriolet pour y trouver son élève affalée, avec ses épaules blanches qui se soulèvent sous ses halètements. Il lui dit :

« On m'a dit que tu es tombée, Nellie. Quel poney empoté tu fais ! »

Il a sa cravache en main et l'abat vigoureusement sur les fesses dodues qui lui sont offertes. Zzzzwwwwiiiiiii... Claaaac !

Le cri pitoyable de Nellie résonne dans la nuit tandis qu'elle se tord et gigote à genoux. Ce cri, très faible, rejoint Emma Arbuthnot au moment où elle franchit la porte de sa demeure. Un petit sourire passe sur ses lèvres sèches et fardées. L'Honorable dame ne va pas passer une très agréable soirée, se dit-elle avec une satisfaction sadique. Elle monte l'escalier qui mène à sa chambre. Là l'attendent ses esclaves personnelles, elle va s'étendre dans un bain chaud pendant une demi-heure environ, avant de se faire habiller pour le dîner.

Pendant ce temps, Nellie est tirée par ses rênes vers l'écurie. Elle voudrait plaider sa cause et supplier... dire que ce n'est pas de sa faute. C'est le genre d'accident qui peut arriver à n'importe quel poney fatigué. Elle voudrait implorer la pitié... promettre que ça ne se reproduira pas. Mais elle ne peut ni n'ose... faire toutes ces choses. Parce qu'un poney n'a pas la permission de parler. Elle ne peut que s'agiter ou secouer la tête pour signifier qu'elle a compris une question directe. Nellie a très vite appris que faire autrement impliquait une punition immédiate.

À l'intérieur de l'écurie. Oh, comme c'est horrible ! Cette odeur... ! Puis dans la sellerie, à l'arrière. Là, Pedro va enlever la bride et le mors de Nellie. Elle tremble, gelée jusqu'à la moelle. Elle se sent si faible. Oh Dieu, il va y avoir encore des coups ! Comment va-t-elle y survivre ?

D'une manière professionnelle, Pedro enlève le corset de Nellie et détache la lanière de cuir qui lui tient les bras attachés haut dans le dos. Enfin sont retirés la bride et le mors. Un gémissement de soulagement. Elle n'est plus qu'une simple femme nue. Elle n'est plus accoutrée en poney. Le chef palefrenier ordonne :

« Sur le cheval... le visage vers le bas ! »

Nellie se glisse sur le banc recouvert de cuir qui mesure plus de deux mètres de long sur un mètre vingt de large. À peu près toutes les dix secondes, un profond sanglot sec la secoue. Pedro observe la femme mûre et toute en courbes qui est devant lui. C'est le genre de corps qu'il préfère à tous les autres. Un corps plantureux. Il admire tout particulièrement l'ample arrière-train de Nellie. C'est un excellent matériau pour un poney. Presque avec sollicitude, il sèche la chair trempée avec une serviette, du cou aux chevilles.

« Retourne-toi ! »

Nellie se retourne. Oh, quelle misère dans ces yeux ! En gémissant, elle s'allonge dans le calme, pendant que Pedro l'essuie. Elle a appris la folie de la résistance. Mais qu'il est difficile de rester tranquille sous ces mains baladeuses !

Puis Pedro sort un gros bidon d'huile et demande :

« Ne te raidis pas, Poney. Je t'emmène demain pour une longue période d'entraînement. Tu remets ça. »

Nellie reçoit cette annonce avec un énorme désespoir. Il n'y a jamais de fin aux horreurs qui constituent son existence. Avec un profond gémissement, elle se retourne pour exposer à nouveau son postérieur. Pedro masse ses épaules et ses bras douloureux avec l'huile. C'est un vrai soulagement, même si elle déteste le contact de ses mains. Sur son dos puis sur son postérieur. L'huile s'introduit dans ses chairs de manière apaisante.

« Ouvre... »

Nellie écarte les cuisses avec réticence. Mais elle n'ose pas désobéir. La main collante passe dans sa fente et touche son intimité. Tout son instinct féminin la pousse à résister... à fuir ces répugnantes attentions. La terreur retient Nellie en place. En souriant, Pedro la titille un peu, car il sait à quel point la femme déteste ça. Puis il passe un long moment à lui masser les cuisses.

Cccclllllaaaaaaaacc !

Une paume s'abat sur le postérieur huilé de Nellie.

« Tourne-toi... »

Elle se retourne une fois encore, détournant les yeux des traits blêmes et lubriques. Elle déteste cette bête qui est "chargée" d'elle, autant qu'elle déteste Emma Arbuthnot – même si c'est de manière différente. Il n'y a rien qu'il n'ait la permission de faire à son corps. L'humiliation et la honte liées à cela est au-delà du crédible. Maintenant, Pedro se met à oindre et masser le côté face de Nellie. Il passe un temps inutilement long sur ses seins, car ils sont bien peu une part de son corps susceptible d'être "renforcée". Puis sur son ventre... sur son mont de Vénus... sur son sexe. Lubrification, caresses, sondages. Nelly gémit et se tortille.

À un moment donné, Pedro examine de près l'entre cuisses, tire sur les grandes lèvres de part et d'autre. Il en conclut :

« Mmmmm... Je ne crois pas que tu aies envie d'être rasée à nouveau maintenant, poney. »

Enfin, il masse le devant des cuisses avant de dire :

« Ça ira comme ça. Descends de là. »

Nellie descend du banc, la peur monte en elle. Va-t-il la fouetter maintenant ? Le chef palefrenier annonce :

« C'est le moment de se nourrir. »

Il lui passe un petit licol de cuir et la conduit hors de la sellerie en la tirant par ce moyen. Un sanglot s'étouffe dans la gorge de Nellie. Une autre chose quotidiennement dégradante s'approche.

Dans la stalle couverte de paille. Sa stalle. Oh Dieu, pourra-t-elle jamais s'y habituer ! Là, devant la stalle, au niveau du sol, se trouvent deux petites auges. Pedro attache le licol à un anneau placé suffisamment bas pour que Nellie soit obligée de s'agenouiller entre les deux auges. Puis Pedro en emplit une d'eau avec un seau, et sert à la louche une substance pâteuse d'un autre seau vers la deuxième auge. La gorge de Nellie se soulève rien qu'à l'odeur. Pedro ordonne :

« Mange bien, poney. Tu vas avoir besoin de toute ta force. »

Il tapote le postérieur de Nellie avec sa cravache en guise d'avertissement.

« Si cette auge n'est pas impeccablement léchée, tu la sentiras. »

La pauvre Nellie gémit. Il y a tant de cette substance, aussi nauséabonde que nourrissante... qui paraît se composer d'avoine, de déchets et de restes de viande et de graisse, etc., le tout lié par une sorte de liquide. C'est dégoûtant.

Lors de sa première nuit dans l'écurie, Nellie avait été incapable de manger ça. Pedro, lors de son inspection, avait alors augmenté la quantité, plongé le visage de Nellie dans l'auge et avait abattu sa cravache sur son derrière – environ un coup toutes les dix secondes – jusqu'à ce que tout fût avalé. Ça avait pris pas mal de temps, parce qu'elle en recrachait autant que ce qu'elle ingurgitait. Depuis, Nellie mange tout, quelque désagréable que cela lui soit.

Après que l'auge est vidée et propre, et qu'elle a bu son abreuvoir, Nellie demeure à genoux. Tremblante de peur. Elle sait que son supplice du jour n'est aucunement terminé. Oh, comme elle est fatiguée ! Combien de temps va-t-elle tenir de cette façon ? De l'aide... du secours... vis-à-vis de cette existence quasiment intolérable, doit venir sans tarder. Son visage est figé

par la bouillie qui pue dans ses narines. Mais il ne lui est pas permis de l'enlever. C'est une des tâches du chef palefrenier. Cela paraît l'amuser beaucoup.

Un bruissement de pieds dans la paille. Oh, ciel miséricordieux... Il est revenu. Un ordre tombe :

« Les mains derrière le dos ! »

Nellie, tout en sanglotant, se tourne et dirige un regard pitoyable vers le Mexicain, secouant la tête d'un côté à l'autre. Elle fait une tentative désespérée de supplication de pitié, sans paroles. Ses mains se tendent, implorantes. Elle étreint les bottes d'équitation en cuir noir. Sa tête remue. Pedro reprend :

« Ça ne sert à rien, poney. Je vais te la donner. »

Nellie pousse un hurlement terrible.

« Ce sont mes ordres, poney. Maintenant, tes mains derrière le dos. Tu ne veux pas que les choses soient pires pour toi, n'est-ce pas ?

Étouffant sous les sanglots, avec des gémissements désespérés, Nellie s'exécute. Immédiatement, ses poignets sont attachés serrés avec un cordage. Puis le licol de cuir est détaché et Pedro passe l'extrémité du cordage des poignets dans un autre anneau fixé en hauteur dans le mur de la stalle. Les bras de Nellie s'élèvent jusqu'à ce qu'elle soit debout, penchée en avant, la tête pendante. Pedro aime la douce lueur de cette luxuriante chair féminine dans la lumière de la lanterne. Cette femme a un train arrière des plus excellents qu'il commence à bien connaître, d'une manière ou d'une autre. Par le regard. Par le contact. Oui, c'est du beau matériel, qui provident surtout de sa bonne éducation. On dit qu'elle est une sorte d'aristocrate. Ce ne peut pas être facile de s'adapter à sa nouvelle vie.

Pedro saisit sa chambrière. Il n'éprouve pas de compassion. Au contraire, il ressent du plaisir. Non seulement il a un travail à faire, comme ordonné, mais il aime le faire. "Fais-la lui sentir" a ordonné la Maîtresse. Eh bien il va le faire !

Zzzzwwwiiiiiii... Claaaac !

Le premier coup s'abat sur la plus grande partie de ce derrière excessivement bombé. Le cri haletant de Nellie parcourt les écuries, glaçant le sang des autres malheureux qui les occupent. Tous ont reçu cette chambrière suffisamment souvent ; tous ont fait ce qui est humainement possible (et parfois même au-delà) pour l'éviter. Ils savent par quoi passe ce nouveau poney.

Zzzzwwwiiiiiii... Claaaac !

Le derrière de Nellie reçoit le deuxième coup vicieux alors qu'il est toujours en train de se tortiller à l'agonie à la suite du premier. Le premier cri est relayé par un deuxième et Nellie se tourne en tous sens. Avec rapidité et précision, Pedro frappe un troisième coup de manière qu'il tombe sur l'avant des cuisses de Nellie.

« Yyaaaarrrrrrhhhhhhh ! AAAAAAArrrrhhh... »

Nellie se tourne dans l'autre sens, son derrière est une masse de chair qui tremble par saccades.

Zzzzwwwiiiiiii... Claaaac !

Le derrière reçoit le quatrième coup à peine plus de cinq secondes plus tard. Il n'est pas étonnant que Nellie devienne folle furieuse, hululant comme une chouette effraie, gigotant comme une marionnette. Pedro, les dents serrées, lui donne deux rapides coups supplémentaires en travers des fesses. Ces coups-là font vraiment mal... comme sa Maîtresse le lui a ordonné. Au-dessus du vacarme, il crie :

« Il faut que tu apprennes, poney ! »

Puis il donne une rapide série de six autres coups... des coups qui tombent sur les fesses ou le devant des cuisses, en fonction de ce qui se présente à lui. Il ne s'en soucie pas. De la

chair tendre est de la chair tendre et, où qu'elle se trouve, elle est également sensible à la chambrière.

Pedro est sur le point de poursuivre lorsqu'il se rend compte que Nellie est affalée sans aucune sensibilité, suspendue à son cordage. De terribles gémissements émanent d'elle.

"Bon, elle a eu une rude journée, je suppose", se dit-il.

Et il faut penser au lendemain. Peut-être en a-t-elle eu assez. Avec un haussement d'épaules, il pose sa chambrière, détache Nellie du cordage et la laisse s'effondrer dans la paille. Elle y reste allongée, gémissant et tremblant, balbutiant de temps en temps des termes incohérents.

"Bien fouettée", pense Pedro.

Sûrement, ça contribuera à en faire un meilleur poney. C'est cela qui compte, pas ce qu'elle ressent. Après tout, elle n'est qu'une esclave.

Pedro quitte tranquillement les écuries. Il y a douze stalles en tout, et toutes sont occupées. Deux poneys mâles – habituellement appelés étalons, et dix femelles. On les appelle parfois les pouliches. Jake et l'autre étalon, Hank, sont tous deux de grands Nègres bien bâtis, forts et durs à la tâche, qui ne causent pas de problèmes. Être entre les brancards ne leur est pas plus dur que de travailler dans les plantations. Et dans l'écurie, il y a quelques privilèges. Car c'est une habitude du chef palefrenier de laisser chacun d'eux sans licol deux nuits par semaine, parfois plus souvent. C'est sa théorie qu'il est bon pour leur forme de "relâcher la vapeur" avec les pouliches de leur choix.

D'abord, il examine s'il prend lui-même une des pouliches. Toutes sont disponibles pour lui. Mais il est un peu blasé... car il a passé une heure très active cet après-midi avec une Négresse esclave de seize ans nouvellement arrivée. Une bouteille de quelque chose de fort et de quoi manger sont plus à son goût pour l'instant.

Pedro entre dans la stalle de Hank. Le grand Nègre est en train de somnoler mais il se réveille rapidement lorsqu'il sent la main du chef palefrenier sur son licol. Il espérait que ce serait une de ces nuits où il est "relâché" parce qu'il a eu une journée facile et qu'il se sent à la fois en forme et excité.

« Prends ton temps, étalon, je ne reviendrai pas avant le matin, dit Pedro l'air de rien en quittant la stalle. »

C'est toujours un grand moment. Hank l'apprécie. Il est aussi libre que peut l'être n'importe quel esclave mâle.

Libre de baiser, en tout cas...

## Hank

Mec... tu as vraiment de la chance... Il y a dix femmes blanches dans cette écurie, aussi nues que Dieu les a faites, et toutes attachées de telle façon qu'elles ne peuvent aller nulle part. Et mon Maître vient de me donner le signal du départ pour aller baiser celles que je veux dans les dix. C'est pas mal pour un pauvre esclave noir de savoir ça. Non, c'est pas mal du tout.

Je sors mon arme. C'en est une belle et grosse, même si elle n'est pas encore dressée. Elle se sent bien, surtout que je vais l'utiliser. Je vais la planter dans une chatte de Blanche. Oui, Monsieur ! Une douce et jeune Blanche va se prendre ma chair noire.

C'est le moment d'y aller...

À présent, voyons... Qui est dans cette stalle ? Ah oui, Lindy Lou, ils l'appellent. Pas mal... Pas mal du tout. Mais elle ne se débat pas. Et j'aime qu'elles se débattent quand je me sens fort. Donc, qui y a-t-il ensuite ? Mmmm... Ouais... Je reconnais la jeune Bess. Elle, elle se bat, parce qu'elle ne m'aime pas du tout, je pense. Donc, elle est une de celles qui va la prendre. Je la prends en premier, de toute façon.



Dans la stalle, ondulant dans la paille, se trouve son joli cul rond et serré. Elle n'a pas l'air d'avoir beaucoup reçu le fouet aujourd'hui. Je plaque ma main entre ses cuisses... j'attrape sa chatte... et j'entends son cri. Elle dormait, mais maintenant, elle est vraiment bien réveillée. Elle n'aime pas ça !

« Toi... Aaaahhh... Espèce de bête noire... Laisse-moi tranquille ! »

Les poneys ne sont pas censés parler. Mais la nuit, qui le sait ? Qui s'en soucie ? Je lui claque le derrière. Il est doux, spongieux. Je le gifle à nouveau. Je suis en train de durcir et je lui dis :

« Je vais te baiser le cul, demoiselle blanche...

- Bête... Animal... »

Elle me frappe à coups redoublés, me mord, me donne des coups de pied. Je m'en moque. J'aime ça.

« Oh Dieu... NOOOOON ! Je suis une esclave... toi aussi... Soutenons-nous l'un l'autre... Oooohh... NOOOOON ! »

À présent, je suis vraiment énorme, donc je la retourne, la tête dans la paille, en tenant ses flancs doux et tout en courbes. J'écarte ses membres et la pénètre d'un seul coup.

« Aaaarhhhhhhh ! »

Oh, quelle agréable sensation ! Une jeune chatte serrée. Une jeune chatte serrée qui est possédée. Elle continue de se débattre et de donner des coups de pied comme une folle. Elle déteste ça ; elle me déteste. Qui s'en soucie ? Le Maître me l'a donnée. Ce n'est que de la chair de femelle à utiliser.

Je me mets à aller et venir, à la pilonner vraiment. Claquant contre le jeune derrière tout rond. Son contact est agréable... même si elle n'est pas assez chaude ; ou assez mouillée, ça va venir sous peu. Elles ne peuvent résister à l'énorme truc de Hank, quelle que soit la manière dont elles le détestent toujours au début.

Boum... ! Boum... ! Boum... !

Oh... Je la lui mets vraiment fort... Sur toute la longueur à chaque fois. Oh, c'est bon... ça la fait gigoter... Oui, elle sanglote à fendre l'âme. Elle ne se débat plus. Trop faible.

Moi... Je suis fort comme un bœuf. Je la baise vraiment. Oui Monsieur... Oh, oui Monsieur !

Vlam... Vlam ! Vlam... Vlam ! Vlam... Vlam !

Elle se réchauffe... Elle est plus humide. Oh, c'est bon... Elle commence à avoir des mouvements saccadés, à se tortiller... Elle ne peut pas s'en empêcher... Oh, c'est bon... bon... bon...

De la chair blanche... De la chatte de Blanche... oui... ouiiiiii... C'est bon... Et tout à moi !

Plus vite, maintenant... plus vite ! Oooohh... Elle crie... Et je vais partir ! Ouuuuiii... Ça vient...

Et ça cogne... ça cogne... ça cogne...

Plus vite... Plus vite... Plus vite...

MAINTENANT !

Oh comme c'est merveilleux !

Je crache... encore et encore...

Et maintenant, c'est elle qui jouit.

Parce qu'elle ne peut pas s'en empêcher. Ma grosse bite noire l'a conquise. Je l'ai vraiment baisée, bien et fort. Et dès que je serai à nouveau raide, j'irai ailleurs. Il y a d'autre chair blanche dont il faut profiter.

Peut-être que je vais me faire cette grosse blanche de Nellie. Ils l'ont sûrement fouettée mais sa chatte sera la même. Oui... J'aime cette grosse blanche de Nellie. C'est une femme. On dit que c'est une dame !

Mais pour autant que ce pauvre salaud noir soit concerné, elle n'est qu'un coup à tirer. Un bon coup juteux...

## Chapitre 4 – L'invitation de Gloria Vance

"La vue", pense Edward T. Monson, "est plutôt enchanteresse".

Il est allongé sur son grand lit à baldaquin, vêtu seulement d'une robe de chambre en soie, et lit des journaux financiers envoyés depuis la côte Est... Mais il n'a qu'à lever les yeux pour voir le derrière dressé et nu de sa jeune esclave personnelle, Tess. C'est assez attirant et c'est renforcé par le fait qu'elle a la tige d'une fleur d'hibiscus plantée dans l'anus. C'est une magnifique fleur très colorée, rouge foncé, dont les pétales palpitent légèrement de temps en temps lorsqu'une petite brise entre par la fenêtre.

"La peau olive de ce jeune et doux postérieur lui procure un cadre parfait", pense Edward en souriant en lui-même.

Comme c'est agréable de posséder une jolie créature comme celle-ci et de l'utiliser de cette manière. L'utiliser comme vase à fleur, ce qui est si avilissant pour elle. Edward fait assez souvent ce genre de chose avec Tess. C'est à ça qu'elle sert. À l'amuser, à satisfaire le moindre de ses caprices. Un jouet vivant toujours sous la main pour satisfaire sa lubricité et sa cruauté.

Tess est à genoux sur un pouf rond, les paumes des mains et le front au sol. Elle est là depuis une demi-heure ou plus. Ce n'est pas une position très confortable mais cela ne présente aucun intérêt pour Edward. C'est seulement satisfaisant pour lui de savoir qu'il peut la maintenir ainsi aussi longtemps qu'il le souhaite. La fille va faire ce qui lui est ordonné. Sinon... !

Edward se force à détourner les yeux vers les pages, moins aguichantes mais potentiellement plus bénéfiques, du journal qu'il lit attentivement. C'est agréable de savoir que ses habiles transactions financières le rendent plus riche semaine après semaine et mois après mois. Il reconnaît qu'il doit être un des hommes les plus riches du comté de Nashville. Mais cela ne le satisfait pas. Il a l'intention d'être l'un des plus riches des États du sud. L'argent, c'est le pouvoir... et Edward T. Monson adore le pouvoir. Il l'adore dans son sens le plus large, sachant qu'il peut influencer sur la vie, le bien-être et le futur de communautés entières. Mais il l'aime aussi dans son sens plus intime, comme de savoir qu'il peut faire faire à Tess virtuellement n'importe quelle exigence. Ou à n'importe quel esclave, d'ailleurs.

Son esprit vagabonde sur les événements de l'après-midi précédente, lorsqu'il a fait son premier tour dans un attelage. Il est certain qu'il a fait faire à l'Honorable Éléonore Gordon-Bradshaw ce qu'il voulait. Oui, il a certainement fait marcher de manière élégante entre les brancards celle qui fut une puissante dame ! Par le simple expédient de l'application d'une chambrière sur son gros derrière rebondi. Quel spectacle offert par cet arrière-train plantureux pendant qu'elle peinait et haletait ! Mais ce n'en était que la moitié. Ce qui le rendait vraiment agréable était la connaissance de ce qu'avait été cette femme et de contempler non seulement les affreuses souffrances physiques qu'elle endurait mais aussi la torture mentale. Franchement, il n'imagine rien qui soit pire pour une femme (surtout une femme de bonne naissance) que d'être traitée et utilisée comme un animal. Oui, c'est là que se trouve la substance du plaisir produit par le pouvoir.

Il a observé Emma Arbuthnot conduire sous la pluie torrentielle de la nuit précédente, vu le fouet claquer sur le cul aristocratique, entendu les cris piteux de l'Honorable dame, regardé comment elle s'est inscrite dans les foulées qui font lever les cuisses. Cela ne peut pas avoir été vraiment agréable de courir ainsi cinq kilomètres ou plus par un tel temps, lorsqu'on est fatigué de corps et d'esprit. Indubitablement, il a fallu abondamment employer le fouet. Et qu'y a-t-il à la fin du voyage ? Les écuries ! Où la condition d'animal est encore plus soulignée... où l'on est gardé dans une stalle, nourri dans une mangeoire, allongé sur la paille au bout d'un licol. Où l'on est la proie sexuelle de n'importe quel employé de l'écurie... ou, pire, de l'un des étalons noirs qui s'y trouvent. Edward se rappelle de la brute qu'il a vue entre les brancards. Pas exactement du premier choix pour n'importe quelle dame respectable ! Il sourit.

"Bientôt", se dit-il, "il faudra que je visite les écuries Arbuthnot, d'une part pour récupérer quelques conseils pour le montage de mes propres écuries à Chesterfield, mais surtout pour disposer de Nellie entre les brancards pour moi tout seul. Un tour en solo avec elle doit être quelque chose !"

Edward s'aperçoit qu'il n'a pas lu un traître mot depuis un moment, ses pensées divagant vers des environs plus agréables. Il réalise aussi qu'il se sent plutôt excité. C'est le souvenir de l'arrière-train de l'Honorable Éléonore qui produit cet effet. Il est à moitié érigé. Edward jette le journal par terre et ouvre sa robe. Ses yeux reviennent à la silhouette agenouillée de Tess. Il ordonne :

« Viens-là, fillette. Je veux utiliser ta chatte. »

Comme toujours, Edward aime être aussi cru que possible avec son jouet personnel. Avec un petit gémissement de soulagement de pouvoir enfin changer de position, Tess se relève et quitte le pouf. L'hibiscus se balance de haut en bas. Tess y pense peu ; elle a pris l'habitude de telles dégradations mineures. Elle voit la demi-érection devant elle et n'y pense guère plus... parce qu'elle l'a servie régulièrement ces derniers mois, en la prenant dans l'un ou l'autre de ses orifices et en la satisfaisant au maximum de ses capacités. Il lui paraît maintenant ridicule de s'être rebellée, au début, et d'avoir résisté aux exigences qui lui étaient appliquées. Non seulement de s'y soumettre mais d'y coopérer en simulant le zèle et le plaisir sexuel. C'est ça qu'il veut, c'est donc ça qu'il obtient. Il est devenu son Maître dans tous les sens du mot ; elle est réduite à être une esclave abjecte. Abjecte du point de vue de la volonté. Il y a des moments, Tess doit l'admettre, où elle réalise qu'elle reçoit autant de plaisir sexuel qu'elle en prodigue. C'est quelque chose qu'il y a quelques mois, elle n'aurait jamais, jamais crue possible. Tess suppose que c'est parce qu'elle a fini par devenir vraiment une esclave. Un simple élément de mobilier, sans esprit ni volonté propre. Peut-être est-ce plus facile ainsi.

Tess sourit de manière provocante pendant qu'elle ondule gracieusement vers le bout du lit. Elle dit doucement :

« Maître, je suis honorée. »

Edward ne fait pas de commentaire. Il trouve toujours cette jeune nubile des plus sexuellement attirantes et il la garde plus longtemps que bien d'autres. Impassible, il lui dit :

« Prends-la d'abord, puis chevauche-moi.

- Oui Maître... »



Tess se glisse sur le lit. En quelques instants, sa large bouche aux lèvres pleines se referme sur son organe et elle le suce doucement mais constamment. Edward s'agite, il sent la chaleur monter dans ses reins. La jeune fille est devenue experte : la plupart du temps, elle semble s'amuser vraiment. Est-ce vraiment le cas ? Il n'y a pas si longtemps qu'il avait dû éteindre en elle les grandes réticences qu'elle manifestait à le sucer.

"Rien que de l'entraînement", se dit-il, "et l'acceptation de la servitude. Avec du temps, il n'y a pas grand-chose que l'on ne puisse faire faire à un esclave".

Edward parvient régulièrement et joyeusement à une complète érection. Quel merveilleux toniques constituent ces Pink'uns qu'il a bus ! Il est capable de baiser trois ou quatre fois par jour... ce qui n'est pas mal pour un homme au milieu de la quarantaine. Tess cesse de sucer et vient au-dessus de lui, ses longues cuisses largement écartées. Ses seins ronds comme des pommes pendent sur le visage d'Edward quand elle s'installe. Puis, très lentement, soupirant et se tortillant doucement, elle s'abaisse sur la dure tige de chair masculine. Edward savoure son étroitesse chaude et soyeuse lorsqu'elle reste appuyée fortement contre lui

pendant quelque chose comme dix secondes. C'est comme si elle s'efforçait d'absorber en elle son tout dernier millimètre. Agréable. Il pose ses mains sur les fesses douces et rondes. Comme il les a striées souvent ! Comme il les a souvent fait se tortiller de douleur ! Mais maintenant, il semble qu'elles sont tout "amour et don". Elles se lèvent... lentement, en se tortillant très légèrement. En haut, les lèvres de la chatte agrippent son nœud et glissent momentanément d'avant en arrière, puis les fesses redescendent à nouveau... lentement... toujours avec ce mouvement de torsion très léger.

En regardant dans le miroir fixé au sommet du baldaquin, Edward voit l'hibiscus qui s'agite toujours doucement. Puis il se produit une soudaine agitation lorsque Tess fait une demi-douzaine de mouvements brusques et rapides avec ses hanches souples... avant de ralentir de nouveau. Edward ferme les yeux. Mmmm... La fille sait bien ce qu'elle fait. Il le lui a enseigné. Il y a eu des moments où le processus fut douloureux pour elle. Mais elle a appris. Elle est, à l'évidence, devenue experte. C'est quelque chose de très satisfaisant pour Edward. Une autre minute ou à peu près de lents mouvements de montée et descente... suivie par d'autres mouvements brusques et rapides. Une douzaine ou plus, cette fois. Paradisiaque ! Comme ses jeunes seins rebondissent gaiement avec ces mouvements ! Tess halète :

« M-Maître... Maître... Je... v-vous... adore... »

"Cela peut-il être vrai ?" Se demande Edward.

Voilà une jeune fille, largement assez jeune pour être sa fille, une fille à qui il a planté un hibiscus dans le cul, qui a dû rester dans une position très jolie à voir mais très inconfortable pendant une très longue durée, qui s'est vue ordonner de le servir et qui dit qu'elle l'adore ! Cela paraît des plus improbables mais on ne sait jamais. En tout état de cause, elle est en train de devenir admirablement chaude et gluante.

Lentement à nouveau... mais pas tout à fait aussi lentement qu'auparavant. Avec plutôt plus d'empressement. Puis de nouveau rapidement, mais plus vite encore. Et plus longtemps. Délicieux.

« M-Maître... Oooohh... M-Maître... p-puis-je... aaahhhh... jou-ouir ? »

Les dents d'Edward se découvrent en un sourire triomphant ; il répond :

« Tu peux, ma petite. »

Il essaie alors de freiner le déferlement de son désir tandis que Tess passe à une frénésie de rebonds et de tortillements, les seins brinquebalant en tous sens, la tête rejetée en arrière, la bouche béante, et qu'elle hurle et halète en parvenant au paroxysme de son plaisir.

C'est authentique, Edward en est certain. Il la sent encore plus exquise et juteuse lorsque, momentanément épuisée, elle s'effondre sur lui en respirant difficilement. Edward lui laisse quelques instants pour recouvrer ses forces puis lui donne une claque sur la fesse en disant :

« Recommence tes mouvements, ma jolie. Cette fois, je vais jouir.

- Oui... ooohhh... oui... oui... Maître. »

Haletante, les dents serrées, Tess reprend son travail sur un rythme régulier, l'hibiscus se balance comme pris dans une tempête. Allongé que le dos, grognant de plaisir, Edward se laisse envahir par la divine sensation. Jusqu'au bout de ses membres, le long de sa colonne vertébrale, dans ses couilles... Puis c'est l'explosion !

Il roule et s'agite en tous sens, en gémissant, pendant qu'il éjacule puissamment.

Quelle joie ! Sans mélange !



Habilement, Tess ralentit, mais elle continue ses mouvements jusqu'à ce qu'elle sache que le plaisir de son Maître est arrivé complètement à son terme.

Une chatte a été bien employée... Une esclave a servi son Maître...

Une heure plus tard, baigné et habillé, Edward T. Monson descend dans le salon de son épouse Gertrude. Ne l'y trouvant pas, il continue jusqu'à la salle des petits déjeuners. A Chesterfield, le petit déjeuner se prend n'importe quand jusqu'à midi. Elle est là, encadrée par deux esclaves, en train de se bourrer comme d'habitude. Une chose dont Edward se soucie peu à propos de Gertrude est son embonpoint. Mais elle a quelques belles qualités. La richesse d'un côté, et le fait de lui permettre une totale liberté d'action de l'autre. C'est naturellement réciproque. De manière plutôt formelle, il demande :

« Bonjour, ma chère, as-tu bien dormi ?

- Non, pas si bien que ça. Cette maudite tempête m'a tenue éveillée.

- J'en suis navré. »

Il claque des doigts et demande :

« Café. »

Une des esclaves noires présentes se précipite pour satisfaire son désir. Gertrude prend une enveloppe sur la table et la lance à Edward en disant :

« Reçu une invitation de Gloria Vance. Pour participer à un de ses thés. Demain. Elle ne donne pas beaucoup de préavis, n'est-ce pas ? »

Edward sent son rythme cardiaque qui s'accélère légèrement. Ces soi-disant thés à Lauderdale sont toujours de bonne tenue. Il s'agit en fait de séances de punitions en public avec les esclaves de Gloria Vance, blancs et noirs, et au fil des ans, il y a vu pratiquer de vraiment excellents flagellations. Il apprécie l'atmosphère de Lauderdale parce que Gloria est une superbe productrice de ce genre de divertissement. Les invitations y sont très recherchées et, pour des invités particuliers tels que lui (c'est-à-dire les plus riches et les plus influents), d'autres privilèges sont accordés. Edward répond :

« Bon. Je suppose que nous irons. Ce peut être un après-midi plutôt amusant.

- Je crains de ne pas pouvoir y aller, répond Gertrude d'un ton froissé, un entrepreneur vient discuter de la transformation de l'écurie.

- Tu ne peux pas le reporter ?

- Je n'y tiens pas particulièrement. De toute façon, même si l'après-midi est amusant, Gloria Vance me porte sur les nerfs. Toujours à essayer de régner sur tout le monde. »

Edward T. Monson hausse les épaules et rétorque :

« Elle m'a toujours paru une hôtesse gentille et généreuse.

- Oh, c'est différent avec vous, les hommes ! Dit Gertrude sèchement. Si tu étais une femme, tu comprendrais mieux.

- Si tu le dis, ma chère. »

Il apparaît à Edward que, si ses amies trouvent Gloria peu détestable, ses femmes esclaves doivent la considérer comme un enfer absolu sur terre !

« Tu vas donc y aller.

- Oui, je le crois, opine Edward. »

Il vide sa tasse. Un autre claquement de doigts et elle se trouve remplie. Il n'est pas allé dans la propriété de Gloria Vance depuis presque deux ou trois mois. Les affaires, ou d'autres motifs, l'ont contraint à décliner toutes les invitations qui sont arrivées. Maintenant, il est intéressant de voir comment Lucinda Fanshawe évolue comme esclave. Désormais appelée Lucy, elle était une mondaine du même moule qu'Éléonore Gordon-Bradshaw, même si elle n'a pas de touche anglaise dans son nom. C'est une femme superbement bâtie et il se souvient avoir assisté à une de ses premières punitions. Condamnée aux verges par Gloria Vance, elle avait refusé d'enlever sa culotte devant la compagnie assemblée. Elle avait alors été placée sur le chevalet des châtements et avait reçu la canne. Ensuite, comme elle refusait encore, elle avait de nouveau reçu la canne. Plus durement. Une semaine plus tard, lors du thé suivant, la femme était beaucoup plus contrite. D'une certaine manière, mais de toute

évidence pleine de fureur intérieure, elle s'était forcée à admettre publiquement l'erreur de sa conduite et qu'elle avait mérité ce qui lui était arrivé.

Une fois encore, Gloria avait ordonné à Lucinda de retirer sa culotte avant d'être fustigée. Cette fois, la "fière beauté" l'avait fait... et quelle effort cela avait-il dû lui coûter ! Elle avait été placée sur le chevalet des verges, exposée à tous de manière flagrante, puis son derrière superbement ample avait été largement écorché. Dix-huit coups, si Edward se souvient bien. Des plus plaisants. Il estime que Lucinda sera beaucoup plus respectueuse de sa propriétaire désormais. Ce sera intéressant à voir.

Tout en mangeant une autre gaufre au sirop, Gertrude dit :

« Présente mes excuses à Gloria.

- Certainement, opine Edward. Il est possible que j'y passe la nuit, bien sûr. Ça dépend.

- Ce sera très bien. Amuse-toi bien, Edward.

- Je vais faire de mon mieux, sourit Edward avec toute la désinvolture qu'il peut produire. »

Pourtant, comme il le sait bien, il est très difficile pour une des plus proches amis de Gloria et l'un de ses confidents, de ne pas passer un moment des plus divertissants à Lauderdale.

## Tess

Comment est-ce que ça peut être d'être libre ? Je ne peux que l'imaginer car je n'ai jamais connu la liberté. Mes deux parents étaient esclaves, je suis donc né dans la servitude. Dès que je suis devenue une jeune femme, vers quinze ans, les propriétaires de mes parents ont réalisé mon potentiel. Je me suis développée tôt et j'étais très consciente de la maturité féminine de mon corps. Ça me faisait peur et m'embarrassait à la fois. Instinctivement, je sentais que cela me dirigerait.

Comment décrire l'horreur honteuse et nauséuse d'être vendue aux enchères ? D'être conduite complètement nue devant ce qui paraissait être des centaines de paires d'yeux fixes, pour la plupart masculins ? J'étais conduite, une corde autour du cou, par l'assistant du commissaire-priseur, trop terrifiée pour résister. L'homme portait un effroyable fouet et je l'avais déjà vu et entendu l'utiliser sur des jeunes filles et des femmes qui résistaient. Pendant que je montais sur la longue estrade, j'espérais que la terre allait s'ouvrir et m'engloutir. Mais bien sûr, ce n'est pas arrivé.

J'étais le lot numéro 137.

Ma tête bourdonnait, mes joues étaient brûlantes de honte, j'ai à peine entendu le commissaire-priseur détailler mes attributs. J'aurais donné n'importe quoi pour pouvoir mettre mes mains sur mes parties intimes mais elles étaient attachées dans mon dos. J'ai perdu ses paroles exactes mais je me souviens de certains d'entre eux. Je ne pourrai jamais les oublier. Il a donné mon âge, ma taille, mes autres mesures. Puis il a dit des choses, des choses épouvantables :

« Voici une jeune délurée, qui va encore se développer. Regarder ces seins, Messieurs... Souvenez-vous qu'elle n'a que seize ans... Et utilisez votre imagination... Même si on ne le dirait pas, cette jeune fille a un huitième de sang de nègre. Si ce n'était pas le cas, sont prix monterait encore plus haut... »

Une pause.

« Allez, ma fille... Bouge... Remue-moi ce cul... Montre à ces messieurs comment tu le fais se balancer... »

En sanglotant, j'étais traînée par la corde, désirant mourir. J'entendais les commentaires des spectateurs, j'entendais les murmures monter :

« Eh bien, Mesdames et Messieurs, quelle est l'offre de départ pour ce jeune spécimen ? Dirons-nous deux mille dollars ? »

Les murmures cessèrent. Personne ne renchérit. Oh, ces yeux !

« Mettons mille cinq cents, alors. Il y a là des années de bonne qualité.

- Mille deux cents, lança une voix.

- Mille trois cents, reprit une autre. »

Puis d'autres se sont succédées, épaisses et rapides.

« Mille quatre cents... Mille cinq cents... Mille sept cent cinquante... Mille huit cents... Deux mille... »

Le commissaire-priseur commençait à être plutôt content. J'avais la nausée. Deux mille dollars. Était-ce là tout mon être... la valeur de mon corps et de mon âme ?

« Allez, ma fille, bouge-moi ce cul à nouveau... »

Le fouet me tapotait. Une fois encore, j'allais et venais sur l'estrade. Je ne pouvais pas commander la manière dont je marchais, la manière qu'ils aimaient. Je sentais les doux rebonds de mes seins. Oh, mon Dieu !

Les enchères reprirent.

« Deux mille deux cents... »

C'était une voix de femme. J'étais vaguement surprise et soulagée. Ne serait-ce pas mieux d'être la propriété d'une femme ?

« Deux mille trois cents... Deux mille quatre cents... Deux mille cinq cents... »

Le commissaire-priseur paraissait de plus en plus content.

« Allez-y... Allez-y... Seulement deux mille cinq cents pour cette jolie jeunette ? Quelqu'un va-t-il dire deux mille six cents ? »

Il me fit retourner pour présenter mon dos aux enchérisseurs, puis souleva mes poignets de telle façon que je dus me pencher en avant. Il y eut de forts murmures, quelques cris, un ou deux rires bruyants. J'aurais vraiment voulu être morte.

« Deux mille sept cents cinquante »

Un homme.

« Deux mille huit cents... »

Encore la femme.

« Deux mille neuf cents... »

Cela continua jusqu'à ce que fut atteinte la barre des trois mille. Je dus de nouveau me tenir droite... me retourner une fois encore face aux yeux. La femme dit :

« Trois mille deux cent cinquante... »



Puis ce fut le silence. Le commissaire-priseur reprit :

« A trois mille deux cent cinquante, donc. Avons-nous tout dit ? Vous êtes sûrs, Mesdames et Messieurs ? Donc... Trois mille deux cent cinquante pour la dernière fois. »

Un instant de pause. Il conclut :

« Vendue à Madame Monson. »

Je ressentis un certain soulagement. Au moins, c'était une femme qui était ma propriétaire. On me fit descendre de l'estrade et entrer sous un appentis pour y être enchaînée aux côtés de dizaines d'autres esclaves, hommes et femmes. Plus tard, on nous distribuerait à nos nouveaux propriétaires.

C'est ainsi que j'ai rejoint la maison Monson... initialement choisie pour être une des servantes personnelles de Madame Monson. Une fois perçu mon "uniforme", deux autres esclaves nouvellement acquises et moi avons été sermonnées par elle. Nous fûmes informées que nous devons montrer du respect, être obéissantes et travailler dur. Sinon, nous serions punies. C'était effrayant mais, me semblait-il, j'aurais pu être plus mal tombée. Si j'étais la propriété d'un homme, qui sait ce qu'il m'aurait fait ?

Pourtant, Madame Monson était une maîtresse sévère. J'ai appris cela dès le début. Le lendemain, dans son salon, j'ai fait une petite erreur stupide, j'ai oublié la révérence, je crois. Horrifiée, je l'ai vue prendre une canne dans un placard, elle m'a ordonné de me mettre à genoux sur une chaise à haut dossier et a relevé ma courte jupe.

« Baisse ta culotte, Tess... Je vais te donner six coups de canne. Ici, tu apprends rapidement les règles de la maison ou tu en paies le prix. »

Je voulais plaider et protester mais, complètement terrorisée, je n'ai pas osé. J'ai abaissé ma culotte. Bien sûr, j'avais déjà été punie, mais seulement par mes parents. En général, avec une ceinture, mais là, c'était différent. Une Maîtresse et une esclave.

« Attrape ces boutons de bois en haut de la chaise. À chaque fois que tu lâches, je rajoute deux coups. »

Mon Dieu !

Au premier coup, j'ai lâché, étreignant au plus vite de mes mains la marque brûlante qu'elle venait d'imprimer dans ma chair, en hoquetant et me tortillant. Oh, comme ça faisait mal !

« Reprends les boutons. Il en reste sept... »

Ma punition avait déjà empiré ! Le deuxième coup est tombé et, en quelque sorte... je ne sais pas comment... Je me suis accrochée, bien que mes genoux se tordissent sur le siège.

« Encore six, dit-elle, mets ton postérieur droit devant moi, ma fille... »

En tressaillant, en gémissant, je me suis forcée à le faire. Le troisième coup est arrivé en sifflant. Oh, quelle épouvantable douleur ! Une fois encore, j'ai lâché prise et j'ai mis mes mains sur mes fesses en me tordant et en tournant. Elle dit avec brusquerie :

« Reprends ta prise, Tess. Il en reste sept. Tu auras appris avant que j'en aie fini avec toi.

- P-Pitié... Madame... C'est si nouveau... pour moi...

- Ta prise, ma fille ! »

Je m'accrochai... et ai reçu mon quatrième coup. Il m'a atteint juste à la jonction des fesses et des cuisses... et ce fut le coup le plus douloureux jusque-là. Je me suis retrouvée par terre, hurlant à perdre haleine, les mains encore plaquées sur l'endroit de l'intolérable douleur. Je l'entendis dire d'au-dessus de moi :

- « Encore huit, Tess.
- P-Pitié... pitié, Madame... Je n'en p-peux plus...
- Debout... Et reprends ta prise, ma fille. Et fais vite!
- Je ne peux pas... ooooh... Je ne peux pas ! »

Puis je l'ai entendue parler, dans un tube en laiton accroché au mur. Elle disait :

« Viens dans mon salon, Jameson. »

Et une terreur encore plus grande m'a saisie. Jameson, je le savais déjà, était le contremaître. J'étais allongée par terre, je me tenais toujours. Oh, mon Dieu, qu'allait-il advenir de moi ? Puis le contremaître fit son entrée. Ma propriétaire ordonna :

« Emmène Tess à la chambre des châtiments, Jameson. Donne-lui douze coups de la grosse badine. De bons coups ! »

Je voulais crier et courir... faire n'importe quoi pour fuir. Au lieu de quoi je me suis retrouvée attrapée par la taille, soulevée et plaquée sous le bras du contremaître, comme si je n'étais qu'un bébé. En quittant la pièce, pendant que je me débattais et que je criais, il dit :

« Très bien, Madame. »

Le souvenir de cette première séance "officielle" de canne m'habite encore. Dans une sombre cave, on m'a fait mettre complètement nue, puis je fus attachée sur une dure pièce de bois courbée de façon à relever mon arrière train. Deux assistantes m'attachèrent et Jameson m'a fouettée personnellement. Ce fut un supplice au-delà de toute description. La badine était deux fois plus douloureuse que celle de Madame Monson et appliquée plus fort encore. Et bien sûr, je n'avais plus aucun moyen d'y échapper. À dix secondes d'intervalle, elle s'abattait, me conduisant à une frénésie hurlante, j'ai cru que j'allais perdre la raison. À un moment, je me suis évanouie mais j'ai rapidement été ranimée par une des femmes. Elle a utilisé des sels.

Après cela, on m'a ramenée, plus morte que vive, dans le quartier des esclaves. J'y suis restée quarante-huit heures, inapte au travail. Mes zébrures sont passées au violet puis au noir, même si, avec l'emploi d'onguents, elles n'ont pas duré autant que je l'aurais pensé.

Comme on peut l'imaginer, après cela, je fus très attentive à obéir aux règles de la maison en présence de ma propriétaire. Comme elle disait, à Chesterfield, on apprend vite.

Plus tard, choquée et horrifiée, je fus remarquée par le Maître de la maison et lui fus assignée. Mes souffrances ont alors été d'une différente sorte... trop indécente pour que j'aie envie de les décrire personnellement.

Même en étant restée sur la terre, je suis régulièrement descendue en enfer. Il m'a brisée, puis m'a reformée. De la manière qu'il voulait. C'est une chose des plus méchantes qu'il ait faite.

Je n'ai plus d'esprit ni de volonté propre. C'est comme si je suis simplement une extension de lui. Comme un membre supplémentaire. Ce matin, j'ai perdu à nouveau le contrôle de moi-même. Je suis sûre que cela devient de plus en plus fréquent. Il adore ça. Je me déteste de le faire mais je n'ai aucun moyen de l'empêcher. Tout cela est son œuvre. Il m'a

complètement subornée. Oh mon Dieu... Il semble que je suis en train d'apprécier ce que je dois faire ! Qui aurait jamais pu croire cela possible ?



## Chapitre 5 - Lauderdale

Un valet d'écurie amène le brougham devant le vaste portique avant de Chesterfield. C'est un coupé à un cheval qui porte le nom d'un lord anglais et qu'Edward T. Monson aime particulièrement. Même si Gertrude et lui ont vraiment l'intention de monter une écurie de poneys humains, il n'a aucunement l'intention d'abandonner ses vraies juments et son étalon. Il est deux heures et quart lorsqu'Edward descend l'escalier, élégamment vêtu d'un costume de style campagnard. À côté de lui se trouve son esclave personnelle, Tess, qui porte des bagages parce qu'Edward a décidé de passer la nuit à Lauderdale, adienne que pourra.

Tess est nue, à l'exception d'un corset, de bas résille et de bottines rouges à hauts talons montant à la cheville (une des tenues favorites d'Edward pour sa délicieuse jeune propriété). Le valet d'écurie ouvre la porte du coupé, petit mais bien rembourré, et Edward y monte. Là, juste devant lui, se trouvent les flancs brillants, bien entretenus, d'une jument baie du nom de Sula. Une de ses préférées. Edward a un petit sourire et prend les rênes. Avant longtemps, se dit-il, il se pourrait que ce soient les flancs lisses de l'Honorable Éléonore Gordon Shaw qui soient devant lui ! C'est une pensée agréable, quelque chose qu'il va vraiment falloir étudier mais, pour le moment, il est plutôt content avec Sula. Avec cette jument, il n'a pas besoin d'utiliser le fouet : elle le comprend bien. En fait, Edward désapprouve l'usage du fouet avec une jument bien formée, bien éduquée. C'est évidemment différent s'il s'agit de traiter un poney ! Il fait claquer sa langue, agite les rênes et ils partent. Le valet d'écurie et Tess, est-il utile de le dire, sont pour ainsi dire ignorés. Ils ont rempli leurs tâches de manière satisfaisante, c'est tout ce qu'on leur demande.

Les invités aux réceptions de l'après-midi du mercredi chez Gloria Vance sont censés arriver pour trois heures, heure à laquelle on commencera à servir les rafraîchissements. Le "spectacle", si on peut l'appeler ainsi, commence d'habitude vers quatre heures. Edward ne sera pas en retard. Par les paroles de sa bouche et les claquements de ses doigts, il entretient un rythme rapide et constant pour sa jument. Il n'y a pas de raison pour qu'il utilise son fouet. De toute façon, il aime regarder ce pelage bai brillant. Qui voudrait y infliger des marques ? Edward a toujours pensé qu'il y avait quelque chose de spécial dans l'ambiance de Lauderdale. À partir du moment où l'on passe les hautes grilles métalliques, ça pue la richesse et la puissance. Tout y est luxueux. Même les plantes, les arbustes et les arbres paraissent plus exotiques que ceux qui poussent ailleurs. Il suppose que tout cela est dû à la grande personnalité de la propriétaire des lieux, Gloria Vance. Elle est de la fibre la plus dure ; une magouilleuse dans les cercles du pouvoir de l'État. Il l'aime bien. Elle est son genre de femme. Non qu'elle soit spécialement féminine ou sexuellement attirante, mais parce qu'elle est une femme d'action et de réalisation. Gertrude, sa femme, mène bien sa barque, il ne se plaint pas. Mais Gloria est devant elle, à la fois en matière de barque et sur ce qui concerne son emprise sur la politique. Il admire cela.

Avec une luxuriante chevelure brun roux, de durs yeux bleu-vert et des traits anguleux, Gloria Vance a une présence imposante. Son air, sa voix et ses manières, tout cela porte la marque de l'autorité et est renforcé par sa haute silhouette. La première Dame de Lauderdale a vraiment l'air particulièrement splendide cet après-midi, se dit Edward, comme elle l'est habituellement pour ces réceptions. Ses cheveux sont relevés et surmontés par une petite

tiare parsemée de diamants. Sa robe de pourpre profond est décolletée et expose des épaules blanches comme neige et une poitrine gonflée : une grosse émeraude est pendue à son cou par une fine chaîne d'or.

Lorsqu'elle se lève pour l'accueillir, Edward remarque que sa robe est fendue d'un côté sur toute sa longueur jusqu'à mi-cuisse, dévoilant une botte violette bien lacée qui monte jusqu'à mi-mollet, avec un talon extrêmement haut. Edward s'incline et baise une main élégamment tendue ; il découvre que son hôtesse exsude un parfum capiteux autant que de la puissance. Il la salue :

« Comme c'est aimable à vous de m'inviter, Gloria.

- C'est toujours un plaisir, Edward. Gertrude n'est pas là ?

- Elle a un important rendez-vous d'affaires. Quelque chose qui a à voir avec les écuries.

- Ahh...

- Et, poursuit Edward, je dois vous présenter mes excuses pour avoir décliné vos précédentes invitations. Mes affaires m'ont retenu dans l'est plus fréquemment que je ne l'aurais souhaité.

- Les affaires sont toujours prioritaires, dit fermement Gloria en se rasseyant. C'est le ressort principale de notre société... notre façon de vivre. Auriez-vous l'amabilité de vous joindre à moi, Edward ? Demande Gloria en indiquant une table dressée pour deux.

- J'en serai ravi, sourit Edward. »

Et il l'est vraiment. Ça le place au premier rang. Tous ceux qui vont être punis doivent passer à la table de Gloria Vance pour y recevoir leur condamnation. Il aime ces gros plans sur des femmes terrorisées et pleines de larmes. Il s'assoit sur un confortable fauteuil rembourré à haut dossier. Devant lui, les lourds rideaux rouges sont toujours tirés sur la "scène" sur laquelle la "justice" est rendue.

Gloria lui demande :

« Café ? Ou quelque chose de plus fort ?

- Du bourbon sur glace sera très bien, répond Edward. »

Gloria lève à peine un doigt et à l'instant même, une silhouette est à ses côtés. Et quelle silhouette ! Edward est immédiatement conquis par la jeune vision qui apparaît devant eux. Elle est (très) blonde, avec des yeux (très) bleus et avec une (très) jolie moue. Elle a un corps compact et plantureux dont même un moine consacré aurait du mal à tenir à l'écart ses yeux et ses mains. Comme toutes les filles qui font le service dans ces réceptions de Gloria, elle est vêtue d'une panoplie de style harem (celle-ci du rose le plus pâle), avec des manches longues et un pantalon bouffant, qui fait ressortir plus qu'elle ne cache ses charmes féminins. Gloria demande la boisson sans même tourner la tête.

« Oui Madame, dit la fille en tremblotant. »

"Comme elle est nerveuse", pense Edward en regardant le balancement d'un superbe derrière rond et serré lorsque la fille part en hâte. Il demande :

« Nouvelle ?

- Qui ça ?

- Cette fille...

- Quelle fille...

- Celle qui vient de quitter la table.

- Oh, vous voulez dire l'esclave. »

Gloria parle comme si un esclave venait d'une autre planète et pouvait à peine se voir attribuer la classification de "fille". Elle jette un coup d'œil vers la zone de service.

« Vous voulez dire Sue ? Ou la noire, Daisy ? »

Normalement, Gloria a une noire et une blanche pour faire le service.

« Sue. »

Edward répond en regardant la jeune fille qui revient avec un plateau sur lequel se trouve son verre. Oh, Dieu, ses seins se balancent tout aussi délicieusement que son derrière ! Celle-là, tôt ou tard, il faut absolument qu'il l'ait. Elle est de l'âge et du type qui lui plaisent le plus. Et elle a probablement le bon tempérament réticent, en plus.

« Oui, elle est nouvelle... Dit Gloria. Pas encore complètement éduquée. Je crois que c'est la première fois qu'elle remplit cette tâche. Elle est probablement un peu nerveuse.

- Ça ne me surprend pas, sourit Edward et regardant la blonde Sue déposer son verre en détournant les yeux. »

Il voit l'étrécissement de ses lèvres, la contraction d'une joue et le tremblement de ses mains. Quel chaton nerveux ! Délicieux ! Brièvement, avant que la jeune fille fasse la révérence et s'en aille, il jette un regard sur la douce courbe de son mont de Vénus et sur la ligne de ses lèvres sexuelles. Gloria dit :

« Elle était auparavant Suzanne Delacroix. La fille de Jacques Delacroix. Vous vous en souvenez ? Il a fait des paris sur l'avenir il y a quelques mois et a perdu sa fortune.

- Ahhh... Oui... Je me rappelle. Méchantes affaires pour lui.

- Méchantes pour sa fille, répond Gloria impassible. Mon mari, Charles, fait partie d'un consortium de marchands chargé de tirer autant d'argent que possible du naufrage. La jeune demoiselle Delacroix était l'un des rares actifs réalisables. Il l'a achetée pour moi. Elle était plutôt chère, d'ailleurs.

- Ça ne m'étonne pas, dit Edward amusé. »

La grande pièce décorée s'emplit peu à peu d'hommes et de femmes élégants qui prennent place autour d'une douzaine de tables réparties. Ce ne sont que rires et bavardages, salutations ravies, et le sentiment d'une excitation qui monte. C'est un des endroits de rassemblement régulier de la bonne société du Comté de Nashville.

Edward a bien conscience que, à mesure que le monde s'accroît, les malheureux esclaves qui ont gagné d'être puni cet après-midi se trouvent déjà dans une pièce attenante. Vêtues seulement de corsets et de minces culottes en coton, chacune est debout, les mains sur la tête, le nez contre le mur, et attend. Elles entendent le brouhaha de la pièce de réception. Elles sentent la tension et la terreur qui monte à mesure que les minutes se succèdent. Madame Duprez, la gouvernante de Lauderdale, a des ordres pour amener les punies dans l'antichambre à deux heures et demie, même si les châtiments ne commencent jamais avant quatre heures et plus souvent même vers quatre heures et demie. Gloria Vance considère que cette période d'attente est par elle-même une expérience des plus salutaires. Et sur ce point, elle a raison à cent pour cent !

De temps en temps, des invités arrivent et viennent saluer Gloria. Edward en connaît la plupart... et ils le saluent aussi aimablement. Edward termine son bourbon et lève un doigt... Il est juste un peu déçu que ce soit la négresse Daisy qui vienne à son appel. Non qu'elle n'ait un corps splendide et bien en chair, avec des chairs luisantes. Edward se souvient qu'on la lui avait envoyée comme "femme de chambre" il y a quelque temps de cela (c'était à

l'époque où Gloria n'employait que des Noires pour ce genre de tâche) et la jeune fille avait, comme le disait la rumeur, "baisé comme un serpent à sonnettes". Oui, un petit numéro des plus enthousiasmants... surtout lorsqu'elle a la menace d'une fustigation suspendue au-dessus d'elle si elle ne met pas tout son esprit (et son cul !) dans son travail !

Tout en sirotant le verre qui vient d'arriver, Edward demande :

« Comment se porte Lucinda Fanshawe ? »

Il espère qu'elle fera partie du défilé de l'après-midi. Gloria répond platement :

« Vous voulez dire : Lucy ?

- Ah oui, Lucy, bien sûr... »

Gloria secoue la tête avec tristesse.

« J'ai bien peur qu'elle ne soit plus avec nous.

- Vraiment ? »

Edward est véritablement surpris.

« Que s'est-il passé ?

- Je crains qu'elle n'ait essayé de s'échapper, dit Gloria presque tristement, dirait-on. Vous connaissez le châtiment pour ça par ici.

- Oui, je crois. Un flagellation dans la cour... Puis envoyée dans la plantation, enchaînée à un esclave mâle.

- C'est ça.

- Elle n'a pas survécu ?

- Maintenant, elle est presque au bout de son malheur. Vous voyez, je ne l'ai pas envoyée là-bas pour une semaine ou deux. Dans son cas, c'était pour une période indéterminée. »

Edward pousse un petit sifflement. Il se rappelle que Gloria avait encore quelque motif de vouloir se venger tout particulièrement de Lucinda Fanshawe. Eh bien, il semble bien qu'elle l'ait fait !

« Entre le travail constant et le fouet – sans même parler du service des nègres mâles jour et nuit -, elle ne pouvait pas tenir plus de quelques semaines. »

Edward se sent momentanément et légèrement désolé pour la femme. Enfin, elle est au repos, à présent. Gloria reprend avec suffisance :

« Il faut maintenir la discipline. Si je ne réagis pas durement aux tentatives d'évasion, ils vont tous s'y mettre.

- En effet... Oh, je suis bien d'accord, approuve Edward en hochant la tête. »

Il est vrai que le Maître doit rester le Maître et que les esclaves doivent rester aux ordres. De dures punitions doivent être appliquées lorsqu'un esclave enfreint les règles. C'est ainsi que va le monde. Le monde du comté de Nashville, pour le moins.

« Hello, J.J., ça fait plaisir de vous voir en si bonne forme. »

Un vieil ami vient d'arriver.

« Merci, Edward, vous avez l'air au mieux, vous aussi.

- Ce sont ces toniques qui me maintiennent, mon vieux. »

J.J., dont le vrai nom est Juge John Jackson, rit.

« Ils aident vraiment, n'est-ce pas ? Vous avez toujours cette jeune Tess, hein ?

- Bien sûr, J.J., sourit Edward. Elle est vraiment bien éduquée, à présent. »

J.J., comme Edward, les aime jeunes. Il fait également partie des amis préférés de Gloria, et passe fréquemment la nuit à Lauderdale.

« Puis-je vous rendre visite un de ces jours ?

- Quand vous voudrez, répond Edward avec un sourire. Je viens d'apprendre, à propos de la femme Fanshawe.

- Mmm... Dommage. Quelle folie lui a passé par la tête ? »

J.J. secoue la tête.

« J'aimais bien les regarder lui arracher la peau de son derrière. Une femme fière, mais ils l'ont amenée au plus bas.

- En effet, ils l'ont fait, opine Edward. C'est en quelque sorte plus agréable de l'obtenir lorsqu'on les a connus socialement.

- Je suis on ne peut plus d'accord...

- Verdict habituel. Suicide, je suppose ? Demande Edward.

- C'est bien cela, convient le Juge John Jackson, le noble défenseur de la loi et de la justice naturelle ! Ah, voici Brownstone. Je dois lui parler. On se retrouve plus tard dans la salle de billard ?

- Bonne idée. Je reste là cette nuit. »

J.J. sourit d'un air entendu en s'éloignant. Lui aussi... Et il a déjà quelque chose de prévu. Ce sera une répétition de sa visite de la semaine précédente. Plutôt exquis !

Gloria Vance, qui est passée de table en table en bavardant, revient. Elle a l'air détendue et en confiance, et on sait qu'elle se délecte sans vergogne de son pouvoir. Bon, et pourquoi pas ? Même si cela la rend quelque peu impopulaire pour certaines dames. Peut-être que Gloria aurait dû être un homme, songe Edward. Il se penche, toussote et demande.

« Euh, Gloria... cette... cette Sue. A-t-elle... Je veux dire... est-elle par hasard de service comme femme de chambre ? »

Il se sent un peu nerveux, est-ce parce que son désir est si fort ? Avec un regard acide, Gloria répond :

« Pas encore. »

Il lui vient l'idée qu'elle n'a pas une très haute idée des hommes. Edward répond vivement :

« Il faut un début à tout. »

Un petit soupir, et Gloria répond, à moitié joviale :

« Espèces de salauds d'âge moyen, vous allez tous avec les gamines, n'est-ce pas ?

- Pas tous, répond Edward, mais moi oui. Et alors ?

- Rien, dit Gloria en haussant les épaules. »

Edward a l'impression qu'elle est un rien jalouse et que sa réflexion comme quoi elle aurait été mieux en homme était exacte.

« Je vous la ferai envoyer... »

Edward sent le picotement de ses nerfs et dit :

« Merci, Gloria... C'est très sympathique.

- Ce n'est rien ; répond Gloria en souriant. J'aime que mes amis riches et puissants soient contents. »

Edward accepte le compliment avec élégance.

« Elle vous donnera probablement du fil à retordre.

- J'aime ça, dit Edward qui sent le picotement s'accroître. Et s'il y en a trop, je pourrai toujours lui faire donner les verges... et qu'elle me soit renvoyée une autre fois.

- C'est très vrai, dit Gloria de manière pratique. C'est probablement ainsi que ça va se passer.

- Ça m'ira très bien, sourit Edward. »

Cela va être un combat amusant à regarder... Une jeune pudique contre la terreur des verges. Qui va gagner ? Une fois encore, Edward se retrouve avec un verre vide, et une fois encore, il lève un doigt. Cette fois, c'est la jeune et pulpeuse Sue qui vient à côté de lui. Elle fait la révérence :

« Ou-Oui... Monsieur ? »

Edward regarde les yeux qui l'évitent à moitié... il y voit de la honte et de la peur. D'une manière très décontractée, il place sa main sur le haut de la cuisse de la jeune fille, à l'arrière, juste sous la courbe de la fesse. Il la sent broncher, entend son hoquet, et la voit qui mord sa lèvre inférieure sensuelle. Mais elle ne se retire pas ; elle n'ose pas reculer, aussi répugnant qu'elle trouve ce contact ; elle doit le supporter. Elle le doit ! D'autant plus qu'elle est à la vue directe de sa Propriétaire. Le fouet sanctionnerait nécessairement la moindre manifestation de ressentiment au contact obscène de l'invité d'un certain âge.

D'une voix faible et tremblante, Sue répète :

« Ou-Oui... Monsieur ? »

"Oh, comme elle a envie de partir au plus vite !" pense Edward.

Il sent la tension qui habite la jeune fille, il sent le tremblement de sa cuisse.

"Si je glisse ma main entre ses cuisses, va-t-elle crier et partir en courant ?"

Peut-être, peut-être pas. Cela dépend de son entraînement et du niveau de maîtrise de soi qu'elle a acquis. Mais, de toute façon, Edward n'est pas pour de telles manifestations en public. En donnant une petite tape affectueuse sur le superbe derrière tout rond, il ordonne :

« Apporte-moi un autre bourbon, ma fille. »

Ce qui est mieux encore, c'est qu'il va être très agréable de faire usage de ce postérieur.

« Ou-Oui... Monsieur. »

Une autre révérence. Un autre balancement des seins. Une autre exposition, brève celle-là, de son mont de Vénus et de ses lèvres sexuelles.

Mmmm... Oui... Voilà qui sort vraiment de l'ordinaire. La plus mûre des jeunes beautés mûres ! Une pensée soudaine traverse le cerveau d'Edward. Pourquoi ne l'achèterait-il pas à Gloria ?

Elle est peut-être onéreuse mais l'argent n'est pas un problème pour lui. C'est plutôt la question de savoir s'il sera capable ou non de convaincre Gloria de la lui vendre. Certains propriétaires sont têtus comme des mules, et tiennent à un esclave par pure obstination. Il va falloir mener ça avec précaution. Mettre un peu de pression. Peut-être dans le domaine politique. Il pourrait... Oh... Il pourrait. De toute façon, c'est une bonne idée.

L'esprit d'Edward est déjà en train d'examiner la situation lorsqu'il aura à la fois Tess et Sue comme esclaves personnelles, travaillant en équipe... Ah... ! Jouant ensemble... Ah ! Mmmm... Il aime vraiment beaucoup cette idée. Et lorsqu'on aime une idée... lorsqu'on est très riche... on transforme l'idée en réalité. Tess et Sue... Sue et Tess... Le moment venu, ce sera fait. Edward en est déjà certain. Il a pris une décision et il va la mettre en œuvre. C'est cette sorte de détermination qui a fait son succès dans le commerce qu'il pratique.

Le bruit des conversations s'intensifie soudain. Fézal, le majordome turc de Gloria Vance, entre, suivi par la gouvernante, Mme Duprez. L'air dur, d'apparence professionnelle, ils sont en effet les chefs du personnel de Lauderdale.

Mme Duprez, qui a sous le bras un gros livre noir, s'approche de la table avec déférence et demande :

« Excusez-moi, Madame, êtes-vous prête à commencer ? »

Grande, solidement bâtie, c'est une quarteronne avec des yeux noirs et brillants, et un sourire facile qui masque sa nature impitoyable. À cette question, Edward sent un picotement dans ses nerfs.

"Cependant", se dit-il, "ce n'est rien à côté de ce que c'est dans l'antichambre attenante".

« Dans dix minutes, répond calmement Gloria en prenant une gorgée de café. Fézal peut faire les préparatifs. Combien aujourd'hui ?

- Merci Madame... Cinq, Madame. »

Mme Duprez fait une petite courbette formelle, pose le livre sur la table et se retire en faisant signe au Turc. Edward regarde le livre. Sur sa couverture sont écrits les mots suivants :

"LIVRE DES PUNITIONS DOMESTIQUES DANS LA PROPRIÉTÉ DE LAUDERDALE"

"Ce doit être un vrai catalogue de tortures", se dit-il.

Fézal est en train de monter les trois marches qui conduisent à l'estrade montée à une extrémité de la salle ; il tire sur un cordage de soie à pompons et les lourds rideaux s'écartent sans bruit. Comme à l'accoutumée, il y a un moment de silence à cet instant, lorsque le "lieu des exécutions" est dévoilé pour la première fois.

Là, au beau milieu, se dresse le chevalet bossu menaçant, fait de bois et de cuir, avec ses grosses lanières de fixation.

Là, sur le mur du fond, se trouve la grande glace qui va renvoyer l'image des silhouettes torturées... et dans laquelle elle pourra les voir tous qui regardent par-dessus sa tête.

Sous le miroir se trouve une série de récipients métalliques remplis d'eau salée. Certains contiennent des verges, d'autres des baguettes de diverses grosseurs. On peut voir certaines des poignées de ces instruments.

Vers la gauche, pendant de ce qui ressemble à une tringle pour manteaux, se trouvent trois lourdes lanières de cuir, attachées à de courtes poignées en bois. L'une est simple, une autre double, l'autre triple. Elles constituent une récente innovation à Lauderdale, introduite par Mademoiselle MacGarry, une lointaine parente écossaise de Gloria, lors d'une visite. Ce personnage redoutable, naguère maîtresse d'école mais maintenant directrice d'une maison de correction pour jeunes filles, avait suscité l'enthousiasme pour les effets bénéfiques de ce qui est parfois appelé le Fouet de Lochgelly... Gloria avait voulu l'expérimenter. Elle avait été immédiatement impressionnée. Tout comme les esclaves qui avaient senti les effroyables lanières de cuir lacérer la chair de leurs fesses nues ! On avait demandé à Melle MacGarry si elle pourrait être assez aimable pour envoyer un exemplaire de ces instruments dès que

possible et la dame avait acquiescé. C'était, s'était-elle dit ensuite, une exportation écossaise plutôt unique !

Il faut noter que la tawse est toujours appliquée sur la peau nue. C'est parce que Melle MacGarry avait déclaré que c'est ainsi qu'elle était toujours utilisée dans ses maisons de correction. A Lauderdale, les fustigations aussi sont appliquées sur la peau nue mais (c'est une excentricité de Gloria) la canne est administrée sur une mince culotte de fille en coton. L'assistance regarde avidement Fézal qui fait une rapide inspection des récipients. Quelqu'un hoquète (sans doute un visiteur qui est là pour la première fois) lorsqu'il sort une des verges. Il s'agit d'un ensemble de rameaux verts cinglants d'où tombent des gouttes, un véritable écorcheur de chair. Il fait siffler une ou deux badines ; les tawses sont examinées pour voir si, bien huilées, elles sont suffisamment souples. Tous est bien.

Lorsque Fézal, habillé d'une livrée rouge, se place d'un côté, les bras croisés, ses dix assistants, cinq hommes et cinq femmes, se présentent en ligne. Les premiers, appelés "Larbins" et habillés en conséquence, sont trois Nègres et deux Blancs. Les dernières, appelées "Servantes" (portant des chemisiers blancs, des robes rouges trois-quarts et des chaussures à hauts talons) sont deux Nègresses et trois Blanches, toutes très musclées. Il est vraiment difficile pour un esclave de faire la différence entre la flagellation administrée par l'une de ces amazones ou par l'un des hommes !

Les conversations s'achèvent, l'excitation anticipée monte et le tintement des soucoupes paraît très fort dans la pièce. De temps en temps, de petits bruits flûtés provenant du rire nerveux d'une invitée. Beaucoup essaient de se mettre à la place des malheureux qui attendent dehors. Mon Dieu, comment cela doit-il être ? Comme il est agréable d'être installé ici confortablement, en sécurité... et en jubilation.

Un mouvement se fait à la porte. Mme Duprez fait son entrée. À la suite de la gouvernante se trouve une jeune négresse attirante, vêtue seulement de son corset et d'une culotte blanche. Elle a déjà perdu le contrôle de sa bouche et ses yeux noirs sont brillants de larmes. Mme Duprez annonce :

« Meg, Madame. »

Gloria Vance ouvre son Livre des Châtiments. En haut de la page où est inscrit le nom de la jeune fille se trouve son âge - 22 ans – et la date de son entrée dans la maison, un peu plus d'un an auparavant. La liste des punitions encourues prend plus de la moitié de la page mais la plupart d'entre elles datent des six premiers mois de servitude de Meg. Gloria demande :

« Motif ?

- Avertissements, Madame... »

Un doigt parcourt la liste des punitions. Gloria remarque que Meg n'a pas été punie depuis un mois... mais que la fois précédente, elle le fut pour le même motif d'avoir démerité. Ces avertissements, il faut le savoir, sont attribués tout au long de la semaine par les Larbins ou les Servantes, et un esclave peut en recevoir pour une faute mineure, comme ne pas faire correctement la révérence, avoir l'air boudeur, ne pas montrer suffisamment de marques de respect, etc. Outre ce qui revient à l'exercice non satisfaisant du travail.

Gloria lève les yeux et fixe la jeune fille tremblante de ses froids yeux bleu-vert. Edward aussi regarde, il apprécie particulièrement les gros seins de la fille, soulevés par l'armature du corset et projetés en avant de manière provocante comme des melons brun clair.

## Meg

La mer de visages miroite à travers mes larmes. Ils sont tous venus pour me voir souffrir. Pour AIMER me voir souffrir. Parce qu'ils sont riches et puissants et que je suis une pauvre négresse esclave. La maîtresse de Lauderdale me regarde avec ses yeux perçants et mon estomac en est tout retourné. Que va-t-elle décréter ? Elle a un pouvoir illimité sur moi. À côté d'elle, un homme au visage rougeaud regarde mes seins nus d'un air lubrique. Comme toujours, je voudrais qu'ils ne soient pas si gros. Régulièrement, lorsque je fais mon ouvrage, les hommes les pincent et les caressent. Mais je n'ose pas protester. C'est la vie d'une esclave. Une fois, alors que je venais d'arriver dans cette maison, j'ai protesté... Et j'ai reçu une bruyante raclée pour ça. Depuis, je ne proteste plus.

Je ne sais pas comment j'ai pu arriver à totaliser plus de dix avertissements. Il me semble que je me suis conduite aussi bien et que j'ai travaillé aussi dur que d'habitude. Mais je les ai reçus et maintenant, me voici dans cette épouvantable salle, tremblante de peur. Oh, comme le monde est injuste ! Je ne mérite pas d'être punie mais je sais que je vais l'être. Elle parle : il faut que je me concentre...

« Meg, la dernière fois que tu as été punie, c'était aussi pour des avertissements, tu t'en souviens ?

- Ou-oui, Madame... »

Bien sûr que je m'en souviens ; on n'oublie jamais un passage dans cette salle. Ma voix est faible. La gouvernante intervient :

« Parle plus fort... Et tiens ta tête droite. »

Je lève le menton. Oh, comme ils me regardent tous, comme ils aiment voir mes larmes et mes tremblements.

« Et qu'est-ce qui est arrivé ?

- Je... J'ai... reçu la canne, Madame...

- C'est exact, Meg. Tu as reçu douze coups d'une canne moyenne. »

Elle marque une pause. Mon cœur martèle ma poitrine. Qu'est-ce qui va m'arriver... oh, qu'est-ce qui va m'arriver ? Oh, comme elle sait faire traîner ces épouvantables instants !

« À l'évidence, cela n'a pas été propice à t'aider à amender ta manière de faire. »

Mon Dieu, cette fois, ça va être pire ! Mes jambes sont comme remplies d'eau.

« Ma fille, je pense que tu tireras profit d'une badine plus lourde. Douze coups. »

Un sanglot jaillit du fond de mon être tandis qu'elle écrit dans son cahier. J'ai déjà expérimenté cette badine lourde. Six coups. Chacun cause une pure agonie. À présent, je dois en recevoir douze. Oh, pourquoi est-ce que je ne peux pas mourir ? Mais au moins, ce n'est ni la tawse, ni les verges, je vais donc pouvoir garder ma culotte. C'est bien peu comme confort, mais c'est toujours ça.

La gouvernante touche mon bras et je me tourne pour monter ces trois marches. C'est là le moment où certains esclaves paniquent, surtout les nouveaux. Ça ne fait qu'augmenter leur châtiment. Je me mords les lèvres, fais appel au peu de détermination qui me reste et essaie de ne pas regarder le chevalet devant moi. Je vois que déjà deux des Larbins montent les tréteaux bas, un de chaque côté du chevalet. L'un est noir, l'autre est blanc : c'est eux qui vont me battre. Quand j'atteins l'extrémité en pente de l'effrayant engin, ils m'attrapent

chacun par un biceps et me tirent jusqu'à ce que mon ventre repose sur le cuir courbé qui recouvre la partie supérieure du chevalet. C'est froid. Je frissonne.

Automatiquement, je tends les bras devant moi, devant la pente avant du chevalet. Mes poignets sont saisis par une des Servantes et des menottes de cuir y sont attachées. De courtes chaînes reliées aux menottes sont ajustées de telle façon que mes bras et mon torse soient étirés sur toute leur longueur. En même temps, une autre Servante boucle des lanières autour du bas de chacune de mes cuisses... D'autres chaînes tirent mes membres aussi loin que possible vers le bas du plan incliné du chevalet, mes cuisses étant maintenues serrées l'une contre l'autre.

Je suis passée par tout cela suffisamment souvent auparavant. C'est un rituel destiné à intensifier la terreur de la victime seconde après seconde. Je suis déjà courbée, impuissante, mais ils n'en ont pas fini avec moi. Un des Larbins passe une bande de cuir de quinze centimètres de large sur la partie basse de mon dos, juste au-dessus de mes fesses. L'extrémité de cette bande passe par une grande boucle en laiton et, de toute la force qu'il peut y mettre, le lardin serre la bande le plus qu'il peut, écrasant mon ventre et mes flancs sur la courbe du haut du chevalet.

Maintenant, quoiqu'il advienne, je ne peux plus bouger mon arrière-train de plus de quelques millimètres dans chaque direction. Bien que je pourrais être amenée à le faire ! Je suis complètement immobilisée, mon derrière exposé à l'assistance en une courbe arrondie et tendue, couvert de ma fine culotte blanche. Quoiqu'on soit esclave, personne ne s'habitue à l'impudeur de la position.

Mes sanglots sont maintenant émis à intervalles réguliers. Ils vont adorer les entendre. Ils vont adorer fixer mon arrière-train projeté vers le haut, prêt pour la canne. Oh, comme je les hais... JE LES HAIS ! Mais je ne peux rien faire. Une main attrape mes cheveux sur ma nuque, les tourne puis les noue à une fine lanière. Cette lanière va jusqu'à un anneau sur la ceinture sous ma taille... puis on la raccourcit jusqu'à ce que mon torse soit presque relevé et je fixe mon propre malheur dans le grand miroir devant moi. Je vois mes gros seins projetés devant moi ; je vois ces rangées de visages derrière moi... béats, souriants, narquois... hommes et femmes. Tous aiment ça, ils sont lubriques. Les gens de pouvoir. Oh, je les HAIS ! Maintenant, ils vont pouvoir non seulement voir les marques au fur et à mesure des coups portés sur mon derrière, mais aussi l'épouvantable souffrance reflétée par mes traits. Oh, je les HAIS ! Je vois ma propriétaire qui bavarde avec l'homme à sa table. Elle rit et lui tapote le bras. Elle m'a condamnée et paraît maintenant à peine concernée par mon horrible sort. Il lèche ses lèvres charnues. Pour lui, c'est viande et boisson. Oh, je les HAIS !

Des glaçons semblent se déplacer à travers mes entrailles lorsque je regarde Fézal se diriger vers les récipients métalliques. Je pense qu'à tout moment, je peux me tremper moi-même de terreur. Cela arrive assez souvent. Ils trouvent ça plutôt amusant. Deux badines sont extraites. Oh Dieu, comme elles sont épaisses ! Et cependant si souples. Elles se balancent pendant que Fézal les apporte et en tend une à chaque Lardin. Je crie :

« Non ! Pitié... Je... Je n'ai rien fait de mal ! »

Je ne me rends pas compte qu'il ne m'a fallu aucun effort pour crier. Ça s'est produit naturellement. Ma pauvre, l'affolement en est la cause. C'est involontaire. En plus, c'est absolument inutile. Cela ne fait qu'ajouter à leur plaisir.

« Un par un... »

Ce sont ces simples mots de ma propriétaire qui décrètent la manière dont je vais être châtiée. Ils décrètent que les coups vont provenir alternativement de mes deux côtés, un

toutes les dix secondes environ. Parfois, ma propriétaire ordonne "Doubles », auquel cas les coups s'abattent en même temps depuis chaque côté. Mon Dieu, je ne sais pas ce qui est le plus supportable. Dans le second cas, c'est plus rapidement terminé, mais il y a une épouvantable douleur double à chaque fois.

La badine tenue par le Larbin à ma gauche me tapote légèrement ; puis il scie lentement d'avant en arrière la chair de mes fesses. Je sens mes muscles se contracter de plus en plus sous l'effet d'une horrible terreur. Je m'entends crier :

« Ooooh... Pour l'a-amour... de D-Dieu... Non... NON... OOOON... NON... OOOOON ! »

Devant moi, je vois mes traits déformés.

Je regarde quand le larbin lève haut son bâton. Je suis déjà en train de hurler lorsqu'il redescend.

Il mord en plein milieu de mes fesses. La douleur est indescriptible. J'en perds la respiration ; ma bouche s'ouvre grande : mes yeux roulent sauvagement. Je ne peux pas endurer ça. JE NE PEUX PAS.

Mes propres cris résonnent dans mes oreilles...

Je ne peux pas endurer cette profonde, si profonde torture. JE NE PEUX PAS !

Mais déjà, le second Larbin, qui est à ma droite, me scie doucement le postérieur avec sa baguette. Pour me faire plus prendre plus pleinement conscience de ce qui va m'arriver dans un instant.

Je ne peux pas endurer ça. JE NE PEUX PAS !

Sans hâte, le bâton s'élève bien haut... Et s'abat à nouveau.

## Chapitre 6 – Tawse et verges

"Non seulement les seins de ces jeunes négresses dont des plus excellents", se dit Edward, "mais aussi le derrière de celle-ci en particulier".

Il préfère également la coloration brune de sa peau à celle toute noire de la plupart des filles. Il murmure pour lui-même :

« Bien faite.

- Et comment, répond Gloria en lui tapotant le bras avec un petit rire. Mais elle est trop vieille pour vous, Edward. Plus de vingt ans ! »

Edward rit à son tour et répond.

« Ohh... Je ne suis pas aussi fine bouche, Gloria. Je ne déteste pas une plus mûre à l'occasion. En fait, je pensais m'occuper rudement de Lucinda... pardon, Lucy... avant que nous ne l'expédiez.

- Vous auriez été le bienvenu, vous le savez, Edward, répond Gloria avec grâce. »

Edward regarde le bâton qui scie le postérieur bien rond devant lui... il voit les contractions convulsives des fesses. Il aime ça. La jeune fille hurle... supplie. Pauvre chose. Pauvre chose, vraiment ! La fille a gagné son châtiment et elle est en train de le recevoir. Elle n'a nullement le droit de se plaindre quelle que soit la sentence que sa propriétaire a décidée pour elle.

Le lourd bâton s'élève... puis, avec un sifflement rauque, s'abat pour fouetter le derrière dans sa plénitude. La marque est instantanée et brutale... un double trait violacé... qui se remplit rapidement. Ce bâton est à l'évidence une vraie brute. Il y a plusieurs lourdes inspirations avant que le hurlement de Meg se mette à résonner entre les murs.

"Oui", se dit Edward avec un désir cruel, "elle le sent vraiment. Et il en reste encore onze à venir. Merveilleux ! Elle sera dans un état proche de la fin lorsque le douzième coup sera donné".

Nonchalamment, il se demande si la Négrresse survivra sans que Fézal ait à mettre son bâton de sels sous son nez. Probablement. Ces Négresses sont nettement plus dures au mal que les Blanches. C'est une règle quasi générale. Il y a bien sûr quelques remarquables exceptions.

Le deuxième coup s'abat... et les cris haletants sont encore plus intenses. Oh, quelle abominable souffrance reflètent ces traits distordus ! Les yeux exorbités... La bouche rose béante... La langue qui tremble. Oh oui... Oh oui... on peut vraiment voir à quel point ça fait mal. Délicieux ! Et ce n'est que le début.

C'est bien ainsi qu'il faut traiter les esclaves récalcitrantes. C'est la seule façon de maintenir la discipline. Une discipline de fer nécessite de conserver des gens comme Gloria Vance et lui au-dessus des filles. Edward se dit :

"Lorsqu'on a du pouvoir, il faut en faire usage. Si l'on s'adoucit, ces subalternes en prendront bientôt avantage. Pourquoi... ? Ils pourraient même se mettre en tête qu'ils ont des droits ! Quelle rigolade !"

Impitoyablement, les coups se succèdent. De la gauche, de la droite. À intervalles réguliers. Chaque coup s'abat avec la force maximale développée par le bras droit musclé du larbin. Aucun répit, aucune pitié... malgré les hurlements inhumains qui emplissent la salle.

Dix !

Onze !

Douze !

Oh, quels pitoyables hululements ! Oh, quelles marques violacées ! Elles sont les crêtes d'une incroyable souffrance. Une canne légère ou moyenne est déjà méchante, mais quiconque a subi la canne lourde sait qu'elle est vraiment meurtrière. On connaît même des esclaves qui disent préférer les verges... mais c'est jusqu'à ce que les brins cinglants commencent à leur arracher la peau. Alors, ils pensent différemment ! C'est une question de niveau. Mais c'est toujours de la douleur... de la douleur... de la douleur !

Tout en continuant à contempler la chair frémissante des fesses, Edward remarque :

« C'est bien dissimulé. »

On peut bien imaginer les marques, qui brûlent si profondément. Gloria fait signe qu'on lui remplisse sa tasse et répond :

« Elles n'aiment pas la canne lourde. »

Elle parle comme si ses esclaves appréciaient bien la canne légère ou moyenne ! Edward renchérit :

« Non, c'est assez évident. »

De grands sanglots proviennent du chevalet des punitions où Meg est toujours fixée. Même si la badine a cessé de s'abattre, elle continue de souffrir abominablement. Ses traits sont tourmentés, des larmes ruissellent sur ses joues.

« Vous l'utilisez souvent ?

- Non, répond Gloria. En fait, j'étais partagée à l'idée de le faire subir à Meg, parce que les avertissements ne sont pas de si sérieux motifs. Cependant, comme elle a eu douze coups de la moyenne la dernière fois, j'étais face à un dilemme. J'ai envisagé dix-huit de la moyenne, puis j'ai pensé que la lourde porterait vraiment plus. Je ne pense pas que nous la reverrons sur ce chevalet avant un bon nombre de semaines. »

Edward opine à nouveau. Gloria Vance est vraiment une personne stricte. On ne peut pas discuter ses méthodes car elles ont des résultats. Et elles font plaisir à ses amis, par-dessus le marché !

Meg continue de sangloter sans retenue. Elle va rester sur le chevalet au moins dix minutes encore. En théorie, c'est pour lui donner le temps de recouvrer ses esprits avant de la faire sortir, en réalité, c'est plutôt pour la laisser offerte aux regards des spectateurs sadiques.

Edward demande poliment :

« Quel est l'effectif de vos esclaves de maison actuellement, Gloria ?

- Une bonne quarantaine. Dont dix blanches.

- Vraiment ? C'est splendide. »

Edward ressent une certaine envie. Il verra avec Gertrude pour augmenter leur effectif. On ne peut pas se permettre de passer derrière lorsqu'on évolue dans les cercles supérieurs. De plus, ils vont avoir des écuries de poneys à Chesterfield. Cela, il s'en est déjà assuré, ne présente aucun intérêt pour Gloria en ce moment.

« OU-Ouch... sniff...ou-ouchhh... »

La pauvre Meg sanglote. Personne ne se sent particulièrement touché. La fille a mérité sa punition et l'a reçue. Il est normal qu'elle souffre. Cela devrait très probablement l'aider à mieux se conduire à l'avenir.

Sue revient à la table et remplit à nouveau une tasse de café pour Gloria. Pendant qu'elle le fait, Edward passe légèrement la main sur son postérieur. La jeune fille frémit et pousse un petit hoquet, elle évite de justesse de verser du café dans la soucoupe. Gloria jette un regard noir à la jeune fille mais ne dit rien. Edward commande :

« Un autre bourbon, ma fille. »

Il commence à ressentir un certain plaisir.

"Mon dieu, tu vas faire une merveilleuse partie de baise, petite beauté", pense-t-il tandis que Sue s'éloigne rapidement. Néanmoins, il faut qu'il y aille doucement sur la boisson, sous peine de ne pas pouvoir se faire justice lui-même. Oh, voilà une vie... Ça, c'est vraiment la vie !

« Enlevez-la, Mme Duprez, s'il vous plaît.

- Oui Madame... »

Servantes et Larbins défont les liens de Meg. Elle glisse lentement le long du chevalet, en étreignant inutilement les bandes de souffrance qui la lancent au niveau des fesses.

« Debout, ma fille ! »

Tant bien que mal, Meg réussit à obéir, chancelant d'un pied sur l'autre, haletant et grimaçant car sa douleur intensifie ses mouvements. On entend quelques gloussements. La jeune fille trébuche et manque de tomber. Comme si elle était courroucée par cette incapacité naturelle de marcher correctement après une telle correction, Mme Duprez attrape la chevelure de Meg et la traîne hors de la pièce. Des gémissements et des sanglots s'évanouissent. Une autre coupable va bientôt être amenée.

"Et la suivante, dans quel état vont être ses nerfs", se demande Edward, "alors que, le nez contre le mur, elle a dû entendre les horribles cris de Meg ?"

Les méthodes de Gloria Vance sont en effet des plus sévères. Peut-être que d'autres propriétaires du Sud pourraient en apprendre d'elle. Parce que ses méthodes sont non seulement sévères, mais intelligentes. Elles agissent autant sur l'esprit que sur le corps. Ce qui, Edward est en train de le réaliser de plus en plus, est un important élément de la procédure disciplinaire. Il demande confidentiellement à Gloria :

« Qui est la suivante ?

- Je n'en ai pas idée, répond la maîtresse de Lauderdale avec un rien de hauteur. »

Elle parle comme si elle n'était concernée que de loin. Pourtant, à l'intérieur d'elle-même, une délectation sadique pulse avec constance et de plus en plus fort. Ce pouvoir absolu sur les esclaves femelles cause à Gloria une joie des plus exquises. Cependant, elle n'aime pas le montrer en public. Ni en privé sur ce sujet. Elle prétend seulement être une Maîtresse juste qui punit systématiquement ses esclaves égarés afin d'assurer le fonctionnement correct de sa maisonnée.

Mais rien n'est plus éloigné de la vérité. Parce que Gloria aime infliger des souffrances juste pour le plaisir ineffable que cela lui procure. Rien, pas même le sexe (lorsqu'elle était un peu plus jeune) ne lui a jamais procuré tant de plaisir. Et le plus grand de tous les plaisirs est

d'infliger de la souffrance à une femme blanche de la bonne société qui, du fait de circonstances malheureuses, se trouve réduite à la misère et à la servitude. Comme Lucinda Fanshawe, et comme, bien sûr, toutes les esclaves blanches que possède Gloria. Les Noires ont l'esclavage dans le sang, pas les Blanches. Il y a une exquise différence que l'on peut apprécier là... parce qu'on peut se mettre plus facilement dans l'esprit d'une telle femme et mieux jauger jusqu'à quel niveau de souffrance, tant physique que mentale, elle peut supporter.

Du mouvement se produit du côté de la porte et Mme Duprez revient. Cette fois, elle escorte une jeune esclave blanche du nom de Ginnie. Naguère Virginia Wainwright, elle n'a que dix-neuf ans et est la fille d'un marchand aventurier qui a joué et perdu. A dix-huit ans, pour sauver quelque chose du naufrage, Ginnie a été vendue comme esclave, achetée par Charles Vance et offerte à Gloria. C'est une très jolie jeune fille, avec une grande bouche, des cheveux noirs et des yeux brun foncé (comme ces yeux ont été vivaces !). Edward a vu la jeune fille auparavant et est content de la voir réapparaître. Elle se tient devant la table, tremblant exactement comme Meg avant elle. Ses seins, cependant, sont beaucoup plus petits, avec une ferme rondeur de pomme. Ses aréoles et ses tétons sont brun clair. Mme Duprez annonce :

« Ginnie. »

Edward regarde cette jeune et jolie fille qui se mord férocement les lèvres. Si le Destin n'avait pas été si cruel avec elle, se dit-il, elle pourrait maintenant être à cheval ou en train de distraire des invités. Elle pourrait être en train de flirter avec quelque galant attentionné. C'est comme ça...

En rouvrant son livre des châtiments, Gloria s'enquiert :

« Et qu'a fait Ginnie ?

- Rien de très sérieux, Madame, répond la gouvernante, mais je l'ai trouvée à moitié en train de somnoler alors qu'elle était censée nettoyer l'argenterie. »

Gloria a un claquement de langue. Ce n'est vraiment pas une faute grave mais il faut tout de même la traiter comme elle le mérite. En fait, cela méritait à peine d'amener la jeune fille ici.

« En train de somnoler, hein ?

- Oui Madame... Pour la troisième fois cette semaine.

- Ahh... Je vois... »

C'est différent. Une fois aurait été sanctionnée par quelques coups d'"aiguillon" (une lanière de cuir que portent tous les Larbins et servantes) mais trois manquements de cette nature sont une affaire plus sérieuse. Gloria enchaîne :

« Bon. Il nous faut réveiller un peu Ginnie, n'est-ce pas ? Je crois que la tawse devrait convenir. »

Edward voit la jeune fille flancher.

« Six coups de la double. »

Les yeux noirs se ferment momentanément. Une larme perle. Mais Ginnie est la première à réaliser qu'elle s'en tire avec une peine plutôt légère. Elle s'attendait à une douzaine de coups d'une canne moyenne. Pendant que Gloria inscrit sous le nom de Ginnie, Mme Duprez ordonne :

« Enlève ta culotte, ma fille. »

Ah oui... bien sûr, il y a ça. Elle va devoir s'exposer à cette compagnie haineuse, grimaçante, lubrique. Quelque chose de plutôt odieux pour une jeune fille de dix-neuf ans. De toute façon, elle DOIT le faire.

Edward regarde les doigts blancs et minces se diriger vers le nœud du ruban bleu clair qui retient la fine culotte blanche. Quel effort, pour une jeune fille de devoir ainsi s'exposer. Pour quelqu'un qui a été dorlotée et à l'abri toute sa vie. Elle n'aurait jamais imaginé de soulever sa jupe au-dessus de ses mollets... et elle va devoir l'enlever. Ah oui, il y a la douleur du châtiment, mais il y a aussi le supplice mental qui, pour une jeune fille bien élevée, est probablement encore pire.

Détachée, la culotte glisse sur les cuisses bien formées. Jusqu'aux chevilles minces. Mettant ses mains sur son visage, Ginnie s'en dégage. De gros sanglots la secouent. Edward fixe avec lubricité le mont de Vénus glabre qui se révèle à lui.

Oh, comme ces lèvres sexuelles sont délicates ! Comme il est content que Gloria ait imposé que toutes ses esclaves fussent épilées. On dit que ça les rend beaucoup plus attirantes sexuellement. Des femmes mûres que l'on fait ressembler à des petites filles... oui... oh oui... c'est très joli !

Que voilà une jolie chatte... Comme c'est satisfaisant de savoir qu'il peut la posséder à tout moment s'il le désire...

Nue à l'exception de son corset, Ginnie monte sur l'estrade et se dirige vers le chevalet. Les Larbins et les Servantes l'attendent. La jeune fille sans défense est saisie, positionnée et attachée. Son postérieur rond, tendu et nu est mis en valeur. Oh, si délicieusement !

Edward est positivement enchanté.

"Seulement dix-neuf ans, se dit-il. Seulement dix-neuf ans".

C'est comme ça qu'il les aime. Oui... il aimerait bien avoir celle-ci une fois ou l'autre. Bon ! Il le peut et il le fera ! Il sent la sueur qui l'envahit lorsqu'une des Servantes blanches aux bras musclés monte le tréteau le long du chevalet. Dans sa main se balance la tawse en cuir à deux langues. Du cuir brun rouge... huit centimètres de large, un bon centimètre d'épaisseur. Mmmmm... Oui... Ça fait mal comme il faut. Ça fait un mal de chien !

Mary, la servante, baisse son regard sans passion vers le derrière d'une douceur féminine qui se trouve en-dessous d'elle. Bien qu'elle en ait déjà vu beaucoup, elle doit admettre qu'il est plutôt attirant. Elle-même les préfère plus gros ; pourtant... oui... il est assez joli. Elle se trouve quelque peu préoccupée par le fait que le châtiment qu'on lui a ordonné de produire soit si léger. Une esclave paresseuse qui ne reçoit que six coups de tawse ? Vraiment, ça ne semble pas assez ! Pourtant, Mary décide de faire de son mieux et de faire en sorte que ces six coups soient vraiment et bien ressentis. Cela ne devrait pas être trop difficile... Pourquoi ne pas les appliquer l'un au-dessus de l'autre, au même endroit ?

Mary balance bien haut la tawse à deux langues et, de toute la force dont elle dispose, l'abat au centre du derrière de Ginnie.

TTTTCCCHHAAAACCC !

Le bruit du cuir sur la chair est fort dans le silence tendu de la salle... et il est instantanément suivi d'un cri haletant de la jeune fille. Tous regardent avec un goût sadique la bande rouge de huit centimètres qui encercle les fesses soulevées et tourne jusqu'au flanc gauche, où les deux fléaux ont le plus vivement mordu.

« Aahh... aaaaahhhhh... AAAAHHHHHH ! »

"Oui, elle a sûrement bien senti ça" se dit Edward en lui-même.

Ce doit être une douleur différente de celle occasionnée par la canne, avec laquelle Ginnie est plus familière. C'est une douleur plus étendue... qui enflamme et s'étend... plus qu'elle ne mord et de coupe. Une autre forme d'épouvantable douleur.

La tawse remonte et tous apprécient le fait que Mary la rabatte de manière experte précisément sur la même zone. Cela lui est facilité par le fait que l'arrière-train de Ginnie est très fermement maintenu en position par la bande autour du bas de sa taille.

Ginnie, il est à peine nécessaire de le dire, n'apprécie pas autant ce coup cruel que l'assistance. Son cri haletant et hoquetant est plus fort et plus éloquent. Dans le miroir, sa bouche béante et ses yeux fixes sont très bien vus. Comme ils incarnent sa souffrance !

Impassible, les lèvres pincées, Mary lève la tawse une troisième fois... et des murmures de félicitations et même quelques applaudissements marquent le fait que la Servante l'ait précisément là où le premier et le deuxième coups sont tombés. Les yeux de Ginnie paraissent rouler vers l'intérieur de leurs orbites et pendant quelques secondes, bien que sa bouche soit une large fente de douleur, aucun son n'en sort. Temporairement, elle n'a plus de souffle pour hurler.

Mais ça finit par venir...

Une pitoyable série de cris perçants... plus haut et plus fort que tous les précédents. Ce sont des bruits qui ravissent le cœur de chaque spectateur sadique présent. Les yeux sont plus brillants, les respirations plus rapides. Comme c'est bon de voir une jeunette que l'on fait souffrir de cette manière ! La bande originellement rouge prend maintenant une teinte violette. Certains imaginent voir la chaleur qui s'en dégage. Dans l'avenir, cette fille fera bien attention à ne pas somnoler pendant son travail... même si elle est restée éveillée la moitié de la nuit précédente.

Mary descend sans hâte du tréteau et va vers l'autre côté du chevalet. Elle s'amuse. Elle adore battre des esclaves, surtout des femmes. Elle aime encore plus les battre en public, là où sa force et sa précision sont appréciées... comme elles le sont cet après-midi. Elle monte sur l'autre tréteau, la tawse se balance.

Et maintenant ?

Elle peut, bien sûr, porter les trois derniers coups là où les trois premiers sont tombés. Mais là, dans cette zone, la douleur ne peut plus être vraiment augmentée. Une surconcentration peut avoir un effet amortissant. Il est mieux d'élargir la zone de douleur en plaçant la seconde série de trois coups ailleurs. Mary choisit la partie la plus basse des fesses de Ginnie, juste à la jointure de ses cuisses élançées.

TTTTCCCHHAAAAACCC !

Une autre éruption de cris perçants hoquetés... qui montent en intensité... et font tinter les oreilles. Oh, comme ce postérieur gigoterait s'il pouvait bouger ! Mais il ne le peut pas. Il doit rester précisément là où il est, courbé et tendu vers le haut, encaissant dans défense tout ce qu'on lui fait subir.

TTTTCCCHHAAAAACCC !

Le cinquième recouvre le quatrième...

« A-A-A-ARRHHH... A-A-A-A-ARRRRHHHHHH ! »

Oh oui, la jeune Ginnie souffre bien ! On le voit, on l'entend. Ce que la plupart avait imaginé comme une punition légère est en train de tourner autrement. On ne sait généralement pas à quel point une bonne tawse bien épaisse est mortelle, sauf les gens comme Melle MacGarry. Certainement, Gloria Vance n'avait pas estimé cela à l'origine et avait commencé par ordonner d'administrer un bien trop grand nombre de coups, avec pour résultat une

pléthore d'évanouissements. Melle MacGarry avait signalé que le maximum avec la plus lourde des tawse était dix-huit coups – et cela pour les plus dures délinquantes de sa maison de correction. Donc, pas par bonté d'âme mais pour des raisons pratiques, Gloria avait modéré ses sentences. Il y avait rarement plus de douze coups de tawse, quelle que soit sa taille... mais que ce nombre fût bien adapté est plus qu'évident.

TTTTCCCHHAAAAACCC !

Ginnie reçoit le sixième coup, asséné avec autant de force que le premier. Et tout aussi précisément.

« A-A-A-ARRHHH... O-O-OOOHHHHH... A-A-A-A-ARRRHHHHHH ! »

Mary descend, sa tâche bien accomplie. Une moitié de l'assistance s'attendait à ce qu'elle salue. À nouveau, quelques applaudissements mais Gloria se retourne et fronce les sourcils. Ce n'est pas une distraction. Ce sont des esclaves qui reçoivent leurs justes desserts. Du moins c'est le sens.

Devant eux, le derrière de Ginnie brille, violet, deux bandes de cruelle douleur l'encerclent complètement. La jeune fille sanglote, le cœur brisé. Et c'est compréhensible. Edward remarque :

« Une tawse fait beaucoup d'effet. Nous n'en avons pas chez nous mais il faut que j'incite Gertrude à y penser.

- Je la recommanderai pour qu'elle en obtienne. Franchement, si vous leur posez la question, je pense que beaucoup préfèrent recevoir la canne.

- Quoi ? Même avec la lourde.

- Non... J'en doute, Edward. Vous avez vu à l'instant le postérieur de Meg n'est-ce pas?

- Bien sûr que je l'ai vu, sourit Edward. »

Le souvenir de cette chair brune agonisante est toujours très frais dans son esprit.

"Voilà une jeune dame qui ne s'assoira pas pendant un bon moment", se dit-il. "Pas plus que Ginnie pour la même raison."

Les sanglots continuent :

« M-Mfff... ouourfff... m-mmmfff... ouourfff... »

Les larmes coulent sur les jeunes joues toutes douces, une jolie bouche tremble, humide. Tout cela fend le cœur, n'est-ce pas ?

Non... Pas dans cette salle de Lauderdale.

L'appétit de tous est stimulé mais il faut attendre quinze minutes avant que le plat suivant soit servi. Il prend la forme d'Isabella Runcorn, âgée de vingt-huit ans, qui fut membre de la bonne société mais qui est à présent simplement renommée Ella et est esclave à Lauderdale. Il y a un an qu'elle est sur le domaine et elle n'a plus d'espoir d'être relâché depuis que son mari en faillite et sans valeur s'est récemment suicidé. Elle restera là aussi longtemps que Gloria Vance voudra la garder.

Oh, quel destin !

Ella est belle, d'une façon grande et majestueuse ; elle est aussi des plus plantureuses. Elle a de gros seins et de grosses fesses, on peut la prendre pour une femme nettement plus âgée. Lorsqu'elle est devant la table, Edward ne la trouve pas particulièrement attirante ; d'un autre côté, il admire sa grosseur. Les seins de cette femme sont plus gros que ceux de Meg... et son postérieur est positivement plus large. Excellent matériau pour le fouet !

Mme Duprez annonce :

« Ella, Madame.

- Ella, répète Gloria en levant des yeux indolents. ENCORE Ella ! »

Edward voit la jeune femme qui frémit ; sa bouche maussade devient molle.

« De quoi s'agit-il cette fois, Mme Duprez ?

- Par tous les saints ! Encore de la casse ! »

Le doigt de Gloria se lève et parcourt la page de son gros livre noir. Elle reprend :

« Ma fille, c'est la quatrième fois que tu es amenée ici pour de la casse dans les six derniers mois. Comment expliques-tu ça, espèce de garce négligente ? »

La poitrine d'Ella se soulève avec l'émotion. Elle sait que tout ce qu'elle pourra dire ne fera aucune différence mais il lui faut répondre. Elle murmure :

« Je... Je... ne peux pas, Madame.

- Tu ne peux pas ! Mon Dieu, c'en est trop. Ça coûte suffisamment cher de faire tourner cet établissement sans que mes esclaves ne cassent des choses. N'es-tu pas une garce négligente ?

- Oui Madame, répond la jeune femme qui a naguère eu vingt personnes à son service.

- Dis-le...

- Je... Je suis une g-garce né-négligente, Madame. »

Oh, comme il est agréable de les faire s'aplatir devant soi... et ses invités ! En sachant exactement combien ça va leur coûter.

« Une garce négligente qui MERITE d'être punie.

- Ou-Oui Madame... »

Ella doit acquiescer, aussi injuste que cela puisse être.

« Dis-le...

- Je... Je suis une garce négligente... qui... qui mérite d'être p-punie, Madame. »

Edward sourit. À quel niveau de soumission est réduite cette femme. Il ne se souvient pas d'elle dans la bonne société mais il peut bien imaginer de quel type elle a été. Très mondaine, très dominatrice. Il y a quelque chose de Gloria en elle, en fait. Bon, tout cela a changé. Gloria peut maintenant faire dire et faire à peu près n'importe quoi à cette femme qui fut fière.

« Eh bien, tu VAS être punie, décide la Maîtresse de Lauderdale. »

Les traits d'Ella se mettent à trembler de manière incontrôlable .des larmes jaillissent dans ses yeux. Oh, quelle monstrueuse injustice que tout cela ! Est-ce que ça ne cessera jamais ?

« Qu'est-ce qui a été cassé, Mme Duprez ?

- Un vase, Madame. Un vase plutôt de valeur. »

La lèvre mince de Gloria devient une ligne dure.

« Vraiment. Je ne suis pas contente d'entendre cela. »

Les gros seins d'Ella se soulèvent encore plus fort. Il y a une longue pause. La salle est silencieuse, dans l'attente, elle se délecte de la terreur et de l'humiliation de la jeune femme.

« As-tu quelque chose à dire, ma fille ?

- N-Non M-Madame, répond la "fille" de vingt-huit ans. »

Elle sait qu'il est inutile de chercher une excuse.

« Que recommandez-vous, Mme Duprez ?

- Les verges, Madame, répond promptement la gouvernante. »

Ella hoquette. Elle s'y attendait à moitié, c'est en train d'arriver. Gloria reprend :

« Je suis d'accord avec vous, Mme Duprez. »

Son doigt est à nouveau sur la page.

« La dernière fois que cette sorte de chose s'est produite, j'avais ordonné dix coups de verges. Pour contestation... et pour retard... Ella, avait en fait reçu quatorze coups. Cette fois, j'ordonne dix-huit coups des verges... »

Un fort gémissement émane d'Ella. Elle vacille et se couvre le visage de ses mains et hurle avec un infini désespoir :

« On non... oohh... non...oon... oooooohhhh.. nooon... »

## John

Blanche et moi sommes les suivants. Un couple de Noirs pour traiter une Blanche. Il y a quelque chose de bien pour toi ! Il est fini le temps où tout était toujours dans l'autre sens. Les jolies dames blanches qui fouettaient les noirs. A Lauderdale, on a la possibilité de prendre notre revanche.

Je suis content de voir que c'est Ella qui est devant la table de la Maîtresse. Elle a un bon cul dodu, celle-là. Je lui ai donné la canne plusieurs fois, déjà. Elle en a reçu plein lorsqu'elle est arrivée ici. Elle ne voulait pas plier, je suppose. Elle s'est bien calmée, à présent, même si elle revient plutôt régulièrement sur le chevalet. Elle est populaire pour la haute, à cause de ce cul.

Qu'a-t-elle fait ? Encore de la casse. Elle doit être empotée. La Maîtresse ne va pas être contente. Peut-être qu'elle va lui donner les verges. J'aimerais bien. J'aimerais fustiger cette peau blanche jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de blanc.

Elle l'a fait ! Dix-huit coups. Mon Dieu, ça lui apprendra ! Ella gémit déjà... et je ne la blâme pas.

La Maîtresse dit :

« Enlève ta culotte, ma fille. »

Fille... Quelle fille ! C'est un moment qu'elles n'aiment pas du tout. Quelques-unes refusent au début mais elles ne font que rendre les choses pires encore. Elles finissent toutes par la baisser. Elles y vont. Ce gros derrière nu, prêt pour que Blanche et moi nous en occupions. Fézal prépare déjà le chevalet pour la fustigation.

Elle monte les escaliers, le visage défait et trempé de larmes. Ils vont regarder son derrière rouler. En aimant cela, et en pensant à ce qui va lui arriver. Je lui décoche un grand sourire, juste pour qu'elle sache que c'est moi qui vais la fouetter. Moi... un Nègre. Je me demande ce que ça lui fait. Pas trop de bien, j'imagine.

Fézal dit :

« À toi.

- Oh Dieu... Oh Dieu... Ayez p-pitié... »

Elle est un peu lente aussi Fézal la prend-il par les cheveux pour la tirer. Oh, quel cul splendide ! Il a l'air encore plus gros à présent qu'il est courbé. Bridget et Stella menotent ses poignets. William et Robert tirent ses jambes bien écartées et entravent ses chevilles. Cette dame blanche n'a plus l'air trop digne, à présent. Elle n'a rien à cacher. Ils murmurent ; quelques-unes de ces jolies dames pouffent de rire. Je suppose que certains de la haute pensent à ce qu'ils aimeraient lui faire.

Fézal apporte deux poignées de verges. De l'eau goutte sur le plancher. Elles sont toutes longues et minces, vertes, des brins cinglants. Environ une quinzaine. Elles mordent magnifiquement.

La tête à l'envers, en bas, entre ses jambes, elle braille et implore. Ça ne lui fera rien de bon. Son derrière est déjà en train de se tordre et de se contracter. Femme stupide, croit-elle qu'elle peut échapper à quoi que ce soit ?

Sauf ordre contraire, les verges sont toujours données de la même façon. Un de nous applique le premier coup et l'autre suit immédiatement avec le deuxième. Ça les fait bien hurler. Puis on attend une dizaine de secondes, le temps qu'elle réfléchisse à la situation, avant qu'elle reçoive la même chose. Du fait de l'écartement des brins, après les quatre premiers coups, l'ensemble du derrière est couvert de zébrures, même si c'est un gros postérieur comme celui d'Ella. À cette étape, on peut toujours voir de la peau blanche. Cela disparaît dans la suite de la fustigation. Après sept ou huit coups, ça commence à saigner. Blanche et moi nous tenons prêts. Je lui fais un signe de tête... un signal pour qu'elle soit la première. Elle a un bras comme celui d'un homme, cette Blanche, et elle adore son travail. Ses verges se lèvent, puis descendent, en sifflant et en coupant. À peine ont-elles effectué leur travail mortel que le mien suit.

Mon Dieu, comme ce postérieur remue et se tortille sous la torture ! Comme elle crie ! Il y a trente longues balafres qui couvrent sa partie supérieure. Dix longues secondes s'égrènent ; les fesses se contractent de peur comme des poings. Ils vont adorer ça.

Puis nous remettons ça...

Trois ! Quatre !

Cette fois, nous recouvrons plus de la moitié de son derrière. À présent, il y a une très jolie masse de stries rouge vif un peu partout. Et à partir de maintenant, les zébrures vont recouvrir d'autres zébrures et ça va faire de plus en plus mal. Elle va hurler sans arrêt ; elle va supplier et implorer. Elle va se tortiller et se tordre comme une folle... mais nous allons continuer à notre manière, avec méthode. Nous allons appliquer chaque coup juste aussi fort que nous le pouvons. Nous la ferons souffrir autant qu'ils veulent la voir souffrir. Ce n'est rien de plus que notre tâche. Peut-être va-t-elle s'évanouir. Ce n'est pas un problème. Il y aura une brève pause pendant laquelle Fézal lui placera son bâton de sels sous les narines. Elle reviendra à elle en un rien de temps.

Alors nous recommencerons à l'écorcher...

## Chapitre 7 – Polly punie, Sue attribuée

Edward apprécie beaucoup de voir Isabella Runcorn recevoir une telle fustigation (il aime penser aux femmes du monde avec leur vrai nom plutôt qu'avec les diminutifs dont elles sont affublées). C'est quelque chose qu'elle n'aurait jamais pu penser possible dans sa vie antérieure. Mais à présent, c'est l'horrible réalité...son arrière-train exposé nu de manière flagrante devant d'anciens amis et égaux pour recevoir dix-huit coups de verges, épouvantablement douloureux. Et c'est encore pire car la fustigation est administrée par des Noirs. Oh, quelle humiliation que tout cela !

Mais cette humiliation est rapidement oubliée, ainsi que la manière dont elle fut prodiguée, une fois que les multiples brins commencent à mordre de manière répétée dans sa chair sans défense. C'est atroce, au-delà de tout ce qu'on peut imaginer, mais il faut cependant le supporter. Il n'y a pas d'échappatoire. Quelle que soit la manière dont elle hurle et supplie, quelle que soit la façon dont elle se tord sauvagement, l'incroyable douleur vient selon des intervalles réguliers et inexorables.

Pour les quatre derniers coups, Ella ne sent pour ainsi dire plus rien et seul le bâton de sels de Fézal, maintenu constamment sous son nez, la maintient consciente de sa terrible souffrance. Puis, lorsque tout est enfin terminé, elle n'est plus qu'une simple épave humaine, chialant et gémissante. La tête toujours renversée, le flot de ses larmes forme une flaque sur le plancher de bois en-dessous d'elle. Ses fesses lacérées, rouge vif, sont maintenues exposées à l'assistance. Celle-ci voit le sang qui suinte. Elle le voit qui tombe goutte à goutte entre ses cuisses blanches. Il y a ici une femme qui a été vraiment flagellée, et bien.

Excellent !

Parmi les esclaves, la discipline doit être maintenue en tout temps. Et on doit voir et entendre qu'elle l'est. Edward se demande comment la dernière esclave sur la liste des châtiments doit se sentir, alors qu'elle a dû entendre pendant si longtemps les épouvantables bruits provenant de cette salle. Sera-t-elle une des esclaves noires, ou une autre Blanche ? Aimant beaucoup voir une femme bien punie, Edward préférerait la dernière.

Le moment venu, la "carcasse" qui fut Ella est emportée hors de la pièce par la servante et le larbin qui l'ont fouettée. Pendant un moment, la salle paraît étrangement silencieuse. Puis les bavardages et les rires reprennent. Tout le monde a passé un bon moment. Et le divertissement n'est pas encore terminé.

« Encore du bourbon, Edward ?

- Non merci... Je prendrais volontiers du café, noir. Je ne veux pas exagérer.

- Très bien. »

Gloria sourit en regardant l'œil de son hôte qui regarde, plein de désir, Sue qui s'approche de la table sur son claquement de doigts. Négligemment, elle se demande si la jeune fille va accepter ou rejeter ce débauché d'âge moyen. Dans le second cas, elle se retrouvera certainement sur l'estrade la semaine prochaine. Rejeter les avances d'un invité privilégié est une des plus odieuses infractions. Edward demande :

« Est-ce que vous permettez parfois aux invités de punir les esclaves, Gloria ?

- Dans certaines limites. La fessée à la main ou avec une brosse à cheveux est permise. Ce genre de choses. Mais, dès qu'il s'agit de punitions plus sérieuses, non. »

Edward approuve d'un signe de tête en disant :

« Cela semble une attitude raisonnable. Autrement, les choses peuvent vous échapper.

- Certainement, elles le pourraient. Mon point de vue est qu'une Maîtresse doit être fermement en charge de sa propre domesticité.

- Oui... oui... vous avez raison, Gloria, j'en suis sûr. »

Très peu de gens, même parmi ses amis les plus proches, contredisent les prises de position de Gloria.

Puis, pour la quatrième fois de l'après-midi, Mme Duprez entre dans le salon, suivie par une esclave très réticente. Edward voit tout de suite qu'elle est à la fois jeune et blanche. Elle est grande, avec une très longue chevelure blonde et une silhouette très voluptueuse. Une autre prise que Gloria doit avoir capturée récemment, parce qu'Edward ne se souvient pas l'avoir jamais vue auparavant.

Gloria dit :

« Ah, Polly. C'est une nouvelle. C'est seulement la seconde fois qu'elle est sur la liste des punies. Je pensais qu'elle pourrait nous rendre visite. La plupart des nouveaux arrivants sont plutôt réguliers. »

Edward comprend cela. Il n'est pas facile pour une jeune femme de s'habituer rapidement à un régime si dur et si dégradant. Surtout une jeune femme bien éduquée.

Debout devant la table, cette Polly semble pétrifiée. Elle tremble de tous ses membres, les joues rouge vif de honte. Edward apprécie son air. Beaucoup. Il aime aussi son évidente pudeur... et réalise quel effrayant supplice ce peut être pour une jeune fille bien élevée de se tenir seins nus, vêtue seulement d'une culotte, devant une assistance bouche bée.

Gloria demande :

« Vous vous souvenez des Garstons, Edward ? »

Edward hoche la tête.

« Je l'ai rencontré plusieurs fois. Il est dans le bois, n'est-ce pas ?

- Était, répond Gloria avec un petit sourire satisfait. C'est là sa fille, Pauline. Connue maintenant sous le nom de Polly... et une de mes dernières acquisitions. J'ai peur que les Garstons aient tout perdu. Y compris leur fille. »

Les traits de Polly sont pleins de larmes. Comme il est cruel de parler de cette manière de ses parents et de sa vie antérieure ! Edward répond, amusé :

« Je vois... »

Comme certains parents peuvent être insensés", pense-t-il. "Ne serait-il pas plus honorable de se vendre eux-mêmes ? Bien sûr... mais alors, il est peu probable qu'ils vaillent le même prix qu'une jeune fille nubile au début de sa vingtaine ! Pas même une fraction. C'est donc une affaire économique."

« Pourquoi est-elle là, Mme Duprez ? Demande Gloria.

- Défaut de respect envers un invité, Madame. Également, refus de se pencher en avant et de relever sa jupe pour recevoir un coup d'aiguillon sur ordre d'un larbin. »

(L'aiguillon est une lanière simple que portent tous les Larbins et Servantes pour de petites punitions sur le champ, pour des motifs relativement légers).

Gloria hoche la tête.

« Ah oui... »

C'est une raison de punition plutôt commune chez les nouveaux arrivants. Peut-être s'est-elle couverte les seins devant un invité, naturellement, elle est réticente à se pencher et à recevoir l'aiguillon. Cependant, ces fautes doivent être éradiquées au plus tôt. Gloria demande :

« Est-ce exact, Polly ?

- Ou-Oui, Madame, murmure la délicieuse créature blonde.

- Je crains que ce genre de conduite ne puisse être toléré ici, réplique Gloria. Les esclaves doivent traiter mes invités avec le PLUS GRAND respect... et ils obéissent IMMÉDIATEMENT aux ordres de tous les Larbins et Servantes. Je pensais qu'on te l'avait clairement dit. »

Polly ne peut que sangloter et secouer la tête.

« S-S'il vous plaît... S-S'il vous plaît... Je... n'ai pas pu m'en empêcher... Gémit-elle.

- Silence, ma fille ! Intervient Mme Duprez.

- La semaine dernière, Polly, poursuit Gloria en regardant l'unique motif sous le nom de la jeune fille, tu as été attachée pour refus d'obéissance à l'ordre d'une servante. Rien de grave. Seulement six coups avaient été ordonnés. Mais ce nombre est passé à dix parce que tu as été lente à baisser ta culotte pour recevoir ta punition.

- Mmmff... mmmffff... sanglote Polly. »

Elle a une horrible conscience de tous les regards fixés sur elle. Surtout ceux des hommes. Elle voudrait s'enfoncer sous terre. Gloria reprend :

« Cette semaine, Polly, pour ces erreurs de conduite, tu vas recevoir la canne...

- Ooooh... Dieu... Non... Non... S'il vous plaît... N-nooon ! Crie-t-elle piteusement.

- Silence, ma fille ! Redit Mme Duprez.

- Douze coups... Ordonne Gloria.

- Noon... ooonnn... no-oon... Pi-pitié... Je ne voulais pas faire de mal... Pi-pitié... S'il vous plaît... !

- Pour cette fois, la canne légère suffira, continue Gloria sans tenir compte de la supplication, mais, Polly, pendant que tu vas la recevoir sur le derrière, rappelle-toi que si ce genre de chose se reproduit, ce sera la canne moyenne. Et si nécessaire, la lourde !

- Oh Dieu... no-oon... NO-OOOON ! »

Polly regarde autour d'elle, l'air traqué, comme pour chercher de l'aide ou un moyen de s'échapper. Mme Duprez estime sage de saisir le bras de la jeune fille. Gloria continue, son regard bleu vert est glacial :

« De plus, Polly, comme tu étais si réticente à retirer ta culotte la semaine dernière, nous allons voir si ton supplément de punition t'a enseigné comment t'améliorer sur ce point. Parce que, ma fille, tu vas recevoir la canne sur tes fesses nues. »

C'est quelque chose de rare à Lauderdale... Mais Edward, est-il nécessaire de le dire, est ravi d'entendre cela.

« S-S'il vous plaî-aît, S-S'il vous plaî-aît-aît... Ma-Ma-Ma-dame... Non... Noooooon... oooohhh, S-S'il vous plaî-aît... »

Polly est à moitié affaissée sur ses genoux, et tend des bras implorants.

« Tu vas retirer ta culotte, Polly... MAINTENANT ! Dit Gloria fermement.

- NO-OOOON... Pas ça, s-s'il vous plaî-aît-aît... !

- Deux coups supplémentaires, Polly. Enlève ta culotte...

- P-Par pitié... Oh Dieu... Pas ça...

- Quatre coups supplémentaires, Polly, enlève ta culotte... »

La folie de sa résistance apparaît enfin à la jeune fille sanctionnée. Elle n'a pas moyen de s'en sortir. Chaque instant qui passe empire son sort. Avec des sanglots à fendre le cœur, la tête blonde s'incline, elle tire sur le ruban bleu qui tient le fragile élément. La culotte glisse lentement sur ses longs membres, elle a le visage maintenant dans les mains. Beaucoup de paupières d'hommes sont levées de manière appréciative et les murmures vont bon train dans la pièce. C'est une vraie beauté.

Gloria continue :

« Mme Duprez, cette fois, Polly n'ira pas sur le chevalet des punitions mais sur celui des verges, de la manière habituelle.

- Très bien, Madame... »

A l'instant même, Mme Duprez tord les bras de Polly dans son dos et la fait marcher en grenouille vers l'estrade. Elle sent que la jeune fille peut paniquer... ce qui serait parfaitement naturel. On entend des soupirs de plaisir lorsque la délicieuse créature – hurlante - est installée de force sur le chevalet des verges (qui est resté en place), et des soupirs encore plus forts lorsque ses poignets sont menottés puis ses longues jambes écartées pour être également attachées. Là, à la fin de cet excellent après-midi de distraction, il s'agit d'un vrai bonus ! Une jeune beauté exposée complètement... un derrière tout en rondeurs et de douces cuisses qui tremblent toutes les deux du fait d'une peur effroyable.

En souriant, Gloria dit :

« Fézal... peut-être serez-vous assez bon...

- Comme vous voulez, Madame, répond le Turc avec une petite courbette. »

Il est ravi de recevoir cet ordre. Surtout que, vu comme cette jeunette est attachée, elle va avoir largement l'occasion de gigoter. Et s'il y a quelque chose que Fézal apprécie vraiment, c'est de faire se tortiller une jeune femme. C'est seulement dommage, se dit-il, que ce soit la canne légère. Mais il va la lui appliquer aussi fort qu'il pourra et, sensible et inexpérimentée comme elle est, il est certain qu'il va la faire vraiment remuer.

La longue chevelure blonde git par terre, en, désordre. Le postérieur de Polly se balance et se tourne frénétiquement lorsque Fézal le tapote du bout de la canne.

« PITIÉÉÉÉÉ... AAARRRRHHHHH... PITIÉÉÉÉÉ... PITIÉÉÉÉÉÉÉÉ ! »

Ces cris sont une douce musique pour les auditeurs avides. Gloria ordonne :

« Six de chaque côté, Fézal. Puis quatre en diagonale.

- Comme vous voudrez, Madame. »

D'habitude, Gloria ne donne pas tant de consignes si précises mais il est ravi de les recevoir. Voici une nouvelle jeune beauté digne de son habileté. Il prévoit de concentrer son attaque sur la partie a plus basse ses fesses rondes... en commençant à mi-hauteur, puis en

descendant vers la jointure. Lorsqu'il change de côté, il remontera de la même manière, en superposant le plus possible les coups mais ce ne sera pas facile parce que la jeune fille va se tortiller de manière incontrôlable. Mais il peut quand même essayer !

La séance de canne qui suit est une affaire d'artiste. Gloria s'attendait à ce qu'elle le fût et c'est pour cela qu'elle avait demandé à Fézal de s'en charger. L'homme est conscient qu'il faut que ce soit un spectacle autant qu'un châtement. Pour quelle autre raison y aurait-il autant d'invités dans ces occasions ?

On fait attendre Polly trente secondes avant de commencer. Plusieurs fois, la canne siffle dans l'air et vient tapoter la chair craintive. Les contractions de ces fesses luxuriantes est un plaisir pour tous ceux qui en sont témoins. Polly continue de supplier, elle continue de pleurer. Tout le monde voit ses traits éperdus, à l'envers, entre ses jambes écartées. Chacun peut également voir plein d'autres choses !

Enfin, le premier des seize coups s'abat en sifflant, et claque exactement au milieu du derrière de la jeune fille. Quel hurlement ! Quelle contorsion ! Même si la canne est légère, l'esclave inexpérimentée s'est sentie coupée jusqu'au tréfonds de son être. Comment pourra-t-elle survivre à quinze autres coups de plus ? Comment cela sera-t-il POSSIBLE ?

Eh bien, elle va le découvrir.

Fézal ne se presse pas. Il lui est déjà arrivé de passer quinze minutes pour donner autant de coups à un esclave.

Tap... tap... tap. Tap... tap... tap.

Contraction et torsion. Contraction et torsion.

« Non... NON... P-pitié... Pitié ! »

Et soudain, de manière inattendue, alors que le derrière est momentanément complètement détendu, tombe le deuxième coup cinglant.

Ssssswwwwiiiiiiiiissssss... ssspppttttttt !

Des hoquets incrédules et à bout de souffle :

« A-A-Ahhh... A-A-Ahhh... »

Puis, lorsque le souffle est revenu, le cri perçant :

« AAAĪĪĪEEE... AAAARRRHHHH ! »

Un derrière qui gigote follement, qui se tord follement. Oh oui, cette jeune dame sent bien les coups de Fézal. Jamais de sa vie, elle n'a connu pareille souffrance. Jamais elle n'a imaginé qu'une telle douleur pût exister. Bien sûr, elle endurera des douleurs plus grandes dans l'avenir mais pour l'instant, elle sent qu'elle a atteint la limite des tourments supportables. Comme cette jeune femme connaît peu de choses !

Ssssswwwwiiiiiiiiissssss... ssspppttttttt !

Le troisième coup mord. La canne s'enfonce pendant une fraction de seconde, puis elle saute en arrière. Elle laisse derrière elle une longue et fine ligne double rose-rouge qui entoure délicatement deux fesses en train de s'agiter de manière incontrôlée pendant qu'elles absorbent l'incroyable douleur. Incroyable, oui. Incroyable pour Polly. Elle a beaucoup à apprendre.

Tap... tap... tap... tap. Tap... tap... tap... tap.

Il y a maintenant un assez long intervalle. La canne scie d'avant en arrière. Les fesses se contractent encore plus frénétiquement sous l'empire de la crainte.

« NON... AAARRHHHH... NON... NON... NOOOOON... PAS PLUS... PAS PLUS ! »

Pas plus ? Oh, la jeune fille naïve... Ça a à peine commencé...

Ssssswwwwiiiiiiiiissssss... ssssppttttttt !

Fézal est content de lui. Il travaille régulièrement ce superbe postérieur, ainsi qu'il l'avait envisagé, traçant les zébrures plus ou moins parallèles à environ deux centimètres d'intervalle. C'est ce qu'il veut. Le sixième coup tombera juste en haut de ses cuisses. Les cuisses sont largement écartées. Mais avant le numéro six, il y a le numéro cinq.

Ssssswwwwiiiiiiiiissssss... ssssppttttttt !

« A-ARH... OU-OUHH... A-Aaarrhhh... OU-OU-OUUHHH... AAARRRRHHHHH... EERRRHHH ! »

Oh, tortille-toi, jeune beauté ! Tortille-toi ! Comme ça... J'aime voir ça ! J'aime te faire gigoter ! Tortille-toi... Tortille-toi... Tortille-toi !

Et maintenant, le numéro six. Elle n'en est pas au milieu qu'elle croit déjà que la fin du monde est arrivée. Elle pense qu'elle ne pourra plus supporter une seconde de plus. Pas même un coup de plus. Mais elle va pouvoir... Oh oui, elle va le faire !

Tap... tap... tap. Sur la cuisse droite. Tap... tap... tap. Sur la cuisse gauche. Comme elle se dérobe ! Comme elle se tord ! Comme elle supplie ! De la douce chair féminine qui tremble de partout... Charmant ! Soulever un peu la canne. La mettre sur la jointure. Tap... tap... tap. Puis...

Ssssswwwwiiiiiiiiissssss... ssssppttttttt !

Parfait ! Exactement là où il le voulait. Et il l'a vraiment marquée.

« AARRHHH... AïïïïïEEEE... YEEEE... EEERRHHHHHH... AAARRRRHHHHH ! »

Bon sang, on ne croirait pas qu'une femme puisse se tordre de manière aussi frénétique. Mais il faut le croire : elle le peut. Oui, elle le peut. Et comme c'est merveilleux de le provoquer !

Calmement, sans se presser, Fézal recule. Il passe ses doigts le long de la souple canne en marchant vers l'autre côté du chevalet. Un rapide coup d'œil à l'assistance lui montre à quel point son attention est rivée à sa performance. Sans parler de celle de la jeune Polly ! Elle est vraiment en train de fournir un spectacle de bravoure ! Le plus involontairement du monde.

Bon, si elle avait pensé que ça avait été dur jusqu'ici, ça va le devenir encore plus maintenant. Il s'apprête à la travailler dans le sens inverse, vers le centre de son postérieur. Très probablement, il superposera trois fois. Peut-être plus. C'est ce qu'il veut... parce qu'il vaut exposer son habileté à cette assistance critique.

« OUUUURFF... OURRFF... PAS... PLUS... OORRRHHHH... PAS... PLUS... OUOUOURRFF... OUOUOURRRHHH... NOOOOON ! »

Tap... tap... tap... tap. Faire frissonner tous les nerfs. Tap... tap... tap... tap. Faire monter la tension. La faire se tordre et gigoter. La faire se contracter et serrer les fesses. C'est ce qu'ils veulent voir. C'est facile à faire. Contraction and frémissement. Puis soudain...

Ssssswwwwiiiiiiiiissssss... ssssppttttttt !

C'est reparti ! Elle se tord comme une folle et hurle à pleins poumons. Pourquoi ? Parce que le numéro sept est tombé exactement au même endroit que le numéro six ! C'est intelligent... et il n'y a aucun doute : ça fait vraiment mal. VRAIMENT mal ! Ah oui, la jeune Polly ne va

pas oublier rapidement cet après-midi. Et elle sera beaucoup plus respectueuse et obéissante dans l'avenir. Oui, maintenant qu'elle sait ce que fait une canne, il va y avoir quelques changements de son personnage et de sa façon d'être.

Ssssswwwwiiiiiiiiissssss... sssspptttttttt !

Comme le numéro sept, le numéro huit est posé d'une manière experte sur la marque du numéro cinq. Une réussite remarquable, vu le fait que le derrière luxuriant de Polly est rarement immobile, même pour une fraction de seconde. Il y a un bourdonnement d'appréciation laudative mais il n'est pas entendu à cause du cri perçant et strident de la jeune fille à l'agonie.

On en est à la moitié. C'est à présent le moment de la remettre dans l'attente, se dit Fézal. Maintenant qu'elle peut contempler le fait que ce qui va venir est pire que ce qu'elle a déjà reçu. Cela ne va pas vraiment apaiser son esprit. Le contremaître en chef scie avec la canne le long de la marque numéro quatre, indiquant à Polly que c'est là qu'elle va prendre le prochain coup. Oh comme ces fesses tressaillent et se contractent d'effroi ! Encore, encore et encore.

« S-Sttooo...ooopp... Oooohhh... St-stooo... oooopp... oooohhh... Pas... plus... PAS PLUS ! »

La voix est rauque, tendue par tous ses cris.

Fézal la fait attendre à nouveau. Dans une telle situation, il n'y a pas besoin de se presser. La tension ne fait qu'augmenter le supplice. Mais au bout du compte, ça doit venir.

Ssssswwwwiiiiiiiiissssss... sssspptttttttt !

En raison d'une torsion sauvage de l'arrière-train de Polly à la dernière fraction de seconde, Fézal rate le recouvrement. Mais seulement légèrement. Momentanément, cela l'ennuie, mais il n'y a pas vraiment de raison. De toute façon, il est gratifiant de savoir, par les cris haletants et les tortillements convulsifs, que la jeune fille a trouvé le coup plutôt adéquatement douloureux.

Des trois coups qui restent à placer horizontalement, Fézal en recouvre une et rate de justesse les deux autres. Cependant, c'est une performance louable, parce que les mouvements incontrôlés du derrière de Polly augmentent plus qu'ils ne diminuent. C'est compréhensible ! C'est la première séance de canne que la jeune fille reçoit de sa vie et, pour elle, la douleur est au-delà du crédible. Son esprit ne peut pour autant pas vraiment saisir que quoi que ce soit puisse être aussi atroce. Et pourtant ça l'est... ça l'est ! Ses pensées (si une telle tempête mentale peut être ainsi nommée) sont, bien sûr, très semblables de celles de n'importe quelle jeune fille qui reçoit sa première correction de ce genre. Plus tard, elles ont toutes appris qu'il existe des tourments plus grands à supporter si l'on se conduit mal.

Après le douzième coup, Fézal marque une autre pause. Il vaut que Polly prenne bien conscience que, si elle avait retiré sa culotte dès le premier ordre, c'est là qu'aurait cessé sa raclée. Les quatre coups finaux seront propices à lui faire retirer cette pièce de vêtement plus rapidement à chaque occasion future. Fézal décide de changer de tactique. Il sent que Polly atteint une limite et il souhaite achever sa tâche avant qu'elle ne s'évanouisse. Les quatre diagonales seront assénées – deux sur chaque fesse – en une succession rapide. Il sent que ce sera une conclusion adaptée.

Et de fait, ça l'est !

Un nouveau pic élevé de mouvements frénétiques en résulte... même si les cris de Polly sont moins perçants car son larynx a déjà été soumis à forte tension. Et lorsque la série est

terminée, le public est vraiment satisfait en voyant que ce derrière tout en courbes continue à être animé de secousses et de tremblements, même lorsque Fézal ne s'en occupe plus. Cela fut une exhibition magistrale des plus appréciée par les aficionados.

Seize coups...

Pas un châtiment très sévère selon les standards de Lauderdale, mais il restera dans la mémoire de Polly pendant de nombreux jours. Ces premières punitions que reçoivent ici la plupart des esclaves sont, en fait, d'habitude les plus mémorables.

Edward T. Monson remarque :

« C'est un bon, Fézal.

- S'il ne l'était pas, répond Gloria avec une pointe d'acidité dans la voix, il ne serait pas mon majordome.

- Bien sûr... Oui... Bien sûr, se hâte de répondre Edward. »

A-t-il émis une critique implicite ? Sûrement pas. Mais il est préférable de garder les faveurs de la douce Gloria.

« Cette jeune esclave est plutôt attirante. Une excellente acquisition.

- Je suis d'accord, opine Gloria. »

Et c'est tout. Edward décide que c'est finalement le moment pour un autre bourbon !

La malheureuse Polly reste plus longtemps que d'habitude sur le chevalet des fustigations, Gloria est bien consciente que ses invités, surtout les hommes, apprécient de contempler une jeune beauté aussi mûre. Sans parler des ravages qui y ont été imprimés ! Il se passe vingt bonnes minutes avant que l'ordre de la détacher soit donné. La maîtresse de Lauderdale ordonne :

« Ramenez-la-moi. »

Il n'est pas surprenant qu'après la première bonne raclée à la canne de sa vie, Polly trouve difficile de marcher et même de se tenir debout. Il faut que deux servantes la soutiennent, Mary et Blanche, tandis qu'elle halète et grimace à chaque pas. Les yeux de Gloria la regardent impassiblement même si elle ressent un profond et secret plaisir sadique ; Edward fixe la jeune blonde plantureuse avec une lubricité non dissimulée. Il a vraiment apprécié qu'un postérieur aux si belles formes fût amené à se tordre en tous sens, et il est à présent plus déterminé encore à le faire gigoter pour d'autres motifs dans un avenir pas trop lointain. Devant une salle parfaitement silencieuse, Gloria demande :

« Bon, Polly, à présent, tu sais ce qu'est la canne, hein ?

- Mmmfff... mmmfff... mmmfff... Répondent les sanglots.

- Réponds, ma fille, grince Mary et secouant violemment Polly dont les seins se balancent joliment.

- Mmmfff... ouhh... ou-ou-ouiiii... oui... M-Madame... mmmfff... mmmmmfff... Réussit à dire Polly. »

Ses longues boucles blondes retombent en désordre sur son visage sillonné de larmes. Gloria hoche la tête.

« Donc, est-ce que tu crois que tu montreras un plus grand respect à mes invités dans l'avenir ?

- Ou-Ouhhh... mmmfff... ou-ou... ou-oui Madame... Oui... »

Un autre hochement de tête. Gloria adore jouer à ces jeux de questions-réponses qui augmentent le supplice mental de ses victimes. Elle poursuit :

« Et, ma fille, la prochaine fois qu'on te dira de retirer ta culotte, penses-tu le faire sans délai ?  
- O-Ohhh... ou-oui... ouourrrfff... ouourrrfff... oui... Madame.

- Bien, dit Gloria suavement ; elle est comme un chat gros et gras, heureux et content de lui. Je suis contente de l'entendre. Pour ton bien. Parce que si tu ne fais pas les choses que je viens d'énumérer, tu te retrouveras là où tu étais à l'instant. Et tu auras alors une raclée considérablement plus sévère que celle que tu as eue cet après-midi. »

Polly fond en un torrent de larmes. Il lui est évidemment difficile d'imaginer que quoi que ce soit puisse être plus épouvantable que ce qu'elle vient d'endurer !

« Comme dix-huit coups... ou peut-être vingt-quatre... et la prochaine fois, avec une canne moyenne. Ça fait beaucoup plus mal, n'importe laquelle des autres esclaves pourra te le dire.  
- Oooohhh... ooohhh... non... n-non... ! Crie Polly. »

La menace est trop effroyable à croire.

« Je... Je se-se-serai bien, Ma-Madame... Je... J'obéirai... J'OBÉIRAI ! »

Gloria sourit légèrement. Il lui est agréable que l'efficacité de ses méthodes disciplinaires soit aussi publiquement exposée. Une bonne raclée peut faire des merveilles à un nouvel esclave ! Elle dit :

« Tu peux remettre ta culotte, Polly. »

Lorsque les servantes la lâchent, Polly manque de tomber mais, haletant et grimaçant tant et plus, elle parvient à remettre sa mince culotte de coton et la remonte. Quel soulagement de recouvrir sa nudité, du moins, jusqu'à un certain point ! Des doigts tremblants font une boucle avec le ruban bleu.

Gloria ajoute :

« Bien. Maintenant, Polly, comme démonstration de ton désir nouvellement découvert d'obéir plus immédiatement, tu vas à nouveau enlever ta culotte. »

Un hoquet de consternation.

« Puis, Polly, tu vas te tourner de manière que ton dos soit vers mes invités et tu vas te pencher, les doigts sur les orteils, pour leur montrer à tous la raison de ton nouveau désir. »

Un autre hoquet de consternation, plus fort. Cependant, bien consciente des conséquences de la moindre lenteur à agir, Polly dénoue le ruban aussi vite qu'elle peut. Le nœud est un peu serré mais elle y parvient. La culotte redescend sur les longues jambes et tombe sur ses chevilles. Une fois encore, le pubis épilé et lisse est complètement exposé... ondulant de manière provocante avec les lèvres sexuelles qui le divisent comme en une moue boudeuse. Puis, trébuchant à moitié, Polly se retourne et, sanglotant aussi fort qu'elle ressent l'humiliation et la honte de son geste, elle se penche comme elle en a reçu l'ordre. Tous les yeux boivent avidement le spectacle de ce magnifique derrière marqué de zébrures... ainsi que le sexe mûr à présent exposé sous un autre angle de vue.

Il y a quelques gloussements, quelques murmures mais Gloria lève la main pour demander le silence. Puis elle dit :

« Personne à Lauderdale, Polly, PERSONNE... ne défie mes ordres. Souviens-t'en, Polly et rappelle-toi ce que j'ai dit. »

Les fesses courbées se contractent tout à coup. Polly se souvient bien. Et il est évident qu'elle va se souvenir de ce qui lui a été fait et de qu'on lui a dit cet après-midi, et pour longtemps. Cependant, peu doutent que, avant longtemps, pour une prétexte ou un autre, la jeune fille sera ramenée dans cette salle pour y souffrir à nouveau.

Polly reste une minute entière ainsi courbée. Il lui semble que les yeux qui la regardent sont comme des poignards qui plongent dans son âme. C'est un autre supplice à endurer, outre les incessantes sensations de brûlure et de piquûre provenant des lancinantes zébrures qui entourent sa chair sensible. Après une durée plutôt longue, Gloria ordonne :

« Emmenez-la. »

Et, la culotte en train de se déchirer autour de ses chevilles, Polly est conduite hors de la pièce par Mary et Blanche.

« Excellent, soupire Edward.

- Je suis contente que vous approuviez, dit Gloria méchamment.

- Mais certainement... bien sûr que j'approuve... dit Edward en souriant. »

Puis il lève la main pour appeler une servante. À qui il demande définitivement un autre bourbon, advienne que pourra !

## Sue

Pauvre, pauvre fille, je sais exactement combien elle souffre. Est-ce que ça n'est pas arrivé à moi, à nous tous ? Comment peut-on traiter ainsi un être humain ? Même si elle est devenue une soi-disant esclave. L'injustice de tout cela est monstrueuse. Et d'autant plus si l'une est une Blanche. Il y a-t-il un autre endroit dans le monde occidental où les femmes sont ainsi traitées ? J'en doute.

Oh, mon Dieu, comme ils punissent de manière impitoyable ! Même pour des fautes "mineures". C'est au-delà de toute raison. J'ai reçu la tawse et la canne en de multiples occasions (souvent pour avoir agi presque instinctivement contre les odieuses exigences faites par une, ici) mais je n'oublierai jamais la première fois. Et ce sera pareil pour cette fille, qui s'appelle Polly, si je me souviens bien.

C'est si terrible d'attendre...

Si terrible d'être amené au milieu de ces bêtes lubriques.

J'avais été condamnée à la tawse. Il me fallait donc retirer ma culotte... là, devant tout le monde. Pouvez-vous imaginer ce que c'est pour une jeune fille pudique qui a été élevée dans des conditions protégées ? Je brûlais de partout sous la honte du geste. Naturellement, j'ai presque refusé, mais je savais que ça ne ferait que rendre les choses pires. On me l'avait dit. ELLE, cette femme vile, augmente votre punition jusqu'à ce que l'on s'exécute. Donc, je me suis forcée à le faire. En quelque sorte, je me suis contrainte à le faire. Mais j'aurais voulu mourir. Je voulais vraiment mourir. Bien sûr, je ne suis pas morte. Ce n'était que le début.

L'horreur d'être attachée sur le chevalet des punitions est au-delà de toute description. Les lanières sont bouclées incroyablement serrées. Le postérieur nu et incurvé est présenté à la vue de tous. Impossible de le bouger de plus d'un centimètre à peu près ; on ne peut rien éviter. Il y a l'image de son propre visage affolé dans le miroir et derrière elle, un arrière-train relevé. Quelle horreur ! On les voit TOUS, en plus. Bien habillés, insouciant, heureux... exultant. Se délectant de l'angoisse physique et mentale d'une jeune femme impuissante.

Puis l'un des Larbins blancs prend la tawse. Celle qui n'a qu'une lanière mais qui est large et épaisse. Pendant un moment, je perds presque le contrôle de mes sphincters mais cela ne s'est pas produit. Je commence à sangloter, à supplier. La chair de mon derrière se met à se contracter et à trembler de manière incontrôlable sous l'effet de la peur. Le larbin monte sur le tréteau à côté de moi. Ça va bientôt arriver. Je vais être fouettée en public. Pour la première fois.

« Non...ooooon... NON...OOOON ! »

Le premier coup flambe en haut de mon derrière nu. La douleur brûlante me coupe le souffle. Incroyable ! Comment puis-je le supporter ? Bouche grande ouverte, je hulule ; le son emplît ma tête.

Encore ! Un peu plus bas. La douleur brûle en profondeur. Je ne peux pas le supporter... Je ne peux pas !

« Aaaarrhhh... Pi-Pitiéééé ! »

Le fait que mon arrière-train soit exposé aux regards du public a déjà quitté mon esprit. Il n'y a de temps et d'espace que pour la sensation de la douleur... et le désir DES PLUS URGENTS qu'elle cesse.

Mais elle ne cesse pas...

Elle s'intensifie à mesure que les marques brûlantes des larges lanières de cuir s'étendent régulièrement vers le bas de mes fesses... Jusqu'à ce que le coup final tombe juste à la jointure de mes cuisses. J'ai hurlé sans arrêt ; ma chair est comme littéralement en feu. Dans le miroir, je vois le haut de mes fesses qui brillent et rougeoient. ILS peuvent voir TOUT mon postérieur qui rougeoit. ILS vont adorer ça. Oh, comme je les déteste tous ! Mais ELLE tout spécialement. Ma propriétaire. Oh, mon Dieu, qui pourrait jamais avoir pensé que je puisse être une « propriété » ?

Ce fut ma première punition en public. Qui ne peut être oubliée. Pourtant, en vérité, probablement une des punitions les moins sévères infligées à Lauderdale. Six-coups de la tawse simple. Pas vraiment grand-chose, en fait. Pas vraiment grand-chose... jusqu'à ce que l'on en fasse soi-même l'expérience !

Cette nouvelle fille, Polly, a souffert bien pire. Elle a été cruellement battue à la canne. En plus de ça, sur le chevalet des verges, sa pudeur a été des plus exposées. Comme cela a dû être terrifiant pour elle ! Mon cœur va vers elle en toute sympathie.

À présent, elle est debout devant ELLE. Elle y est encore plus humiliée, elle y reçoit d'autres avertissements. J'espère qu'elle retient ces avertissements. Ils sont réels. La pauvre fille doit baisser de nouveau sa culotte. Puis se pencher et se montrer. Oh, comme c'est cruel ! Comme c'est obscène ! Pas étonnant qu'elle sanglote si amèrement. Puis, enfin, elle s'en va... et mes nerfs me picotent en attendant les ordres. Il va y en avoir beaucoup, maintenant que ces porcs peuvent se détendre après le « divertissement » !

C'est lui qui donne le signal. Le vicieux au visage rouge à côté d'ELLE. À l'évidence un ami particulier. La bête dégoûtante m'a déjà tripotée, caressée. Pourtant, je ne peux rien faire. Me soumettre, sourire, même ! Il m'a presque fait renverser SON café. Si j'avais fait cela, je suis sûre que j'aurais reçu une raclée. C'est la « justice » de Lauderdale. Ce lieu d'enfer dans le monde occidental.

Je dois me dépêcher de traverser la salle pour aller vers lui. Tant d'yeux sont posés sur moi. Parce que j'ai un joli corps. On ne peut pas le nier. Pas plus qu'on ne peut nier que, dans cet "uniforme de harem" transparent, je suis comme nue. Oh Dieu, comme c'est effrayant ! Pourtant, je n'ose pas montrer un quelconque ressentiment, encore moins une protestation.

Je dois paraître CONTENTE ! Je suis là pour servir et pour amuser. JE DOIS LE FAIRE, ou être punie. C'est toute la simplicité de l'esclavage. Une épouvantable et basique simplicité. La souffrance est un puissant moyen de persuasion. Donc, je me force à me tenir obséquieusement à côté de ce "monsieur" d'âge moyen et de supporter ses pincements et ses caresses sur une de mes fesses.

« Ou-Oui... Monsieur ? Demandé-je obséquieusement. »

Est-ce que je tente une sorte de sourire forcé ? SES yeux à elle me fixent durement, donc il serait bon de le faire. Il répond :

« Encore du bourbon, ma jolie. »

Ses doigts s'avancent de manière indécente. Je perds presque le contrôle. Oh Dieu, aidez-moi ! Elle ajoute :

« Un julep à la menthe pour moi, ma fille.

- Oui Madame... »

C'est un soulagement d'être éloigné d'eux pour chercher les boissons demandées. Mais je dois y retourner. Une fois encore, je dois me soumettre à cette main baladeuse, tout en gardant mes propres mains fermes pour poser leurs verres. Je vais avoir la nausée. C'est dégoûtant. Je voudrais m'enfuir et courir, courir, courir encore. En hurlant ! Mais je ne le fais pas. Je suis retenue par de la terreur pure. C'est là le pouvoir qu'ELLE a sur moi.

« Sue...

- Oui Madame ? »

Mes nerfs me picotent. Qu'est-ce qui va m'arriver ? Rien de bon. Oh, Dieu, s'il vous plaît, faites que ce ne soit pas trop mauvais.

« Ce Monsieur-ci, Monsieur Monson, est une de mes amis. Il va rester pour la nuit... »

Mes nerfs se tendent subitement à la limite de la rupture. Ce que je crains tant depuis si longtemps va se produire !

« ... Il demande les services d'une femme de chambre. Tu exécuteras ce service... »

La salle se met à tourner, les bruits deviennent lointains. Je pense que ma tête va éclater d'horreur. Puis la pièce cesse de tourner, les bruits reviennent. Fort.

« Tu m'entends, Sue ?

- Oui... Madame... »

Est-ce ma voix ?

« Tu te rendras à la suite de Monsieur Monson, numéro 8, à onze heures ce soir. Est-ce clair ?

- Oui... oui... Ma-Madame...

- Tu peux disposer. »

Je pars en trébuchant. Étourdie. Incrédule. Cela peut-il se produire ? Je titube et je manque de tomber. Il faut que je me ressaisisse, je le dois. Je le DOIS !

« Eh, la fille... Nous voulons être servis par ici ! »

Je chancelle vers un groupe de quatre. Deux femmes, deux hommes. Les femmes méprisantes, les hommes, pleins de convoitise. Je parviens peu ou prou à prendre leurs

ordres et à les retenir. Ainsi que je l'ai déjà dit, la douleur est puissamment persuasive. Onze heures. Cela peut-il être vrai ? Que je doive servir ce dégoûtant débauché ? L'est-ce ? Oui, ça l'est... ça l'est ! Je le sais au plus profond de moi. Donc, il ne reste que quelques heures avant mon crépuscule des dieux personnel.

## Chapitre 8 – Sue femme de chambre

On frappe timidement à la porte de la suite 8.

Edward sent ses nerfs qui manifestent un petit battement d'excitation. Une nouvelle jeune fille est toujours quelque chose de spécial. Une nouvelle jeune fille à l'évidence d'une très grande pudeur est quelque chose de très grandement spécial.

« Entrez. »

La porte s'ouvre et Sue entre, visiblement nerveuse. Elle fait immédiatement la révérence mais évite soigneusement de croiser le regard d'Edward. Elle a des larmes naissantes et des lèvres tremblantes. La jeune fille porte à présent son uniforme normal, constitué d'une robe trois-quarts à fines rayures bleues et blanches. Cette robe est coupée très bas pour exposer une bonne partie de son excellente poitrine.

Aussi calmement qu'il le peut, Edward ordonne :

« Ferme la porte... et verrouille-la. »

Il ne s'est pas encore déshabillé mais il flemmarde dans un fauteuil recouvert de velours, vêtu seulement d'une robe de chambre légère. Puis un lourd sanglot émane de Sue lorsqu'elle obéit à l'ordre :

« Viens par ici, ma fille... »

Pâle comme une morte, Sue traverse la chambre en se mordant les lèvres. Edward voit ses mains fines qui se serrent et se desserrent sans arrêt. L'approcher représente clairement un effort pour elle... Comme l'effort qu'elle va devoir faire bientôt va être infiniment plus grand ! Une voix faible murmure :

« On... On... On... m-m'a envoyée chez vous, Mon-Monsieur... comme... comme... f-femme de chambre.

- Ah oui, répond Edward. Je t'ai remarquée cet après-midi, dans ta tenue de harem. Des plus attrayantes. Tu as du mérite, ma fille. Sue, n'est-ce pas?

- Ou-oui, Monsieur...

- Précédemment Suzanne Delacroix ? »

Un autre profond sanglot, lorsque les jours anciens – jours de liberté – sont rappelés.

« Oui... mmmfffff... ou-oui... Monsieur...

- Je t'appellerai Suzanne, annonce Edward, je préfère ça. »

Sue, refoulant ses larmes, tombe soudain à genoux et tend des bras implorants.

« Monsieur... Ooooh... Mon-Monsieur... Vous connaissiez mon père... Oh... Monsieur... S'il vous plaît, soyez miséricordieux... en souvenir de l-lui, Monsieur... ép-épargnez-moi... oh, Monsieur... Épargnez-moi !

- Que devrais-je t'épargner, ma fille ? Demande sévèrement Edward. Tu es une esclave.

- Monsieur... Monsieur... Je suis si... j-jeune... Monsieur...

- Je sais bien, dit Edward avec un sourire lubrique. J'aime les jeunes filles. »

Sue fond en larmes et plonge sa tête dans ses mains.

« S-S'il vous plaît... S-S'il vous plaît... J'ai fait partie de la bonne société... Je suis bien élevée... J'ai été élevée au couvent... »

- Vraiment, Suzanne ? »

Edward soulève ses paupières.

« Es-tu en train de me dire que tu es vierge, ma fille ? »

- P-Presque... Sanglote Sue. »

Edward pousse un petit rire sardonique.

« Tu l'as perdue en montant à cheval, je suppose. »

Il ricane à moitié et ne reçoit pas de réponse.

« Connais-tu les tâches d'une femme de chambre, Suzanne ? »

Elle déglutit, ses joues rougissent.

« N-Non... Monsieur... »

- L'une d'entre elles, dit Edward avec un sourire mauvais, est de me verser un bonnet de nuit. Trouve-moi un grand cognac avec de l'eau de Selz.

- Oui Monsieur... oh, oui Monsieur... »

Le soulagement apparu sur le visage de la jeune fille est plutôt enchanteur, pense Edward. Une lourde carafe en verre taillé cliquète sur un gobelet. La main de Sue est évidemment en train de trembler. Nerveusement, elle revient avec le verre sur un plateau, fait la révérence et le tend à Edward. Il me prend et le sirote pensivement. L'air de rien, il demande :

« Quelles autres tâches penses-tu avoir, Suzanne ? »

Elle secoue sa chevelure blonde et répond :

« Je... Je ne sais pas, Monsieur... »

- Ne sois pas stupide, ma fille, dit Edward d'une voix cassante. De quoi demandais-tu à être épargnée ?

- Je... Je suis désolée, Monsieur... Est la réponse, plutôt boiteuse.

- Tu le seras si tu n'es pas très prudente, dit Edward. »

Il commence à être excité. Quelle beauté juste mûre que cette jeune fille ! Il peut à peine attendre avant qu'elle se déshabille.

« Comme tu le sais bien, les tâches d'une femme de chambre sont de plaire à ceux qu'elle sert. Avec son corps.

- O-Ohh... Non... Non... »

Une fois encore, Sue couvre son visage de ses mains. Elle trouve encore difficile à saisir ce qui est vraiment en train de lui arriver. Que, seule et impuissante, elle est dans la chambre d'un débauché entre deux âges. Un homme bestial qu'elle doit satisfaire et à qui elle doit obéir... sous peine de souffrir. Oh, comme c'est abominable !

Edward insiste avec emphase :

« Si... Tu n'es plus une demoiselle de la bonne société, tu es une simple esclave. Tu vas donc faire ce que l'on t'ordonne.

- O-Oh... Je... oh... Je n-ne suis pas une es-esclave... Pas vraiment... Pas comme une N-Noire... Pas comme une es-esclave noire... Mon père... a juste manqué de ch-chance...

- Tu ES une esclave, Suzanne, dit Edward. Cela a fait l'objet d'un contrat. Signé et enregistré. Tu es la PROPRIÉTÉ de Mme Vance. Il lui est permis de faire ce qu'elle veut de toi. Pour le moment, elle t'a donnée à moi. »

Une série de gros sanglots lourds secoue Sue. Elle a bien conscience de la vérité de ce qui vient de lui être dit.

"Comme ces seins montent et descendent joliment", pense Edward. "Je les verrai bientôt encore mieux. Et j'en prendrai connaissance de plus près."

Edward continue, aussi calmement qu'il peut :

« À présent, Suzanne, je vais te dire ce que tu vas faire. Tout d'abord, tu vas enlever ta robe. Rien de plus, rien de moins. C'est on ne peut plus simple, n'est-ce pas ?

- S-S'il vous plaît, Mon-Monsieur... s'il vous plaît... oohh... s-s'il vous plaît... Vous ne comprenez pas c-ce que ç-ça signifie...

- Je comprends parfaitement, ma fille. Maintenant, fais-le.

- Oooohhh... s'il vous plaaaaiiiiit... ! »

Edward repose brutalement son verre et dit sévèrement :

« Suzanne, laisse-moi te dire une chose. Si tu continues à me défier... si tu ne fais pas ce que je te dis... je m'occuperai personnellement que tu reçoives une telle raclée que tu regretteras d'être née. Et je serai là en personne pour y assister.

- OOOOHHHHH... oohhhh... noooooon... Pour l'amour de Dieu... NOO...OOON !

- C'est bien ce que j'ai dit, dit Edward. Enlève ta robe, ma fille, MAINTENANT ! »

Effondrée et désespérée, Sue sait qu'il dit vrai. Ne vaut-il pas mieux avoir honte devant un homme que d'être fouettée jusqu'au sang ? Peut-être. En sanglotant, elle commende à défaire les liens qui retiennent sa robe. Lentement, celle-ci tombe. En dessous, ses seins, soutenus par le serre-taille, sont nus. À part ça, elle ne porte qu'une mince culotte blanche et des bas blancs qui montent jusqu'à mi-hauteur de ses cuisses souples. Edward savoure ce moment. D'une voix épaisse et désignant le tapis devant lui, il ordonne :

« Viens là, Suzanne. Et à genoux.

- S-Sil vous pliiiiit... Monsieur...

- Fais-le. N'oublie pas ce que j'ai dit... »

Toujours en sanglots, Sue s'avance en trébuchant et tombe à genoux. Elle est secouée de violents tremblements et respire rapidement. A l'instant même, les mains d'Edward sont sur ses jeunes seins succulents qu'elles pétrissent et caressent. Le torse de Sue se tourne violemment de droite à gauche et elle crie :

« Non... oonnn... NOOOON... NON... NOOOON... ARRETEZ... ARRETEZ ! »

Edward retire ses mains et gifle la jeune fille, à gauche et à droite. Fort. Il hurle :

« Comment oses-tu me dire ce que je dois ou ne dois pas faire ! Rien que pour ça, je pourrais te faire durement donner la canne ! »

Un flot de larmes coule sur les joues de Sue.

« N-Ne me faites pas... Monsieur... Oooohhhhh... Non... »



Edward, qui sent son désir monter et son organe durcir, reprend son pelotage. Sue continue de se tortre et de gigoter... et de supplier... mais elle ne se retire pas vraiment. Edward trouve ça des plus agréables. Il commente :

« Tu as de beaux nichons, fillette. Tu devrais en être contente. »

Sue se contente de sangloter tant et plus.

"Oh, quelle angoisse sur ce joli visage ! Oh, ces larmes, oh, ces lèvres frémissantes ! Quel effort cela doit-il lui coûter de se soumettre à son tripotage", se dit Edward, "tant mieux !"

Enfin, il retire ses mains et boit une lampée de cognac. Et ensuite ? Il n'y a guère d'intérêt à faire retirer son serre-taille à la jeune fille, puisqu'il ne cache rien et, en tout cas, met en valeur sa splendide silhouette. Les bas et les chaussures à boucles de laiton ne comptent pas non plus. Il ne reste que la culotte. Il ordonne :

« Debout, Suzanne ! »

Pleurant sans retenue, la jeune fille se relève. Sa tête blonde pend.

« Ohhh... Ooooooh... S-S'il vous plaît... Laissez-moi partir... Monsieur... Vous devez comprendre...

- Suzanne, dit Edward avec fermeté, tu vas maintenant retirer ta culotte.

- S'il vous plaît... C'est... Si horrible pour... pour une fille comme moi... Oh... laissez-moi p-partir... M-Monsieur... Laissez-moi pa-partir ! »

Loin de laisser Sue partir, Edward tend un bras et attrape une poignée de cheveux blonds. Il tire et l'instant d'après, la jeune fille tombe en travers de ses cuisses. Il y a sa douceur à elle et sa raideur à lui. Elle rue et se débat en criant. Edward dit :

« Les filles désobéissantes reçoivent la fessée. Au moins pour commencer. »

À côté de lui, sur la table, se trouve une brosse à cheveux à dos en bois qu'il a déposée là en cas d'incidents de ce genre. Naturellement, il s'attendait à ce que Sue résistât à ses avances... et il n'aurait pas pris autant de plaisir si elle ne l'avait pas fait. Là, juste devant lui, se trouvent les fesses rebondies. Si peu couvertes, si invitantes.

CLAC... CLAC ! CLAC... CLAC !

Deux sur chaque fesse, alternativement. Oh, quel doux bruit ! Oh, comme cette chair douce est élastique ! Edward sourit de plus belle à la vue de la taille mince.

CLAC... CLAC ! CLAC... CLAC !

« Ouh... aahh... oouuhhh... ooooouhhhh ! »

Comme elle se balance et se tortille délicieusement, essayant de mettre ses mains sur son derrière pour se protéger ! Ça ne sert à rien.

CLAC... CLAC ! CLAC... CLAC !

« Aaaahh... non... nooon... oouuhhhh ! »

Comme il est agréable de savoir qu'il peut fesser cette jeune beauté aussi longtemps qu'il le désire ! Bien sûr, selon les standards de Lauderdale, il s'agit là d'une punition très douce. Mais il est si délicieux de l'administrer ! Il y a quelque chose de si personnel... Quelque chose qu'une jeune fille va trouver particulièrement humiliant.

CLAC... CLAC ! CLAC... CLAC !

Le rougissement des fesses se voit nettement à travers le fin tissu de coton mais, non content de cela, Edward dépose quelques fessées sur la chair nue des cuisses de Sue.

CLAC... CLAC ! CLAC... CLAC ! CLAC... CLAC ! CLAC... CLAC !

Oh, comme ça la fait ruer et crier ! C'est si agréable... si agréable !

« Arrêteeeeeeeeeeeeeez... oohh... S-s-stoop... ouououuhhh... OUOUOUHHH ! »

CLAC... CLAC ! CLAC... CLAC !

Aussi fort qu'il peut.

CLAC... CLAC ! CLAC... CLAC !

« AArrhhh... ououououhhh... aaarrhhhhh... ooh... s-s-s-tooop !

- Es-tu prête à enlever ta culotte, Suzanne ? »

CLAC... CLAC ! CLAC... CLAC !

« Ouiiii... Ouououhhh... Aaaarrhhhhh... Ououou...iiii Oh... Oui... Monsieur...  
Ouiouououhhh !

- Tu es sûre ? »

CLAC... CLAC ! CLAC... CLAC !

« Ouiououou... Ouououhhh... Oui... Oui... oohhh... Oui. Monsieur ! »

CLAC... CLAC... CLAC... CLAC... CLAC... CLAC !

Une rafale pour finir, une frénésie finale de ruades et de cris de Sue. Puis Edward la repousse de ses genoux. Le jeune fille reste allongée sur le tapis en se tortillant devant lui, les mains appuyées sur ses fesses brûlantes. Oui, il apparaît clairement que le dur dos d'une brosse à cheveux semble être un outil efficace.

« Bon, debout... Et fais ce que tu dois ! Dit Edward avec brutalité.

En gémissant, Sue se force à se lever, des larmes ruissellent sur ses joues roses, ses yeux bleus sont rougis tout autour. Malgré tout, sa beauté transparaît clairement. Edward se lèche les lèvres lorsque les doigts de Sue défont le ruban ; elle abaisse sa culotte. Elle pousse un gros sanglot gémissant et laisse tomber sa tête en signe de misère et de honte abyssales. Edward dévore son trésor des yeux. Quelle chatte mûre et lisse ! Si doucement gonflée, si attirante. Le mot "comestible" lui vient à l'esprit. Oui... C'est une juste description de ce qu'il voit.

« Ououourfff... sniiiff... ououourfff... »

Sue sanglote. Elle a déjà connu la honte mais jamais à ce point-là. Nue et seule dans une pièce verrouillée avec un homme entre deux âges qui la dégoûte. Quelle horreur ! Oh, il doit bien y avoir un moyen d'y échapper ! Il le FAUT !

« Regarde ce que j'ai pour toi, dit Edward. »

Il écarte les pans de sa robe de chambre pour montrer son exubérante érection. Sue reste courbée. Il insiste :

« Regarde, j'ai dit ! »

La tête de la jeune blonde se redresse; ses yeux luisent de larmes. Mais ces larmes ne peuvent lui cacher l'obscénité qui l'attend. Elle pousse un cri perçant et se couvre le visage de ses mains.

« Oooh... non... non... non... jamais ! »

Les dents d'Edward T. Monson se dévoilent dans une grimace sadique et il dit doucement :

« Ne sois pas sotte, ma fille. Tu vas commencer par la sucer. Plus tard, tu la recevras en toi, et bien...

- NOOOOON... NOOOOOOON... JE NE PEUX PAS... J-JE NE PEUX P-PAS... JE PRÉFÈRE MOURIR ! »

Les dents d'Edward réapparaissent et il dit sans hausser le ton :

« Vraiment ? Alors tu es vraiment une jeune insensée. Maintenant, viens là, mets-toi à genoux et commence à sucer !

- NOOOOON... JE NE PEUX PAS... JE NE PEUX PAS... VOUS... VOUS... DEVEZ... COMPRENDRE...

- Suzanne, dit-il avec fermeté, mets-toi à genoux MAINTENANT... et suce-moi...

- NOOOOON ! »

Sue a conscience de la folie de son refus mais elle ne peut s'en empêcher. N'importe quoi... N'IMPORTE QUOI... est mieux que de faire ce que demande cette bête.

« JE NE PEUX PAS... JE... JE... NE LE FERAI PAS... NOOOON... JAMAIS... JAMAIS ! »

La jeune fille devient folle furieuse, elle court en tous sens dans la pièce, comme un poulet sans tête. Ses seins et son postérieur se balancent sauvagement, pour le plus grand plaisir d'Edward. Il s'attendait à de la résistance, mais pas à ce point-là. Il reprend :

« Je t'avertis une fois encore... »

Mais alors, Sue est déjà à la porte et la déverrouille. Elle l'ouvre et s'enfuit. Ses cris s'affaiblissent à mesure qu'elle s'éloigne dans le couloir.

Edward se recule dans son fauteuil, momentanément en colère et frustré. La petite friponne ! Comment ose-t-elle ! Pardieu, elle va recevoir une bonne correction pour ça ! Cette pensée rassérène considérablement Edward... qui termine son cocktail de cognac et d'eau de Seltz. Puis il se lève et va s'en verser un deuxième. À présent, il réalise qu'il va avoir le plaisir de voir la jeune fille durement fouettée la semaine suivante. Ensuite, elle lui sera de nouveau attribuée. Il répètera ses ordres... et il ne doute pas d'être alors obéi. Sa frustration n'est que temporaire ; à la fin, son plaisir en sera d'autant plus grand. Les esclaves ne gagnent jamais, se dit-il pour se rassurer.

Mais son désir reste grand. Il espérait que Sue assouvirait sa lubricité mais ça ne fait rien. Une autre le fera. Il tire une corde à côté du manteau très orné de la cheminée...

Quelques minutes plus tard, une des Servantes entre.

« Vous m'avez appelé, Monsieur... Quelque chose ne va pas ?

- La femme de chambre, Sue, que l'on m'avait envoyée, s'est enfuie, répond Edward.

- Mon Dieu ! »

Le visage de la servante se durcit.

« On va la rattraper et elle en répondra.

- Bien sûr, approuve Edward d'un hochement de tête. Je parlerai personnellement à Mme Duprez de cette histoire.

- Très bien, Monsieur.

- En attendant, envoyez-moi une autre fille. N'importe laquelle pourvue qu'elle soit jeune et jolie.

- Tout de suite, Monsieur. Je suis désolée que vous ayez été ainsi dérangé. »

Edward sourit gracieusement et dit :

« Pas de problème. Ces choses arrivent.

- Elle paiera pour ça... Ne craignez rien, Monsieur, assure la servante. Oui Monsieur, tout de suite, Monsieur. »

La servante est anxieuse de plaire. À juste raison. Il se rassoit dans son fauteuil. Son érection diminue lentement mais, pas de problème, ce sera réglé d'ici peu ! C'est très satisfaisant de le savoir !

## Edward T Monson

La fille que l'on m'a envoyée est noire. Pas noir de jais mais d'une agréable couleur café au lait. Elle est jeune. Très jeune. Dès que je la vois, je me remémore l'avoir baisée il y a quelques mois. Elle n'a que seize ans... avec un corps remarquablement fuselé et qui se met vraiment en mouvement lorsqu'elle est en action. On sent qu'elle apprécie vraiment ce qu'elle fait. Peut-être est-ce la réalité. Si ça ne l'est pas, c'est une merveilleuse petite actrice.

« Bonsoir Monsieur. On m'envoie vers vous. »

Une révérence. Je réponds :

« Hon-hon. C'est Maisie, n'est-ce pas?

- Oui Monsieur... »

Elle paraît un peu surprise que je m'en souviens.

« Que puis-je pour vous, Monsieur ? »

C'est agréable, n'est-ce pas, d'avoir une jeune de seize ans qui vous demande de telles choses ? Je lui dis :

« Tu peux commencer par te déshabiller, Maisie. Puis tu me suceras.

- Oui Monsieur... Tout ce que vous voulez, Monsieur... »

Tout ce que je veux... mmm... oui... j'aime ça. C'est ce pourquoi sont faits les esclaves. Faire tout ce que l'on dit.

Maisie se déshabille rapidement. De jolis seins ronds avec de gros tétons bruns. Un bon postérieur dodu. Elle a l'air d'avoir plus de seize ans... mais nombreuses sont les Noires qui font plus que leur âge. Elle avance :

« Je suis contente qu'on m'ait désigné pour vous, Monsieur.

- Vraiment ? »

Elle s'agenouille devant moi et j'ouvre ma robe de chambre.

« C'est un peu coquin, ce que tu dis là. »

Je claque son derrière brun.

« Je vous demande pardon, Monsieur. Je ne voulais pas être grivoise.

- Allez, vas-y. »

Après mon insatisfaction avec Sue, je me sens très excité. Elle prend ma queue à moitié raide et en glisse le gland dans sa bouche à grosses lèvres. Une bouche typique de Négrresse. Elle se met à sucer, doucement pour commencer, et on a vraiment l'impression qu'elle est volontaire pour le faire. Elle est bonne à ce jeu-là... et elle me fait rapidement durcir à nouveau. Je pense à Sue. A ce qui va lui arriver. Ensuite, lorsqu'on me la renverra.

À ce que je lui ferai. Ainsi que l'a dit Gloria hier, "personne ne me défie". Sue ne me défiera pas. Elle me donnera son corps et j'en ferai l'usage que je voudrai. C'est une merveilleuse pensée.

Et la bouche de Maisie travaille admirablement.

« Oh, toi, la chienne noire... Tu es bonne à ce jeu-là !



- Mmmm... mmmm.... mmmmmmmmm... mmmmmmmmm... »

Elle suce avec un zèle supplémentaire.

« Mmmmmmm... mmmmmmm.... mmmmmmmmm... mmmmmmmmmmm... »

Est-ce que je vais me répandre dans sa bouche ? Dès cette première fois ? Je peux la baiser plus tard. Oui, pourquoi pas ? Elle peut rester toute la nuit... et je peux la baiser aussi souvent que j'en aurai la capacité.

Oh, que c'est agréable... délicieux... ooh, comme cette jeunette suce bien !

« Mmmmmmm... mmmmmmm.... mmmmmmmmm... mmmmmmmmmmm... »

Je caresse ses seins chauds et soyeux et sens les tétons tout fermes. Elle aime ça... elle aime vraiment ça, j'en suis presque certain. Quel chaud petit lot !

Je repense à Sue. Je pense à la baiser. Comme elle va détester ça. Mais il faudra qu'elle se donne. Délicieux ! Soudain, sans raison particulière, je pense à l'Honorable Mme Gordon-Bradshaw... à Nellie. Je l'imagine entre les brancards, son gros postérieur blanc qui se balance... et moi qui le maltraite avec ma chambrière... en la menant tant et plus. J'entends ses halètements, je la vois transpirer. Encore et encore. De plus en plus vite. Clac... Clac ! Oh, quel plaisir !

« Mmmm... mmmm.... mmmmm... mmmmm... »

Je ne peux pas me retenir plus longtemps. Je ne peux tout simplement pas. La fille est trop bonne... et mes pensées sont trop stimulantes. Elle sent que je parviens à un sommet et suce encore plus furieusement. Et je sais qu'elle continuera de sucer lorsque je vais éjaculer dans sa bouche. Elle va sucer encore et encore... elle va me vider...

Ciel !

La divine, indescriptible sensation qui me submerge et me consume tout entier...

Exquis !

Les hanches prises de mouvements incoercibles, j'éclate. Ma lave sort sans cesser... dans sa bouche... au fond de sa gorge. Elle continue de sucer... Je continue de cracher... Je me tords et je grogne. Oh mon dieu... C'est si... si... si... bon...

Et tout à coup, je suis tout flasque. Je suis faible. C'est fini... complètement fini. Mais il va y avoir plein d'autres occasions !

Ce fut absolument merveilleux...

Exactement ce que je voulais à cet instant.

Sa bouche chaude et humide gaine encore mon organe ramolli. Elle va continuer à le faire tant que je ne lui donnerai pas l'ordre de se retirer.

Mmmmm... oui... ce fut bon. Très bon.

Plus tard, je la baiserai. Ce sera encore meilleur.

Celle-là, elle est vraiment allante. Oui, je vais baiser ce cul noir.

Mais plus tard... plus tard...

D'ici là, je vais faire un petit somme... oui... un petit somme...

Un petit somme au pays des rêves...

## Fin

La suite dans « Sold as White Slaves », de V. Bruno (5), illustrations par Paul